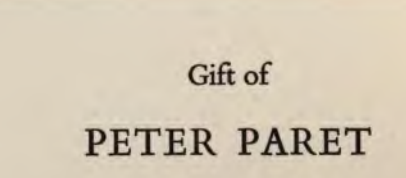






ANECDOTES

DU TEMPS

DE NAPOLÉON Ier

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris.

ANECDOTES

DU TEMPS

DE NAPOLÉON IER

RECUEILLIES

PAR MARCO DE SAINT-HILAIRE

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1867

ANECDOTES

DU TEMPS

DE NAPOLÉON IER.

I

L'émigration.

Coblentz, en peu de temps, réunit tout ce que la cour de France avait d'illustre et ce que les provinces renfermaient de riche et de distingué. Nous étions des milliers de toutes armes, de tous uniformes, de tous rangs; nous peuplions la ville et nous avions envahi le palais. Nos réunions de chaque jour auprès des princes semblaient autant de fêtes splendides : c'était la cour la plus brillante; nos princes en étaient les vrais souverains, si bien que le pauvre électeur, fort éclipsé, s'y trouvait perdu au milieu de nous, ce qui porta quelqu'un à lui dire un jour fort plaisamment, soit naïveté ou finesse d'esprit, que dans toute la foule de son palais il n'y avait que lui d'étranger.

Dans les grandes solennités, il est arrivé d'avoir

des galas publics, et l'on permettait aux notables habitants de faire le tour des tables. Alors nous étions fiers de voir les gens du pays admirer la bonne mine et la tournure chevaleresque de monseigneur le comte d'Artois; nous étions orgueilleux de savoir qu'ils rendaient hommage aux connaissances, à l'esprit de Monsieur; il eût fallu voir avec quelle arrogance nous semblions promener pour ainsi dire avec nous toute l'importance, le lustre de notre monarchie, et surtout la supériorité de son chef et l'élévation de nos princes. *S. M. le Roi*, disions-nous pompeusement dans les cercles allemands, en désignant le roi de France; car c'était ou ce devait être là, selon nous, son titre par excellence pour toute l'Europe. L'Abbé Maury, que nous avions reçu d'abord avec acclamation, mais qui, par parenthèse, perdit beaucoup parmi nous en bien peu de temps, avait découvert, nous disait-il, que c'était là son droit et sa prérogative.

Veut-on un autre exemple d'exagération? Plus tard, au plus fort de nos désastres, et notre cause tout à fait perdue, un officier supérieur autrichien, chargé de dépêches importantes pour le gouvernement de Londres, réunit à dîner quelques-uns des nôtres avec lesquels il avait eu jadis des relations sur le continent : à la fin du dîner, et très-près de toutes vérités, l'on parle politique et il lui échappe de dire qu'à son départ de Vienne on parlait beaucoup du mariage de Madame Royale (aujourd'hui

duchesse d'Angoulême), avec l'archiduc Charles, qui dans ce moment d'ailleurs occupait fort la renommée. « Mais c'est impossible! lui observe vivement un de ses convives français. — Et pourquoi? — Parce que ce n'est pas un mariage convenable pour Madame. — Comment! s'écrie l'Autrichien scandalisé et fatiguant ses poumons, Son Altesse Royale monseigneur l'archiduc Charles! pas un mariage convenable pour votre princesse! — Eh! non, monsieur, elle ne ferait là qu'un mariage de garnison. »

Du reste, ces hautes prétentions nous venaient de notre éducation : c'était là, à nous, notre sentiment national; et nos princes n'en étaient pas exempts. Chez nous les frères du roi dédaignaient le titre d'Altesse Royale : ils avaient la prétention d'écrire avec le titre de frère à tous les souverains, le reste était à l'avenant; aussi n'était-ce qu'un cri en Europe contre nos manières de Versailles et les prétentions de nos princes.

Gustave III nous disait à Aix-la-Chapelle : « Votre cour de Versailles n'était pas abordable; sa hauteur et son persiflage étaient aussi par trop forts : quand j'y ai été, on m'y regardait à peine, et en la quittant j'emportai le brevet de *lourdaud*, de *ganache*. »

La duchesse de Cumberland, mariée au frère du roi d'Angleterre, avait à se plaindre, dans le même temps et dans la même ville, que la princesse de Lamballe ne lui accordât pas les honneurs des deux battants.

Le vieux duc de Glocester, à Londres, se plaignait plus tard, pour son compte, d'un de nos princes du sang, et disait qu'au surplus le prince de Galles riait beaucoup de ce que lui-même, prince de Galles, l'appelant *monseigneur*, notre prince s'étudiait soigneusement à tourner ses phrases de manière à ne le lui jamais rendre.

Toutefois, à Coblentz, dans nos circonstances nouvelles, nos princes daignaient altérer leurs mœurs à cet égard et descendre au niveau des princes étrangers. Ils se trouvaient en ce moment auprès de l'électeur de Trèves, prince de Saxe, frère de leur mère, lequel, par parenthèse, nous dévorions alors, et auquel nous avons coûté plus tard la perte de ses États; ils daignaient l'appeler *mon oncle*, lui pouvait les appeler *mes neveux*, et il leur disait un jour, assure-t-on : « C'est à vos infortunes que je dois des expressions si tendres. A Versailles, je n'eusse été pour vous que *M. l'abbé*, il n'est pas sûr que vous m'eussiez reçu tous les jours. » Et on ajoutait qu'il disait vrai, et que le comte de Lusace son frère, là présent, en avait fait la triste expérience.

Nos princes n'exerçaient aucune autorité positive sur notre multitude : ils étaient nos souverains, il est vrai, mais nous étions des sujets fort indociles et très-facilement aigris; nous murmurions à tout propos; c'était surtout sur les derniers arrivants que se portait la fureur commune; c'était autant de

gloire et de chance qu'ils enlevaient à nos exploits et à nos espérances ! disions-nous. On arrivait toujours trop tard, s'écriaient tous ceux qui se trouvaient une fois admis. Il n'y avait plus de mérite désormais, disait-on. Si l'on continuait à tout recevoir ainsi, la France entière serait bientôt de notre côté, et il ne se trouverait plus personne de punissable au retour, etc.

Pleuvaient alors de tous côtés les dénonciations de toutes sortes sur ceux qui arrivaient. Un prince de Saint-Maurice, fils du prince de Montbarey, ne put résister à l'ouragan, bien qu'il eût l'appui formel de tout ce qu'il y avait de distingué, celui du prince même, qui daigna implorer en sa faveur, disant : « Eh ! messieurs, qui n'a pas ses fautes à se reprocher dans la révolution ? Moi aussi j'ai eu les miennes; et en les oubliant vous m'avez donné le droit d'intercéder pour d'autres. » M. de Saint-Maurice n'en dut pas moins déguerpir au plus vite ; son crime était d'avoir été de la société des Amis des Noirs, et d'être poursuivi au milieu de nous avec acharnement par un gentilhomme franc-comtois, qui dénonçait M. de Saint-Maurice pour lui avoir fait brûler des châteaux. Or, peu de jours après, il se découvrit que le clabaudeur n'avait pas de château, qu'il n'était pas Franc-Comtois, qu'il n'était point gentilhomme : ce n'était qu'un aventurier.

M. de Cazalès, qui avait rempli la France et l'Europe de l'éclat de son éloquence et de son courage

dans l'Assemblée nationale, avait néanmoins perdu la faveur populaire à Coblentz. Quand il se présenta arrivant de Paris, le bruit courut parmi nous que les princes ne le recevraient pas, ou le recevraient mal. Nous nous réunîmes quatre-vingts Languedociens pour lui servir d'escorte, en dépit de lui-même : M. de Cazalès était l'honneur de notre province ; nous le conduisîmes ainsi chez les princes, et il en fut bien reçu.

Un député du tiers état, qui s'était fort distingué à la Constituante par son royalisme, était au milieu de nous. Un de nos princes, s'adressant un jour à lui dans la foule, lui dit : « Mais, un tel, expliquez-moi donc, vous qui êtes si honnête homme, comment vous avez pu dans le temps prêter le serment du jeu de paume ? » Le député, interloqué de l'algarade, balbutia d'abord qu'il avait été pris à court.... qu'il ne devinait pas les conséquences funestes.... Puis, se remettant aussitôt en selle, il répliqua avec vivacité : « Du reste, j'observerai à Monseigneur que ce n'est pas ce qui a perdu la monarchie française, mais bien la réunion de la noblesse, qui est venue nous joindre, sur une lettre très-touchante de Monseigneur. — Holà ! dit le prince en le frappant doucement sur le ventre, apaisez-vous, mon cher, je n'ai pas voulu vous fâcher par cette question. »

Toutefois, avec le temps, on régularisa tant bien que mal quelque chose ; nous fûmes classés

par corps et par province ; on nous assigna des cantonnements ; on nous donna des armes ; les gardes du corps du roi furent réunis, habillés, équipés, soldés, et bientôt ils présentèrent une troupe superbe par sa tenue et sa régularité. La coalition d'Auvergne et le corps de la marine, partie à pied et partie à cheval, se firent spécialement remarquer par leur discipline, leur instruction et leur fraternité. Et l'on ne saurait trop admirer notre dévouement et notre abnégation : chaque officier ne fut plus qu'un simple soldat, tenu à des pratiques, à des fatigues fort étrangères à ses mœurs, et soumis aux plus grandes privations ; car il n'y avait point de solde, et beaucoup, dans le nombre, n'eurent bientôt plus d'autres ressources que la cotisation de leurs camarades plus heureux. (*Mémorial.*)

II

Le duc d'Orléans (Louis-Philippe).

Le duc d'Orléans était en Suisse ; il se trouvait avoir besoin de cacher soigneusement son existence et voulait prendre un nom qui eût l'air de quelque vérité. Un de nos évêques du Midi n'imagina rien de mieux que de lui donner celui d'un jeune Languedocien alors à Nîmes et très-zélé protestant, ce qui convenait en cet instant, parce que le prince se trouvait dans un canton protestant, n'y ayant cer-

tainement nulle apparence, observait l'évêque, qu'il vînt jamais les démentir. Or, il était arrivé que le jeune homme avait marché aux armées, qu'il était devenu aide de camp de M. de Montesquiou, et qu'à peu de temps de là il avait émigré précisément en Suisse avec son général. Quelle ne fut pas sa surprise de se trouver à table d'hôte avec quelqu'un qui avait son nom, sa religion et était de sa ville! C'était précisément la scène des deux Sosie; mais ce qu'il y avait de plus plaisant, c'est que le nouveau venu avait aussi changé son nom et se cachait soigneusement. On ne trouve de ces incidents que dans les romans, et on ne les croit pas possibles. (*Ibid.*)

III

Le Directoire.

« J'ai vu dans les appartements du petit Luxembourg, écrivait confidentiellement l'aide de camp la Valette à un ami intime, j'ai vu nos cinq rois vêtus du manteau de François Ier, chamarrés de dentelles et coiffés du chapeau à la Henri IV. Le corps de Laréveillère-Lepaux semblait un bouchon fixé sur deux épingles. M. de Talleyrand, en pantalon couleur lie de vin, assis sur un pliant aux pieds de Barras, présentait gravement à ses souverains un ambassadeur du grand-duc de Toscane, tandis que le général Bonaparte mangeait le dîner

de son maître. A droite, sur une estrade, cinquante musiciens et chanteurs de l'Opéra, Lainé, Laïs et les actrices, criaient une cantate patriotique sur la musique de Méhul. A gauche, sur une autre estrade, deux cents femmes, belles de jeunesse, de fraîcheur et de nudité, s'extasiaient sur le bonheur et la majesté de la République. Toutes portaient une tunique de mousseline blanche et un pantalon de soie collant, couleur de chair, à la façon des danseuses de l'Opéra. La plupart avaient des bagues aux orteils. »

IV

13 vendémiaire.

Quand Menou fut repoussé après avoir inutilement essayé de disperser les sections, et cela par suite de l'imbécillité des représentants qui étaient avec lui et de sa propre incapacité, la Convention était dans les plus grandes alarmes, attendu que le comité de la section s'était déclaré souverain dans l'exercice de ses fonctions en permanence; qu'il refusait d'obéir aux ordres de la Convention, et avait même envoyé des députations aux autres sections pour leur demander du secours. Leur nombre s'élevait à plus de quarante mille. Napoléon était dans une loge du théâtre Feydeau quand on lui apprit cet événement, et il se rendit à l'Assemblée. La Convention était dans le plus grand abattement. On

accusait Menou de trahison ; le danger était imminent. Chaque membre de l'Assemblée proposait le général en qui il avait confiance. Les membres du Comité de salut public et quelques-uns qui avaient connu Bonaparte à Toulon le proposèrent comme celui qui, par l'énergie de son caractère, était le plus capable de les sauver dans la crise présente. On lui envoya une députation pour lui offrir le commandement. Il balança quelque temps à l'accepter : c'était un service qu'il n'aimait pas ; mais quand il considéra que si la Convention était renversée, l'étranger triompherait; que la destruction de ce corps mettrait le sceau à l'esclavage de la patrie, et ramènerait une race inepte et insolente, ces réflexions et la destinée lui firent accepter l'offre. Il se rendit au Comité; il fit voir l'inconvénient qu'il y avait à mettre à la tête des troupes trois représentants, qui ne servaient qu'à entraver les opérations du général. Le Comité, sentant qu'il n'y avait pas de temps à perdre, proposa Barras à la Convention comme général en chef, et donna à Bonaparte le commandement des troupes qui devaient protéger l'Assemblée. Les mesures qu'il prit sauvèrent la Convention avec une très-faible perte de part et d'autre.

V

Jugement de Sieyès sur Napoléon.

Après les événements de brumaire, Bonaparte eut une longue conversation avec Sieyès. Il parla fort au long sur la situation de la France et sur diverses matières politiques. En le quittant, Sieyès alla souper avec quelques républicains rigides, ses amis intimes. Lorsque les domestiques eurent quitté la salle à manger, il ôta son bonnet, et le jetant à terre : « Messieurs, dit-il, il n'y a plus de République ; elle est déjà morte. J'ai parlé aujourd'hui avec un homme qui non-seulement est un grand général, mais qui est par lui-même capable de tout et qui sait tout. Il n'a besoin ni de conseillers, ni d'assistance. La politique, les lois, l'art de gouverner, lui sont aussi familiers que la manière de commander une armée. Il est jeune et déterminé. La République a cessé. — Mais, s'écrièrent les républicains, s'il devient un tyran, il faut le poignard de Brutus, etc. — Hélas ! mes amis, nous tomberons dans les mains des Bourbons, ce qui est pire. »

VI

Le premier jour passé aux Tuileries par le premier consul Bonaparte.

La translation du gouvernement consulaire, du Luxembourg aux Tuileries, fut l'occasion d'une cérémonie où se déploya tout le luxe d'une royauté militaire. Ce cortége, musique et escorte en tête, partit du Luxembourg en voiture. On comptait peu d'équipages de maîtres; les autres n'étaient que des fiacres dont on avait dissimulé les numéros à l'aide de bandes de papier de même couleur que celle de la caisse.

A peine le premier consul fut-il arrivé aux Tuileries, qu'il monta à cheval pour passer une revue. Après cette revue, il franchit d'un pas ferme le grand escalier du château des Tuileries; puis chaque ministre lui fit la présentation des fonctionnaires dépendant de son département administratif.

Voilà donc Napoléon installé dans ce château où respiraient encore les souvenirs de la vieille monarchie. Le rôle de général et de consul était fini pour lui ce jour-là, celui de chef de l'État et d'empereur devait commencer le lendemain.

Par un rapprochement singulier, Pie VII fut élu pape le jour même de cette installation. Ce fut également le 30 pluviôse an VIII (19 février 1800) qu'eut lieu la formation de la république cisalpine.

Le soir même, chacun s'empressa de tirer l'horoscope du héros. C'est Cromwell! dirent les vieux révolutionnaires, c'est Monck! prétendirent les royalistes; c'est César! s'écrièrent les républicains modérés; c'est moi-même! dit le peuple, qui voyait sa plus brillante personnification dans l'héroïque parvenu! (BOURRIENNE, *Mémoires.*)

VII

Une gravure sans prix.

Un portrait de Bonaparte premier consul, d'après Isabey, se vendit en 1817, aux États-Unis, la somme énorme de dix-huit mille francs, quoique ce ne fût qu'une gravure. Voici le mot de l'énigme.

Bonaparte causant en 1802, aux Tuileries, avec le chargé d'affaires des États-Unis, M. Fulwar Skiowith, on apporta dans le cabinet du premier consul, pendant leur conversation, quelques exemplaires, avant la lettre, de la gravure représentant le premier consul se promenant dans les jardins de la Malmaison. Le chargé d'affaires américain regarda ces épreuves et fit un pompeux éloge de la ressemblance et du travail.

« Monsieur, lui dit Bonaparte, puisque cette estampe vous paraît si parfaite, acceptez-la de ma main. — Général, répondit M. Fulwar Skiowith en s'inclinant, complétez le prix du cadeau en traçant votre nom au bas de la gravure. »

Bonaparte sourit, prit une plume et écrivit ces mots en marge de son portrait :

« Le premier consul de la République française a offert à M. Fulwar Skiowith cette gravure comme un gage de son souvenir et de son affection.

« BONAPARTE. »

(LOMBARD DE LANGRES, ancien ambassadeur en Hollande; *Mémoires et souvenirs*.)

VIII

Opinion de Napoléon sur les écrits de sa jeunesse.

« Je n'avais que dix-sept ans, m'a dit Napoléon, lorsque je composai une petite histoire de la Corse. Je la soumis à l'abbé Raynal, qui en fit l'éloge et voulait que je la publiasse, attendu que, selon lui, cet ouvrage me ferait beaucoup d'honneur et rendrait un grand service à la cause dont il était question alors. Je suis bien aise de n'avoir pas suivi ses conseils, car il était écrit dans l'esprit du jour, époque où existait la rage du républicanisme, et il contenait les plus forts arguments qu'on pût employer en sa faveur. Il était plein de républicanisme, chaque ligne y respirait la liberté, trop même. Je l'ai perdu depuis. Étant à Lyon en 1786, je remportai au concours le prix, qui était une médaille en or, sur la question suivante : « Quels sont les « sentiments que l'on doit le plus recommander

« afin de rendre les hommes heureux? » Quand j'étais sur le trône, bien des années après, j'en parlai à Talleyrand, qui envoya un courrier à Lyon pour se procurer cette pièce. Quoiqu'elle fût sans nom d'auteur, il y parvint facilement, connaissant le sujet. Un jour, comme nous étions seuls, Talleyrand tira le manuscrit de sa poche; puis, croyant me plaire et me faire sa cour, il me le remit entre les mains, en me demandant si je le connaissais. J'en reconnus aussitôt l'écriture et je le jetai au feu, où il fut consumé en dépit des efforts de Talleyrand pour le sauver. Il en fut très-mortifié, n'ayant pas eu la précaution de le faire copier auparavant. J'en fus au contraire fort satisfait, car c'était le même style que celui de l'ouvrage sur la Corse, abondant en idées républicaines, en sentiments exaltés de la liberté, fruit d'une imagination ardente, à une époque où la jeunesse et les passions du temps avaient enflammé mon esprit. » (*Mémorial.*)

IX

Deux autographes curieux.

Dans un album qui ne se composait que d'écritures de personnages célèbres[1], nous avons remar-

1. Cet album appartenait à lord Clancarty, qui l'avait acheté à Paris, en 1831, la somme de 1500 livres sterling (27,000 francs).

qué deux pièces curieuses en raison de leur laconisme. La première était ainsi conçue :

« Mademoiselle Clairon n'a pas de pain ! »

« LUCIEN BONAPARTE. »

La seconde ne portait que ces deux lignes :

« Bon pour deux mille francs, payables sur-le-champ, à Mlle Clairon, par le caissier du ministère.

« CHAPTAL. »

X

Les secrétaires de Bonaparte.

Tandis qu'à Marengo le premier consul observait le mouvement des Autrichiens et donnait des ordres écrits, un biscaïen atteint l'officier d'état-major auquel il dictait et le renverse blessé grièvement. Bonaparte demande un autre secrétaire; celui-ci arrive. Au moment où le premier consul va continuer la dictée de sa dépêche, le blessé qu'on allait emporter se soulève en disant d'une voix défaillante : « Général, nous en étions restés là.... » et répète les derniers mots que Bonaparte lui avait dictés.

Lors de la construction d'une des premières batteries que Napoléon, à son arrivée à Toulon, ordonna contre les Anglais, il demanda sur le terrain un sergent ou un caporal qui sût écrire. Quelqu'un sortit des rangs et écrivit sous sa dictée, sur l'épau-

lement même. La lettre à peine finie, un boulet la couvre de terre. « Bien, dit l'écrivain, je n'aurai pas besoin de sable. » Cette plaisanterie, le calme avec lequel elle fut dite, fixa l'attention de Napoléon et fit la fortune du sergent : c'était Junot, qui plus tard devint successivement premier aide de camp de l'Empereur, général de division, gouverneur de Paris, duc d'Abrantès[1], ambassadeur en Portugal, colonel général des hussards, gouverneur des provinces Illyriennes, etc., etc. (*Mémorial.*)

XI

Tentative d'empoisonnement.

Avant de partir pour l'Égypte, Bonaparte avait témoigné à sa femme le désir de trouver à son retour en France une maison de campagne toute meublée, avec jardin et dépendances. Joséphine, toujours en quête de ce qui pouvait plaire à son mari, chargea plusieurs personnes de faire des courses dans les environs de Paris, pour y découvrir cette habitation désirée. Après avoir hésité longtemps entre Ris et la Malmaison, elle se décida pour cette dernière, qu'elle acheta de M. Lecoulteux

1. La duchesse d'Abrantès était une des dames du palais attachées à la maison de Madame, mère de l'Empereur. Elle a laissé des *Mémoires* très-intéressants sur la cour impériale et sur la Restauration.

de Molay, et non de M. Lecoulteux de Cauqueleu, comme on l'a écrit à tort.

Après les événements du 18 brumaire, Bonaparte, qui avait ses projets, et qui ne voulait pas rester au Luxembourg, dont les directeurs avaient rendu le séjour presque ridicule, habita la Malmaison. Chaque soir, dès que les affaires du gouvernement ne le retenaient plus dans le palais consulaire, on le voyait monter soit en voiture, soit à cheval, et, accompagné seulement d'un aide de camp, s'acheminer vers la charmante villa qu'il préférait, comme il le dit plus tard, à sa *cage dorée des Tuileries.*

Cependant cette course quotidienne n'était pas sans danger. Plus d'une fois on l'avait averti que des hommes apostés dans les carrières de Nanterre devaient l'enlever ou même attenter à ses jours. A ces avis, le consul haussait les épaules, et, comme le duc de Guise, répondait à Fouché, alors ministre de la police : « *Ils n'oseraient!* mais en eussent-ils l'intention, c'est à vous de pourvoir à la sûreté de ma personne ; quant à moi, je ne puis et ne dois me préoccuper des contes qui se débitent. »

Il est vrai que la route qui conduit de Neuilly à la Malmaison n'était ni belle ni sûre. Comme les jours n'étaient pas encore longs, le consul avait à passer de nuit entre *le Chant du Coq*, espèce de cabaret isolé et mal famé, et les carrières tout à fait désertes de Nanterre. Puis, dans la saison d'hiver, la route de Saint-Germain à Paris n'était pas aussi fréquentée

qu'elle le fut depuis. Déjà quelques-uns des piéges qui lui avaient été tendus, jusque dans son intérieur, et qui avaient échoué, l'avaient forcé à songer plus sérieusement à la sûreté de sa personne, lorsqu'une preuve acquise de ces machinations vint enfin lui ouvrir les yeux.

Il y avait des réparations urgentes à faire aux cheminées des appartements de la Malmaison. L'entrepreneur chargé des travaux avait envoyé des marbriers, parmi lesquels s'étaient glissés probablement quelques misérables soudoyés par les conspirateurs. Bien que les personnes attachées au service du consul fussent sans cesse sur le qui-vive et qu'elles exerçassent la plus grande surveillance, on remarqua que dans le nombre de ces ouvriers il se trouvait des hommes qui feignaient de travailler, mais dont les manières et le langage contrastaient singulièrement avec leur genre d'occupation. Ce soupçon n'était que trop fondé, car les appartements se trouvant prêts à recevoir le premier consul, et les ouvriers partis, en faisant une tournée d'examen, on trouva sur le bureau devant lequel il avait coutume de s'asseoir, dans son cabinet de travail, une tabatière en tout semblable à celle dont il se servait habituellement. On s'imagina d'abord que cette tabatière avait été oubliée ou posée là par un valet de chambre; mais les doutes inspirés par la tournure équivoque de quelques-uns des faux marbriers ayant pris plus de consistance, on fit faire l'analyse du

tabac que contenait la tabatière.... Il était empoisonné ! (CONSTANT, *Mémoires.*)

XII

La comédie bourgeoise à la Malmaison.

Le premier consul avait fait construire à la Malmaison une petite salle de spectacle dans laquelle on jouait la comédie au moins une fois par mois. Michot, du théâtre de la République (la Comédie-Française), était chargé de la mise en scène, des répétitions et de la direction des acteurs, qui tous étaient fort indisciplinés, comme le sont toujours les comédiens amateurs. On remarquait dans l'élégante troupe Mlle de Beauharnais, Mlle Auguié (qui devint plus tard la maréchale Ney), Mme Junot (qui devint duchesse d'Abrantès), Murat, qui venait d'épouser Caroline Bonaparte, sœur du consul; Pauline Bonaparte, cette autre sœur connue plus tard sous le nom de princesse Borghèse, puis Eugène de Beauharnais, Bourrienne, Lucien Bonaparte, etc. Le consul ne jouait jamais, mais avec Joséphine, ses frères Joseph et Louis, et les personnes qui avaient dîné ce jour-là à la Malmaison, il formait le centre du parterre, parterre rigide et dont les remarques, souvent piquantes et formulées à haute voix, ne laissaient pas que d'ajouter au comique de la scène.

Les deux pièces que Napoléon aimait le plus à voir

représenter étaient *le Barbier de Séville* et *Défiance et Malice*. Dans *le Barbier de Séville*, le genéral Lauriston jouait le rôle d'*Almaviva;* Hortense, *Rosine;* son frère, *Basile;* Didelot, *Figaro;* Bourrienne, *Bartholo*, et Isabey, *l'Éveillé*. Le répertoire se composait encore des *Projets de Mariage*, de *la Gageure imprévue*, du *Dépit amoureux* et de *l'Impromptu de campagne*. Hortense jouait à merveille, Mme Murat médiocrement, Eugène très-bien, Lauriston était un peu lourd, Didelot passable, mais Bourrienne excellait surtout dans les rôles de valet de l'ancien répertoire. Si d'ailleurs la troupe n'était pas bonne, ce n'était ni faute d'excellents conseils, ni faute de répétitions, car Talma et Dugazon donnaient à tout le monde des conseils. Ils avaient en outre, pour parler le style de coulisses, un matériel très-bien monté. Bonaparte avait donné à chacun des acteurs une collection de pièces de théâtre magnifiquement reliée, et avait fait faire des costumes aussi riches qu'élégants.

Le consul prenait donc un grand plaisir à ces représentations. Quoiqu'elles amusassent autant les acteurs que les spectateurs, les premiers furent plus d'une fois forcés de lui faire observer que leurs occupations ne leur laissaient guère le temps d'apprendre des rôles nouveaux. Alors Bonaparte employait toutes ses séductions et disait à l'artiste récalcitrant :

« Bah ! vous avez tant de mémoire que cela ne vous coûtera rien ; ne voyez-vous pas combien j'é-

prouve de plaisir à vous voir et à vous entendre? vous vous lèverez un peu plus màtin, voilà tout.

— En effet, je dors beaucoup! lui répondit un jour Bourrienne, auquel il persuadait d'apprendre le rôle de Sganarelle du *Médecin malgré lui.*

— Allons, mon cher, reprit le consul, faites cela pour moi; vous me faites rire de si bon cœur que vous ne voudriez pas me priver de ce plaisir, d'autant moins que vous savez que je ne m'amuse pas souvent. »

Et Bourrienne étudia le rôle, qu'il joua parfaitement. (BOURRIENNE, *Mémoires.*)

XIII

Le luxe de contrebande.

Joséphine, choquée du luxe ridicule d'une femme de haute noblesse qui était parvenue à se faire recevoir à la cour consulaire, disait à son mari : « Conçois-tu, Bonaparte, cette Mme de X.... qui se donne des airs d'avoir deux chasseurs derrière sa voiture?

— Ce ne sont pas des chasseurs, répliqua le premier consul; ce sont des braconniers. » (Mme MARCO DE SAINT HILAIRE, première femme de l'impératrice Joséphine, *Mémoires inédits.*)

XIV

Économie mal entendue.

> Je crois, dit-il, qu'il est bon;
> Mais le moindre ducaton....

Les artistes de l'Académie impériale de musique ayant paru dans une fête donnée par l'Empereur à Rambouillet, le ministre de l'intérieur, alors M. de Champagny, reçut l'ordre de faire à chacun d'eux un cadeau proportionné à leur talent. Ce dernier, sans doute pour ne pas grever son budget, leur envoya des livres magnifiquement reliés qu'il avait sous la main. Ce présent, comme on doit le penser, n'était pas de nature à flatter les danseuses. A quelque temps de là, Napoléon voulant donner à Fontainebleau une seconde fête en tout semblable à celle de Rambouillet, demande à son ministre ce qu'il a envoyé précédemment aux artistes de l'Opéra pour leur marquer sa satisfaction :

« Sire, lui répond M. de Champagny, je leur ai fait remettre des livres. — Comment des livres?... exclama l'Empereur avec étonnement; des *livres tournois*, sans doute? ajouta-t-il en souriant.—Non, sire; des ouvrages de littérature, tous dorés sur tranche et reliés en maroquin. — Monsieur le ministre, lui dit Napoléon d'un ton sérieux, cette fois j'entends que ces dames de l'Opéra soient payées en

francs et non pas en *livres.* » (Le baron Bignon, *Histoire de la France sous le règne de Napoléon.*)

XV

Le serment de fidélité.

M. de Talleyrand étant dans la salle du Trône, aux Tuileries, un jour que quelques dames du palais de l'Impératrice, nouvellement nommées, attendaient le moment où elles devaient prêter serment entre les mains de l'Empereur, remarqua parmi elles la jolie Mme de Marmier, fille du duc de Choiseul, parce que sa robe paraissait beaucoup plus courte que celles des autres dames; mais, comme ses pieds étaient charmants, on oublia ce défaut d'étiquette. Quelqu'un avisant le grand chambellan dans sa contemplation de Mme de Marmier, lui demanda ce qu'il pensait de cette dame. Celui-ci répondit, avec cette parole douce et lente qui lui était habituelle : « Mais je pense que cette jeune dame a des jupons bien courts pour prêter un serment de fidélité. » (Mme Marco de Saint-Hilaire, *Mémoires inédits.*)

XVI

Réminiscence d'opéra-comique.

Ce fut dans un des bassins qu'on était en train de construire pour les travaux du camp de Boulogne,

qu'un matin, un jeune soldat de la garde impériale, enfoncé dans la vase jusqu'aux genoux, tirait de toutes ses forces, sans pouvoir parvenir à la dégager, une brouette encore plus embourbée que lui. Tout couvert de sueur, et ayant de l'eau jusqu'à mi-jambes, il jurait et pestait comme un véritable charretier embourbé. Le hasard lui faisant lever les yeux, il aperçoit, à quelques pas de lui, l'Empereur suivi de Berthier, qui visitait les travaux. Il se met alors à chanter, d'un ton sentimental, ce refrain de l'ariette d'un opéra-comique alors très en vogue :

Vous qui protégez les amours,
Venez, venez à mon secours!

A ces paroles, plus encore qu'à la mine du travailleur, Napoléon ne peut s'empêcher de rire. Il fait signe au soldat de venir à lui. « Tu es dans ma garde, à ce que je vois, lui dit-il; dans quel régiment? — Sire, dans les grenadiers à pied; je suis vélite. — Et depuis quand? — Depuis que vous êtes empereur, sire. — Alors il n'y a pas longtemps.... Il y a même trop peu de temps, n'est-ce pas, pour que je te fasse sous-officier; mais conduis-toi bien, d'ici à un an je te ferai nommer sergent; après cela, si tu veux l'épaulette, alors ce sera sur le plus prochain champ de bataille. Es-tu content? — Oui, sire, très-content. — Berthier, continua l'Empereur en s'adressant au major général, prenez le nom de ce jeune homme; vous lui ferez donner cent francs

pour faire nettoyer son pantalon. » Puis, se retournant du côté de son protégé, il ajouta : « Allons, adieu, et tâche de retirer ta brouette de ce cloaque, car cela ne me regarde pas. » (CONSTANT, *Mémoires*.)

XVII

Le congé inutile.

L'Empereur avait annoncé à l'armée de Boulogne, dans un ordre du jour, qu'il ne serait accordé aucun congé. Cependant, à une des revues qu'il passait fréquemment le matin, un artilleur sort des rangs et lui remet un placet dans lequel il sollicite une permission de quatre jours pour aller voir sa mère, dangereusement malade, lui a-t-on écrit, qui demeure à une vingtaine de lieues de son cantonnement. « Tu dois connaître mon ordre du jour? lui dit Napoléon, après avoir pris connaissance de la missive, je suis donc forcé de te refuser cette permission; mais, dis-moi, où demeure ta mère? — A X..., sire, répond l'artilleur. — Eh bien! dans deux jours tu auras de ses nouvelles. »

Après la revue, Napoléon charge M. Maret (plus tard le duc de Bassano) d'envoyer par un courrier, au sous-préfet de l'arrondissement dans lequel est domiciliée la mère du soldat, l'ordre d'aller lui-même la visiter, de juger de l'état de sa santé, de pourvoir largement à ses besoins, si elle n'est pas heureuse,

et enfin de lui rendre compte immédiatement, par le retour du même courrier, de ce qu'il aura vu et fait.

Le surlendemain, à la revue, Napoléon fait appeler l'artilleur et lui donne à lire le rapport du sous-préfet, dans lequel ce fonctionnaire annonce à Sa Majesté : « Que la femme de X.... va beaucoup mieux; que le médecin qui lui a donné ses soins, et qu'il a interrogé, lui a certifié qu'avant huit jours la malade serait sur pied, et que, pour remplir les généreuses intentions de Sa Majesté, il a laissé à la convalescente une somme de trois cents francs. »

Le soldat s'empressa d'annoncer à ses camarades, qui l'avaient plaisanté sur la confiance qu'il manifestait dans la réussite de sa démarche, qu'elle s'était réalisée au delà de ses espérances; il allait entrer dans quelques détails, lorsqu'il fut interrompu par un cri étourdissant de : *Vive l'Empereur!* sorti de toutes les bouches des assistants. (Le comte MARET.)

XVIII

L'argument *ad hominem*.

L'Empereur ne passait pas de revues qu'il ne lui fût présenté de nombreuses pétitions. M. Maret lui fit observer que, dans le nombre des demandes qui lui étaient adressées, il y en avait quelques-unes auxquelles il était urgent de répondre immédiatement : « Cette manière de procéder, ajouta le futur

duc de Bassano, produira un excellent effet sur l'esprit de l'armée. — Sans doute, répondit Napoléon, mais la tâche sera difficile. — J'y suffirai avec l'aide de mon frère le conseiller d'État, qui est en ce moment à Boulogne, si Votre Majesté veut me permettre de me l'adjoindre. — Très-bien, faites! » avait répliqué l'Empereur.

En effet, au retour de la revue suivante, Napoléon revint à sa baraque, accompagné d'un de ses aides de camp, qui avait mis dans son mouchoir de poche, faute de mieux, le monceau de pétitions qui lui avaient été présentées. Celui-ci les ayant déposées sur un canapé, Napoléon avisa l'une d'elle qui lui parut plus volumineuse que les autres; l'ayant prise et pesée dans sa main, elle lui sembla trop lourde pour ne contenir qu'une feuille de papier; il l'ouvre, jette les yeux dessus, et dit après l'avoir parcourue: « En voilà une qui est toute française! A la bonne heure, celui-là va droit au but! »

Cette supplique était celle d'un officier qui exposait à l'Empereur : « Qu'il avait fait, comme lieutenant, la campagne d'Égypte, et que sa position était restée la même depuis, quoiqu'il eût continué de bien servir; que l'infériorité de son grade était le seul obstacle qui s'opposât à son mariage avec une jeune personne charmante, bien élevée et riche, qu'il aimait éperdûment, et dont il était aimé de même; et, en définitive, pour mettre Sa Majesté plus à même d'apprécier le vif chagrin qu'il devait

ressentir d'un tel état de choses, il prenait la respectueuse liberté de mettre sous ses yeux le portrait de sa prétendue. »

Après avoir regardé le portrait : « La réclamation de cet officier est fondée, dit Napoléon. Déjà lieutenant avant l'expédition d'Égypte, il aurait dû passer capitaine à *telle* époque, et chef de bataillon à *telle* autre. Maret, fit-il en s'adressant à son ministre de la secrétairerie de l'État, qui était présent, écrivez au ministre de la guerre de faire arriver, dans le plus bref délai possible cet officier au grade de commandant, avec un rappel de solde en rapport avec chaque grade, époque par époque. » (*Ibid.*)

XIX

Avancement improvisé.

A la dernière des revues que Napoléon passa à la fin de janvier 1814, tout en distribuant ses regards à cette masse de braves qui, sans le savoir, contemplaient leur Empereur pour la dernière fois, Napoléon remarque, dans un régiment de ligne, un soldat qui, vieux déjà, ne porte cependant que les insignes de sergent. Ce sous-officier a de grands yeux, qui brillent comme deux flambeaux sur un visage bronzé par vingt campagnes; une paire de moustaches qui grisonnent cache la moitié de sa figure et la rend encore plus bizarre. L'Empereur lui fait signe de

sortir des rangs et de venir à lui. A cet ordre, le cœur du vieux brave, si ferme, si intrépide, ressent une émotion qui, jusqu'à ce jour lui est restée inconnue. Une vive rougeur couvre ses joues. « Je t'ai déjà vu quelque part, lui dit Napoléon avec intérêt, mais il y a longtemps : comment t'appelles-tu ? — Noël, sire.—Je connais plusieurs Noël, mais ce n'est pas toi : ton pays ?—Enfant de Paris. —Est-ce que tu n'étais pas en Italie avec moi ? — Oui, sire, au pont d'Arcole, vous savez.... — C'est juste, interrompit l'Empereur, je te reconnais maintenant ; et tu es devenu sergent ?... — A Marengo, sire. — Mais depuis ?... — Depuis, répète Noël, en baissant les yeux, depuis, rien, sire. — Tu n'as donc pas voulu entrer dans la garde ? — Au contraire, c'était la seule chose que je désirais ; car j'étais à Auterlitz, à Wagram, enfin à toutes les grandes batailles, mais.... — Eh bien ? — Eh bien ! rien du tout, et voilà.... — Cela ne me surprend pas, fit Napoléon en fronçant légèrement le sourcil ; as-tu déjà été proposé pour la croix ?—Toutes les fois, sire.—Nous allons voir ça tout à l'heure ; retourne à ton rang. »

Napoléon s'approcha alors du colonel, et s'entretint avec lui à voix basse pendant quelques minutes. Des regards lancés de temps à autre sur Noël faisaient présumer qu'il était l'objet de cette conversation. En effet, Noël est un de ces précieux soldats vaillants et calmes, esclaves du devoir et de la discipline, dévoués, désintéressés, comme l'Em-

pereur les aime. Il s'est distingué dans maintes affaires; mais sa modestie, on pourrait dire sa timidité, ne lui a pas permis de solliciter l'avancement auquel il a le droit depuis longtemps; il n'est même pas décoré! Napoléon a deviné qu'on s'est rendu coupable envers Noël d'une grande injustice. C'est donc à lui de la réparer d'une manière éclatante. Il rappelle le sous-officier. « Tiens! lui dit-il, il y a longtemps que tu l'as méritée, car depuis longtemps tu es un brave. » Et l'Empereur attache lui-même aussi, sur la poitrine du vieux soldat, à l'aide d'une épingle d'or, la croix qu'il vient de détacher de la sienne.

A un signal du colonel, les tambours battent un ban; le plus grand silence règne sur toute la ligne, et le colonel, présentant au régiment le nouveau chevalier de la Légion d'honneur, s'écrie d'une voix forte : « Soldats! au nom de l'Empereur, reconnaissez le sergent Noël comme sous-lieutenant dans votre régiment! » Aussitôt le front de bataille présente les armes, le drapeau s'incline, la musique fait entendre une fanfare.

Noël, dont le cœur est vivement ému, croit rêver; il regarde l'Empereur, il voudrait se jeter à ses genoux; mais la physionomie impassible de Napoléon, qui semble bien plutôt rendre justice qu'accorder une grâce, le retient; sans faire semblant de remarquer les sentiments divers qui agitent le vieux soldat, Napoléon fait un signe d'intelligence au co-

lonel, qui, agitant son épée au-dessus de sa tête, pour faire battre les tambours, reprend de sa voix puissante : « Soldats ! au nom de l'Empereur, reconnaissez le sous-lieutenant Noël comme lieutenant dans votre régiment ! »

Ce nouveau coup de tonnerre manque de renverser le Parisien. Ses jambes le soutiennent à peine ; ses yeux qui, depuis vingt ans, n'ont pleuré qu'une fois, en apprenant la mort de sa mère, se mouillent, sa vue s'obscurcit, ses lèvres s'agitent sans pouvoir exprimer une parole distincte. Enfin, après un troisième roulement du tambour, il entend son colonel s'écrier encore : » Soldats ! au nom de l'Empereur, reconnaissez le lieutenant Noël comme capitaine dans votre régiment ! »

Napoléon imprima alors à son cheval un léger mouvement, et, suivi de son brillant état-major, continua sa revue, après avoir jeté un regard froid sur le pauvre Noël qui, la figure pâle, les lèvres décolorées, avait fermé les yeux en tombant dans les bras de son colonel comme frappé de mort subite.
(*Souvenirs intimes du temps de l'Empire.*)

XX

Le mémoire acquitté.

Avant de quitter Boulogne, à la fin de septembre 1805, pour commencer la glorieuse campagne d'Au-

triche, Napoléon Ier donna des ordres à son grand maréchal pour que toutes les fournitures faites au camp pour son compte personnel fussent payées. Parmi les débiteurs se trouvait l'ingénieur Saustris, qui avait été chargé de construire et de décorer la baraque impériale. Ce chapitre de *décorations* s'élevait dans le mémoire qu'il remit au grand maréchal, à une somme ronde de trente mille francs. Duroc fut effrayé de ce chiffre, et n'osa prendre sur lui de payer cette dépense sans en avoir préalablement parlé à l'Empereur, quoique l'ingénieur lui donnât l'assurance qu'aucun des articles indiqués sur sa note n'avait été exagéré, attendu qu'il n'avait fait que suivre les instructions données par l'architecte ; il ajouta même qu'il avait longtemps débattu les prix avec les artistes chargés des travaux. « Vous vous en expliquerez avec Sa Majesté, lui avait répondu le grand maréchal ; quant à moi, je ne puis décider de rien. »

En effet, le lendemain, à sept heures du matin, un valet de pied vint prévenir l'ingénieur que Sa Majesté l'attendait. M. Saustris arrive à la baraque impériale ; il est aussitôt introduit par l'aide de camp de service dans la salle du conseil, où il voit Napoléon, occupé, non à *éplucher* son mémoire mais à suivre des yeux, sur une immense carte d'Allemagne étalée sur la table, les opérations de la campagne dont il avait arrêté le plan quelques jours auparavant. « Ah ! c'est vous, monsieur l'ingénieur, fit Napoléon en se re-

dressant, car il était presque couché sur cette carte ; quelle idée avez-vous eue de dépenser tant d'argent pour arranger une simple baraque ? — Sire, je n'ai fait que suivre, pour cette décoration, les instructions de l'architecte de Votre Majesté. — Comment ! trente mille francs pour ces brimborions-là ! J'en suis fâché, monsieur ; mais c'est trop cher, ajouta Napoléon en se penchant de nouveau sur sa carte ; me prend-il pour un grand seigneur d'autrefois, M. l'architecte ? Trente mille francs ! répéta-t-il encore en suivant du doigt l'itinéraire qu'il avait tracé.... Je passe la Vistule à Varsovie.... si les Russes viennent à moi, je les écrase.... un tas de petites fanfreluches dorées !... Avant qu'ils aient eu le temps de repasser le Danube, il n'y aura plus d'armée russe ! S'ils osent m'attendre, je fais main basse sur eux entre Augsbourg et Ulm.... les architectes sont la ruine des empires.... et ce vieux maréchal Mark qui s'en mêle aussi ! il verra celui-là.... jamais il ne m'arrivera de payer aussi cher des colifichets inutiles. — Sire, dit l'ingénieur, le nuage d'azur qui forme le plafond de cette salle et qui entoure l'étoile tutélaire de Votre Majesté a coûté huit mille francs, il est vrai ; mais si j'avais mieux consulté les convenances, l'aigle impériale, qui va de nouveau foudroyer les ennemis de la France, sire, eût étendu ses ailes sur un nuage d'or parsemé d'étoiles d'argent. — Eh ! eh ! fit l'Empereur en riant, c'est très-flatteur ce que vous me dites là, monsieur l'ingénieur. J'accepte volontiers

cet augure, mais je ne vous payerai point, du moins quant à présent; je payerai ce compte, sans en rabattre un sou, avec les ducats d'or de l'empereur d'Autriche et les roubles d'argent de son frère de Russie : voyez si vous voulez attendre jusque-là. »

L'ingénieur s'inclina respectueusement et répondit : « Sire, j'accepte d'autant mieux la proposition que Votre Majesté daigne me faire, que c'est comme si j'avais cet argent dans ma poche; seulement, j'attendrai un peu. — Oh ! pas si longtemps que vous pourriez le penser. Ainsi, est-ce convenu, monsieur l'ingénieur ? après la campagne ? »

Et d'un geste bienveillant ayant congédié M. Saustris, Napoléon dirigea toute son attention sur la carte restée étalée devant ses yeux.

Deux mois plus tard, M. Saustris, qui avait fait la campagne d'Autriche en qualité d'ingénieur des communications militaires, était mandé au quartier général de l'Empereur, établi à Brünn : c'était le surlendemain de la bataille d'Austerlitz. « Monsieur l'ingénieur, lui dit Napoléon, je suis enchanté de vous voir ici : vous aviez bien deviné, lorsque nous étions encore à Boulogne. Or, comme un honnête homme n'a que sa parole, et qu'un souverain doit être le plus honnête homme de son royaume, les trente mille francs qui vous sont dus pour ma baraque de là-bas vont vous être payés. »

Et, sur un signe de l'Empereur, le grand maréchal alla prendre dans une espèce de coffre en bois

d'ébène, garni de coins en cuivre, des rouleaux qu'il posa sur le bureau devant lequel Napoléon était assis. « Trente ! fit l'Empereur ; c'est bien cela. » Il brisa un des rouleaux, et des ducats d'or tombèrent çà et là ; il en brisa un autre, et cette fois ce furent des roubles d'argent qui roulèrent sur le tapis. « Voyez, dit l'Empereur en souriant, si le compte y est. »

Comme M. Saustris se retirait, l'Empereur lui dit en lui rendant son salut : « Ce n'est pas moi que vous devriez remercier, monsieur l'ingénieur, c'est l'empereur d'Autriche et l'empereur de Russie. »

XXI

Un vieux de la vieille.

Un matin que Napoléon et Alexandre, alors réunis à Erfurt, étaient allés faire une promenade dans l'intérieur du parc; en rentrant au palais, Napoléon, qui avait passé familièrement son bras sous celui d'Alexandre, s'arrête devant le grenadier de sa garde qui, posé en faction au pied du grand escalier, leur présente les armes. Napoléon regarde un moment ce soldat en secouant la tête avec orgueil, et fait remarquer au czar son visage orné d'une cicatrice qui part du front et descend jusqu'au milieu de la joue :

« Que pensez-vous, mon frère, lui dit-il alors, de soldats qui survivent à de pareilles blessures ?

— Et vous, mon frère, répond Alexandre, que pensez-vous des soldats qui les font?

— Ils sont morts, ceux-là !... » murmura le factionnaire d'une voix grave, mais sans rien perdre de son immobilité.

Cependant, Alexandre, que la réponse de ce factionnaire avait un moment embarrassé, dit à Napoléon :

« Mon frère, ici comme ailleurs, la victoire vous reste.

— Mon frère, c'est qu'ici comme ailleurs mes grenadiers ont donné, » dit encore Napoléon.

Et, en s'éloignant, il fit un geste de remercîment au vieux soldat, qui ne détourna même pas les yeux.

XXII

La vieille garde et l'école de Saint-Cyr.

C'était à une des grandes revues de la garde que Napoléon passait habituellement le premier dimanche de chaque mois, après la messe, dans la cour des Tuileries. Cette fois, il y avait appelé les élèves de l'École militaire de Saint-Cyr, arrivés le matin tout exprès. Parmi ces jeunes gens, il distingua un sergent, âgé tout au plus de dix-sept à dix-huit ans, mais d'une tenue remarquable, et qui avait l'air singulièrement déterminé. Napoléon, qui ai-

mait à épier l'avenir de ses officiers, fait sortir des rangs le jeune homme, l'interroge un instant, puis lui ordonne de commander les évolutions et de faire exécuter le maniement d'armes au premier régiment de grenadiers de la garde qui se trouve rangé en bataille devant lui.

Il faut ici rappeler que l'École de Saint-Cyr a été de tout temps renommée pour l'admirable précision de ses manœuvres, tandis que la vieille garde, plus occupée du souvenir de ses conquêtes que de ceux de l'école de peloton, n'y mettait plus la même prétention.

Cependant le sergent se place à vingt pas en avant du centre de ce régiment, qui n'est entièrement composé que de vieilles moustaches, et commande d'une voix qui ne trahit aucune émotion :

« Attention !... portez.... armes !... »

Le mouvement s'exécute, mais mollement et sans ensemble.

« Ce n'est pas cela, s'écrie le jeune homme avec mécontentement ; nous allons recommencer. »

L'Empereur sourit ; quelques vieux grognards trouvent la chose drôle : l'élève de Saint-Cyr reprend :

« Attention ! présentez.... armes ! »

Nouveau mouvement, nouveau manque d'ensemble de la part du régiment.

« Corbleu ! ce n'est pas ça, vous dis-je ! »

Et le sergent, s'éloignant encore de la ligne pour mieux la parcourir des yeux :

« Tenez, leur dit-il, voilà comme cela s'exécute : une, deux et vivement ! »

Et ce mouvement est au même instant exécuté par lui d'une manière parfaite.

L'Empereur rit tout haut ; mais quelques grenadiers froncent le sourcil ; un troisième commandement arrive.

« Attention, cette fois ! croisez.... ette ! »

On obéit encore, mais aussi imparfaitement que les deux premières fois.

« Mais ce n'est pas cela du tout, s'écrie l'élève de l'école en frappant la terre de la crosse de son fusil, vous n'y entendez rien, vous manœuvrez comme des ganaches !.A ce mot de *ganaches*, d'un bout à l'autre de la ligne un sourd murmure éclate, l'épithète de *blanc-bec* sort même de la bouche de quelques vieux sous-officiers. L'Empereur a compris, il s'avance.... tout se tait. Il s'approche du sergent, se place entre le régiment de la garde et les élèves de Saint-Cyr qui lui font face, et commande lui-même l'exercice à ces derniers.

L'école, stimulée par ce qui vient de se passer, moins peut-être que par la voix puissante de Napoléon, exécute avec une précision unique et un admirable ensemble tous les mouvements qui lui sont commandés, et lorsque l'Empereur juge que l'humeur de ses *anciens*, comme il les qualifiait quelque-

fois, a eu le temps de se calmer, il se retourne et leur dit en souriant et en leur montrant les élèves de Saint-Cyr :

« Allons, mes enfants, il faut avouer que ce n'est pas mal ! »

Puis, s'avançant vers le jeune sergent, il ajoute d'un ton grave et de façon à être entendu de tout le monde :

« Et cependant, monsieur, nous faisions encore mieux que cela quand nous étions jeunes ! »

Ces mots réparèrent tout, et le cri de : Vive l'Empereur ! retentit d'une extrémité de la ligne à l'autre.

XXIII

L'aigle perdue et retrouvée.

Arrivé devant le front d'un bataillon qui avait fléchi un moment sous l'effort d'une division de cavalerie de la garde impériale russe, le visage de l'Empereur se rembrunit, et faisant reculer son cheval de quelques pas, tout en parcourant la ligne d'un regard irrité, il s'écria brusquement :

« Soldats ! qu'est devenue l'aigle que je vous ai donnée ? vous m'aviez fait le serment de la défendre jusqu'à la mort ! »

Un léger murmure, suivi bientôt du plus profond silence, répondit seul à cette vive interpellation ; le

commandant de ce bataillon sortit des rangs et s'avança la pointe de l'épée basse :

« Sire, dit-il avec une sorte d'hésitation, le porte-drapeau a été tué au moment de la première charge, et ce n'est qu'après la seconde que le régiment ayant pu se former en carré, nous nous sommes aperçus de la disparition de notre aigle.

— Et qu'avez-vous fait sans drapeau ? reprend Napoléon d'un ton sévère.

— Sire, nous sommes allés chercher ceux-ci au milieu des cuirassiers russes, pour supplier Votre Majesté de nous rendre une aigle en échange. »

Et deux sous-officiers sortirent des rangs portant chacun un étendard russe sur lequel brillait l'aigle noir à deux têtes. L'Empereur considéra un instant ces deux trophées ; il sembla hésiter, puis il reprit :

« Soldats, me jurez-vous qu'aucun de vous ne s'est aperçu de la perte de son aigle ?

— Nous le jurons ! répond le régiment tout d'une voix.

— Me jurez-vous que vous seriez tous morts pour la reprendre si vous l'aviez su ?

— Oui ! oui !

— Et vous garderez bien à l'avenir celle que je vous donnerai ? car, vous le savez, un soldat qui a perdu son drapeau a tout perdu. »

Des acclamations frénétiques répondirent cette fois.

« Eh bien donc, dit l'Empereur en étendant la

main, je consens à recevoir ces drapeaux et à vous rendre votre aigle. Quant à vous, commandant, ajouta-t-il d'un ton moins sévère que la première fois, vous viendrez me trouver après la revue, j'ai à vous parler. »

A peine cette longue inspection était-elle terminée, que ce chef de bataillon était en présence de l'Empereur.

« Monsieur, je suis bien aise de vous voir, lui dit-il en lui rendant son salut et en l'attirant à l'écart; c'est votre bataillon qui a faibli hier?

— Sire, les Russes nous serraient de si près, qu'il nous a été impossible d'exécuter nos feux avec ensemble.

— Toujours des prétextes.... des excuses....

— Sire, ce n'est pas ma faute si je ne suis pas tué! reprit l'officier avec une sorte d'humeur.

— Ah! commandant, que me dites-vous là! vous me comprenez mal. »

Puis, se rapprochant doucement de l'officier, il avise au collet de son habit une déchirure qui a noirci la couleur tranchante du drap.

« Qu'est-ce que cela? lui demande Napoléon avec intérêt en même temps qu'il fourre le doigt dans cette déchirure; voilà une boutonnière qui n'est plus d'ordonnance aujourd'hui, ajoute-t-il.

— Je ne sais, répond le commandant d'un ton d'indifférence; c'est peut-être un trou....

— Et cette épaulette, continua Napoléon toujours

du même ton; voyez dans quel état elle est! Il vous en faut une autre, monsieur.... »

En effet, la moitié de l'épaulette avait été enlevée par un biscaïen; il n'en restait que la torsade, à laquelle pendaient encore quelques graines d'épinards froissées.

« Sire, peut-être est-ce une balle, répond l'officier sans avoir l'air d'attacher d'autre importance à ces preuves irrécusables de son courage.

— Oui, une balle qui a fait un trou : c'est cela.... Un moment, monsieur! vous êtes bien pressé, fit l'Empereur, j'ai encore quelque chose à vous dire. » Et fourrant de nouveau son doigt dans la déchirure du collet qu'il élargit encore davantage, il continue : « Ce soir, monsieur le *major*, après avoir assisté à l'appel et avoir fait l'inspection de vos hommes, vous irez trouver le major général de ma part, et vous lui direz de vous donner une rosette pour boucher ce trou-là. » Et Napoléon voyant que celui-ci s'attendrissait, se hâta d'ajouter : « Allons, soyons calme!... Allez, et faites en sorte de ne pas vous faire tuer comme vous aviez l'air de m'en faire la menace, à moi qui vous aime et vous apprécie mieux que personne. »

Et après lui avoir légèrement tiré la moustache, il lui tourna le dos, sans doute pour éviter, comme il avait coutume de dire, une *scène de sensiblerie*, et rejoignit le groupe des officiers généraux au milieu duquel il s'entretenait auparavant.

XXIV

Napoléon à l'hôpital du Gros-Caillou.

Un matin, c'était en 1810, après son mariage avec Marie-Louise, Napoléon se rend à l'hôpital du Gros-Caillou. Il va et vient dans les salles, et s'arrêtant devant le lit d'un sapeur de ses grenadiers à pied, il l'interroge. Celui-ci lui répond.... Nous ne croyons pouvoir mieux faire que de transcrire ici le dialogue qui s'établit, et que le baron Larrey, témoin oculaire et auriculaire, nous a raconté maintes fois et toujours mot pour mot. Cette conversation entre l'Empereur et le vieux soldat est caractéristique en ce qu'elle montre, d'un côté, jusqu'où pouvait aller la sollicitude de Napoléon pour ses grognards, et, de l'autre, jusqu'à quel point ces derniers poussaient l'abnégation, le mépris de la vie et le dévouement à sa personne. Il faut dire aussi que l'Empereur avait affaire cette fois à un de ces hommes doués d'un esprit naturel et original, et qui ne dissimulent jamais leur pensée, même en la communiquant à leur souverain :

« Pourquoi te vois-je ici ? lui demanda-t-il ; est-ce qu'un sapeur de ma garde devrait jamais être malade ?

— C'est vrai, mon Empereur, repartit celui-ci : aussi j'ai le cœur bon, l'œil excellent et l'appétit

solide ; mais c'est la blessure que j'ai au pied gauche qui me fait souffrir comme un damné. Le gros major, ajouta-t-il en désignant Larrey, veut me couper la jambe, et moi je ne le veux pas.

— Et pour quelle raison ? fit Napoléon. Aurais-tu peur d'une douleur qui ne dure que deux minutes tout au plus, toi qui dans ta vie as vu la mort plus de dix fois face à face ?

— Moi ! peur ? allons donc, mon Empereur, nous ne connaissons pas cette maladie-là, nous autres ; mais si je troque ma jambe de chair contre une jambe de bois, je ne pourrai plus servir ; alors j'aime autant descendre la garde tout d'une pièce que de risquer de me faire enterrer en détail.

— Et où as-tu reçu cette blessure ? demanda Napoléon.

— A Eylau, sire ; mais à Wagram il m'est arrivé à la même jambe un éclat d'obus, et c'est ça qui a tout gâté. Vous concevez que cette seconde blessure a fait tort à la première.

— Es-tu décoré ? »

A ces mots le sapeur ramena la couverture de son lit sur sa barbe grisonnante, et répondit avec un indéfinissable accent de regret :

« Non, mon Empereur.

— Pourquoi cela ?

— Ah ! pourquoi ?... par le motif que, lorsque vous faisiez les distributions, j'étais à l'ambulance, et que, n'étant pas présent sous les armes....

— C'est justement le tort que tu as eu, interrompit Napoléon.

— Parbleu ! j'en ai eu bien d'autres, répliqua gaiement le sapeur ; j'ai eu celui d'être porté deux fois sur la liste des morts....

— C'est peut-être parce qu'on t'a tué deux fois, répliqua l'Empereur sur le même ton, que tu te portes si bien aujourd'hui.

— Je ne le crois pas, répondit naïvement le sapeur, car il est sûr que ça va mal.

— Et moi je te dis que ça va bien ; je m'y connais mieux que toi, je suppose ?

— Si c'est votre volonté, mon Empereur, je ne vais pas à l'encontre.

— Et si je te donnais la croix pour te le prouver? »

Ici le vieux soldat joignit les mains en disant d'un ton ému ;

« Oh ! mon Empereur, bien sûr que la décoration me guérirait totalement.

— Et bien ! je te la donne. Es-tu content ? »

Le sapeur fit un bond dans son lit et découvrit sa barbe, sur laquelle tombèrent deux grosses larmes, en disant :

« Oh ! mon Empereur, je le suis !

— Mais c'est à la condition, poursuivit Napoléon, que tu te laisseras couper la jambe.

— Tout ce que vous voudrez, mon Empereur : la tête si vous voulez.... Cependant je ne pourrai plus rentrer au corps.

— Ne t'inquiète de rien ; tu sais bien que je ne me sépare pas volontiers de vous autres. Je te donnerai un emploi où tu ne cesseras pas de m'être utile. »

Le sapeur se laissa couper la jambe, et, une fois en état de marcher, il fut placé par Napoléon au château de Rambouillet, en qualité de gardien à l'une des petites grilles qui ouvrent sur la route d'Épernon : c'est là que nous l'avons vu en 1814.

XXV

Souper impromptu.

Au retour de leur voyage en Italie, Napoléon et Joséphine tombèrent à Fontainebleau véritablement comme une bombe, pour parler vulgairement, c'est-à-dire qu'ils y arrivèrent le soir très-tard, et sans y être attendus. Personne pour les recevoir dans cette résidence impériale. Point de lits préparés, rien pour souper.

Le concierge de ce palais était un ancien cuisinier du général Bonaparte nommé Gaillot, qui l'avait suivi dans sa campagne d'Égypte. Au retour, Gaillot étant trop âgé pour continuer son service dans les cuisines du premier consul, Napoléon, à son avénement à l'empire l'avait nommé concierge de Fontainebleau.

« Allons ! mon brave, lui dit l'Empereur, il faut

reprendre ton ancien métier et nous faire à souper. » Gaillot avait heureusement dans son garde-manger des côtelettes de mouton et des œufs ; il se mit à l'ouvrage, et en peu de temps il put servir à LL. MM. un souper impromptu se composant de quatre plats de côtelettes qui ne se ressemblaient pas quant à la manière dont ils étaient préparés, et de quatre plats d'œufs auxquels il avait fait subir toutes les métamorphoses désirables.

Tandis que Napoléon était encore à table, il fit appeler ce brave homme pour lequel il avait toujours conservé un bon souvenir, et se mit à causer avec lui du temps où ils étaient ensemble en Égypte. L'Empereur n'était jamais aussi gai que lorsqu'il se trouvait dans le cas de se rappeler quelques souvenirs rétrospectifs ; puis le risque qu'il avait couru de se coucher sans souper n'avait pas peu contribué à augmenter sa bonne humeur.

Pendant le souper de LL. MM., on prépara leur coucher dans les petits appartements du palais. Le concierge était comme nous l'avons dit, un ancien serviteur du premier consul, et sa femme une ancienne femme de chambre de Mme Bonaparte. Celle-ci fut obligée de prêter son linge à Joséphine. Tout dormait dans le palais lorsque les voitures des personnes de la suite de LL. MM. se succédèrent les unes aux autres. On s'attendait à repartir immédiatement pour Saint-Cloud ; mais il n'en fut rien, l'Empereur ayant jugé à propos de ne pas faire

connaître son retour avant d'être informé de ce qui s'était passé à Paris pendant son absence, et par conséquent d'avoir vu les ministres, qui furent mandés, à cet effet, dès le lendemain matin. (Mme MARCO DE SAINT-HILAIRE, *Mémoires inédits.*)

XXVI

Deux cases dans la tête.

L'Empereur venait, en 1805, de décider la réunion de la Ligurie à la France ; c'était à l'époque de son couronnement, à Milan. Il m'appela auprès de lui pour préparer l'organisation financière de ce pays; mais sachant que je n'avais aucune habitude des voyages, et voulant diminuer pour moi la fatigue de celui qu'il m'imposait, il me traça dans sa lettre, mes jours de marche et mes points de repos, comme un père aurait pu le faire à son fils.

Arrivé à Gênes, je me livrai activement à des travaux qui devaient se terminer dans les trois semaines que le nouveau roi d'Italie devait encore passer à Milan. Le lendemain de son arrivée, je me rendis à son palais, où je le trouvai descendant de cheval, couvert de sueur et harassé de fatigue.

« J'aimerais mieux, me dit-il, livrer deux batailles que de recommencer ce que je viens de faire. »

Il était parti à trois heures du matin pour parcourir pendant neuf heures, par un soleil brûlant,

les crêtes des montagnes qui environnent Gênes du côté de la terre, afin d'en visiter toutes les fortifications.

Après un court repos nous nous mîmes au travail. Je lui soumis pendant plusieurs heures, tous les détails de l'organisation que j'avais projetée; et, après qu'il l'eut approuvée, il reçut, à la fin de la matinée, les lettres et les journaux de Paris. Il en prit un pour le lire, j'en pris un autre; et quand il eut parcouru le sien, il me demanda comment il se faisait que le cours de nos rentes ne fût pas plus élevé : ce cours, autant que je puis me le rappeler, dépassait alors quatre-vingts francs.

« Sire, répondis-je, je ne vois pas qu'il y ait à se plaindre du cours actuel des fonds publics que nous avons trouvés au-dessous de dix francs, et qui sont en viager sur la tête de Votre Majesté.

— Ah! çà, mon cher, que voulez-vous dire?

— Je veux dire que l'empire s'est successivement agrandi, et à tel point, qu'il deviendra ingouvernable après Votre Majesté, bien que je reconnaisse que cet agrandissement peut être une nécessité de notre position à l'égard de l'Angleterre.

— Je ferai, répliqua Napoléon, tout ce que je pourrai pour faciliter le gouvernement après moi. Si mon successeur est un imbécile, tant pis pour lui.

— Et pour nous, repris-je, c'est-à-dire pour la France; et c'est ce qui fait que Votre Majesté ne

me verrait pas si tranquille si je ne savais bien que, d'après l'ordre de la nature, je dois mourir avant elle.

— Allons! allons! me dit l'Empereur en me pinçant la joue, vous êtes un enfant en comparaison de moi : venez dîner. »

En m'appelant en Italie, Napoléon m'avait recommandé de ne pas amener un de mes chefs de division sur lequel on lui avait donné de mauvaises impressions à Turin, où je l'avais envoyé à l'époque de la réunion du Piémont à la France, pour y préparer l'organisation des finances. Cette prévention de sa part m'avait fait beaucoup de peine pour le père de famille qui en était l'objet. Je me promis de la combattre dès que j'en trouverais l'occasion. Elle se présenta dans la soirée du jour où nous avions eu, avant de dîner, l'entretien que je viens de rappeler; et, comme je m'exprimais avec quelque chaleur sur les injustes soupçons qu'on lui avait inspirés :

« Là! là! mon cher, me dit l'Empereur en souriant; ne mettez pas plus d'importance à ce que je vous ai écrit que je n'en ai mis moi-même. Voyez-vous, ajouta-t-il en posant l'index sur son front, j'ai deux cases dans la tête, l'une pour la *malice*, l'autre pour la *justice*. Le soupçon dont je vous ai parlé n'est encore que dans la première.

— Fort bien, sire, mais les deux cases sont bien voisines, et je tremble que ce dont il est question

ne passe de l'une dans l'autre sans que Votre Majesté s'en aperçoive.

— Non, non, soyez tranquille; vous m'avez persuadé. »

En effet, Napoléon ne m'en a jamais reparlé, et ce père de famille était encore à sa place à l'époque de la Restauration; ce qui ne l'empêcha pas, dans un ouvrage de littérature qu'il publia après la chute de l'Empereur, de dire beaucoup de mal de lui. Ce qui prouverait que Napoléon n'avait pas tout à fait tort en disant de ce personnage: « Il ne m'aime pas, je le sais. » (GAUDIN, *Mémoires.*)

XXVII

Les Français en Égypte.

L'armée était frappée d'une mélancolie vague que rien ne pouvait surmonter; elle était attaquée du spleen; plusieurs soldats se jetèrent dans le Nil pour y trouver une mort prompte. Tous les jours, après que les bivacs étaient pris, le premier besoin était de se baigner. En sortant du Nil, les soldats commençaient à faire de la politique, à s'exaspérer, à se lamenter sur la fâcheuse position des choses; « Que sommes-nous venus faire ici? Le Directoire nous a déportés!... » Quelquefois ils s'apitoyaient sur leur chef, qui bivaquait constamment sur les bords du Nil, était privé de tout comme le dernier

soldat ; le dîner de l'état-major consistait souvent en un plat de lentilles. « C'est de lui qu'on voulait se défaire, disaient-ils ; mais, au lieu de nous conduire ici, que ne nous faisait-il un signal ! nous eussions chassé ses ennemis du palais, comme nous avons chassé les Clichiens. » S'étant aperçus que partout où il y avait quelques traces d'antiquités, les savants s'y arrêtaient et faisaient des fouilles, ils supposèrent que c'étaient eux qui, pour chercher des antiquités, avaient conseillé l'expédition. Cela les indisposa contre eux. Ils appelaient les ânes des savants. Caffarelli était à la tête de cette commission. Ce brave général avait une jambe de bois. Il se donnait beaucoup de mouvement. Il parcourait les rangs pour prêcher le soldat. Il ne parlait que de la beauté du pays, des grands résultats de cette conquête. Quelquefois, après l'avoir entendu, les soldats murmuraient; mais la gaieté française reprenait le dessus. « Pardi, lui dit un jour un grenadier, vous vous moquez de cela, général, vous qui avez un pied en France ! ! ! » Ce mot, répété de bivac en bivac, fit rire tous les camps. Jamais cependant le soldat ne manqua aux membres de la commission des arts, qu'au fond il respectait : et, ce premier mouvement passé, Caffarelli et les savants furent l'objet de leur estime. L'industrie française venait aussi à l'aide des circonstances. Les uns broyaient le blé pour se procurer de la farine ; les autres en faisaient d'abord rôtir le grain dans une

poêle, et, ainsi rôti, le faisaient bouillir, et en obtenaient une nourriture saine et satisfaisante. (*Campagnes de Napoléon.*)

XXVIII

Le sultan Kébir.

Napoléon, que les habitants de l'Égypte n'appelaient que le sultan *Kébir* (père du feu), s'y était rendu très-populaire. Il avait inspiré un respect spécial pour sa personne; partout où il paraissait, on se levait en sa présence; on n'avait cette déférence que pour lui seul. Les égards constants qu'il eut pour les cheiks, l'adresse avec laquelle il sut les gagner, en avaient fait le véritable souverain de l'Égypte, et lui sauvèrent plus d'une fois la vie; sans leurs révélations, il eût été victime du combat sacré, comme Kléber : celui-ci, au contraire, s'aliéna les cheiks en en faisant bâtonner un, et il périt. Bertrand se trouva un des juges qui condamnèrent l'assassin, et il nous le faisait observer un jour à dîner; ce qui fit dire à l'Empereur : « Si les libellistes qui veulent que ce soit moi qui ai fait périr Kléber le savaient, ils ne manqueraient pas de vous dire l'assassin ou le complice, et concluraient que votre titre de grand maréchal et votre séjour à Sainte-Hélène en ont été la récompense et le châtiment. »

Napoléon causait volontiers avec les gens du pays,

et leur montrait toujours des sentiments de justice qui les frappaient. Revenant de Syrie, une tribu arabe vint au-devant de lui, tout à la fois pour lui faire honneur et vendre ses services de transport. « Le chef était malade, il s'était fait remplacer par son fils, de l'âge et de la taille du vôtre que voilà, me disait l'Empereur ; il était sur son dromadaire, marchant à côté du général en chef, le serrant de très-près, et causant avec beaucoup de babil et de familiarité. « Sultan Kébir, lui disait-il, j'aurais un « bon conseil à vous donner, à présent que vous « revenez au Caire. — Eh bien ! parle, mon ami, « je le suivrai, s'il est bon. — Voici ce que je fe- « rais, si j'étais de vous ; en arrivant au Caire, je « ferais venir sur la place le plus riche marchand « d'esclaves, et je choisirais pour moi les vingt « plus jolies femmes; je ferais venir ensuite les plus « riches marchands de pierreries, et je me ferais « donner une bonne part; je ferais de même de « tous les autres ; car à quoi bon régner ou être le « plus fort, si ce n'est pour acquérir des richesses? « — Mais, mon ami, s'il était plus beau de les « conserver aux autres? » Cette maxime sembla le faire penser, mais non pas le convaincre. Le jeune homme promettait beaucoup, comme on voit, pour un Arabe; il était vif, intrépide, conduisait sa troupe avec ordre et hauteur. Peut-être est-il appelé à choisir un jour dans la place du Caire tout ce qu'il conseillait d'y prendre. »

Une autre fois, des Arabes, avec lesquels on était en inimitié, pénétrèrent dans un village de la frontière, et un malheureux *fellah* (paysan) fut tué. Le sultan Kébir entra dans une grande colère, et donna l'ordre de poursuivre la tribu dans le désert jusqu'à extinction, jurant d'en obtenir vengeance. Cela se passait devant les grands cheiks; l'un d'eux se prit à rire de sa colère et de sa détermination : « Sultan Kébir, lui dit-il, vous jouez là un mauvais jeu; ne vous brouillez pas avec ces gens-là; ils peuvent vous rendre dix fois plus de mal que vous ne pourriez leur en faire. Et puis pourquoi tant de bruit? parce qu'ils ont tué un misérable? Est-ce qu'il était votre cousin (expression proverbiale chez eux)? — Il est bien mieux que cela, reprit vivement Napoléon, tous ceux que je gouverne sont mes enfants; la puissance ne m'a été donnée que pour garantir leur sûreté. » Tous les cheiks, s'inclinant à ces paroles, dirent : « Oh! c'est beau, tu as parlé comme le Prophète! » (*Mémorial.*)

XXIX

Révolte au Caire.

Au soleil levant, les soixante cheiks et imans de la grande mosquée se rendirent au palais. Depuis trois jours ils ne s'étaient pas couchés. Leur contenance était celle de coupables et d'hommes rongés

d'inquiétudes. Il n'y avait pas cependant de reproches à leur faire. Ils avaient été fidèles, mais n'avaient pas pu lutter contre le torrent de l'opinion populaire. Le cheik Sadah se fit excuser, prétextant son état de maladie. On pouvait ignorer sa mauvaise conduite; si on paraissait en être instruit, il faudrait lui faire couper la tête. Dans la situation des esprits, cette mort aurait plus d'inconvénients que d'avantages; son nom été vénéré de tout l'Orient; c'eût été en faire un martyr. Le général en chef lui fit dire qu'il n'était pas surpris qu'au milieu d'événements si étranges à son âge, il se trouvât incommodé; mais qu'il désirait le voir le lendemain, si cela lui était possible. Napoléon accueillit les cheiks comme à l'ordinaire et leur dit: « Je sais que beaucoup de vous ont été faibles, mais j'aime à croire qu'aucun n'est criminel; ce que le Prophète condamne surtout, c'est l'ingratitude et la rébellion.... Je ne veux pas qu'il se passe un seul jour où la ville du Caire soit sans faire les prières d'usage; la mosquée de Gama-el-Azhar a été prise d'assaut, le sang y a coulé: allez la purifier. Tous les saints livres ont été pris par mes soldats; mais, pleins de mon esprit, ils me les ont apportés; les voilà, je vous les restitue. Ceux qui sont morts satisfont à ma vengeance. Dites au peuple du Caire que je veux continuer à être clément et miséricordieux pour lui. Il a été l'objet spécial de ma protection, il sait combien je l'ai aimé, qu'il

juge lui-même de sa conduite! Je pardonne à tous; mais dites-leur bien que ce qui arrive et arrivera est depuis longtemps écrit, et qu'il n'est au pouvoir de personne d'arrêter ma marche; ce serait vouloir arrêter le destin!... Tout ce qui arrive et arrivera est dans le livre de la verité. » Ces vieillards se jetèrent à genoux, baisèrent les livres du Coran; il y en avait de la plus grande antiquité. Un exemplaire avait appartenu à Hassan, d'autres à Saladin. Ils exprimèrent leur reconnaissance plus par leur contenance que par leur langage. Ils se rendirent à Gama-el-Azhar. La mosquée était remplie d'un peuple transi de peur. Elle fut purifiée. Les cadavres furent ensevelis. Des ablutions et d'autres cérémonies conformes à l'usage précédèrent les prières ordinaires. Le cheik El Cherkaoui monta dans la chaire et répéta ce que le sultan Kébir leur avait dit. Le peuple fut rassuré. L'intercession du Prophète, les bénédictions de Dieu, furent appelées sur ce prince grand et clément. Pendant la journée du 23, on enleva les barrières, on nettoya les rues et on rétablit l'ordre.

Le 25, le cheik Sadah se rendit au lever, il y fut reçu comme à l'ordinaire. Il n'était pas difficile de voir à sa contenance la frayeur qui le maîtrisait. Il divagua et prononça des paroles sans suite. Voulant complimenter le sultan Kébir sur les dangers auxquels il avait échappé, il remercia Dieu d'avoir enchaîné la sédition et d'avoir donné la victoire à

la justice; par un mouvement convulsif et comme voulant davantage assurer son pardon, il prit et baisa la main du sultan Kébir. Toute la journée du 25 se passa de la part du peuple en observation; mais il parut enfin rassuré et se livra à la joie. Il avoua que tous avaient mérité la mort, et que, sous un prince moins clément, le Caire aurait vu sa dernière journée.

L'armée française ne partagea pas la joie et la satisfaction des habitants. Officiers et soldats murmuraient et témoignaient leur mécontentement. Ils blâmaient cette extrême indulgence. « Pourquoi toujours caresser ces vieux cheiks, ces cafards?... C'étaient eux qui avaient tout fait, c'était sur eux qu'il fallait venger le sang des Français aussi traîtreusement massacrés. Qu'avait-on besoin de tant les cajoler? Il ne restait plus qu'à donner à ces vieillards hypocrites des récompenses pour l'horrible conduite qu'ils avaient tenue. » Napoléon resta insensible aux murmures de l'armée, qui ne reconnut que beaucoup plus tard combien sa conduite avait été sage. Comme le cheik Sadah baisait la main du général en chef, Kléber, qui arrivait d'Alexandrie, lui demanda quel était ce vieillard qui paraissait si interdit et dont les traits étaient si bouleversés? « C'est le chef de la révolte, lui répondit-il. — Eh quoi? vous ne le faites pas fusiller? — Non, ce peuple est trop étranger à nous, à nos habitudes; il lui faut des chefs. J'aime mieux qu'il

ait des chefs d'une espèce pareille à celui-ci, qui ne peut ni monter à cheval, ni manier le sabre, que de lui en avoir comme Mourad-Bey et Osman-Bey. La mort de ce vieillard impotent ne produirait aucun avantage et aurait pour nous des conséquences plus funestes que vous ne pensez. » Les événements qui sont arrivés longtemps après ont fait revenir sur cette conversation.

(*Campagnes de Napoléon.*)

XXX

La jambe de Caffarelli.

En revenant de Syrie, on se trouva acculé devant un torrent. Louis, maréchal des logis, découvrit le passage. Il avait touché bord, mais il n'y avait pas un moment à perdre. L'eau montait à chaque moment. Caffarelli du Falga était plus embarassant que les autres, à cause de sa jambe de bois; deux hommes de cinq pieds dix pouces, nageant parfaitement bien, se chargèrent de le sauver: c'étaient des hommes d'honneur, dignes de toute confiance. Rassuré sur ce point, le général en chef se hâta pour gagner la terre. Se trouvant sous le vent, il entendit derrière lui une vive dispute et des cris. Il supposa que les deux sous-officiers avaient abandonné du Falga. Il retourna sur ses pas; c'était l'opposé: celui-ci ordonnait aux deux hommes de

l'abandonner. « Je ne veux pas, leur disait-il, être la cause de la mort de deux braves ; il est impossible que je m'en puisse tirer; vous êtes en arrière de tout le monde ; puisque je dois mourir, je veux mourir seul. » La présence du général en chef fit finir cette querelle. On se hâta, on toucha la terre : Caffarelli en fut quitte pour sa jambe de bois, ce qui lui arrivait au reste toutes les semaines.

(*Campagnes de Napoléon.*)

XXXI

Épisode du siége de Jaffa.

Le 22e d'infanterie légère était en colonne derrière un pli du terrain qui servait de places d'armes. Il attendait le signal pour monter à la brèche. Le général en chef était debout sur l'épaulement de la batterie, indiquant du doigt au colonel Lejeune, de ce régiment, la manœuvre qu'il devait faire, lorsqu'une balle de fusil jeta son chapeau par terre, passa à trois pouces de sa tête, et renversa roide mort le colonel, qui avait cinq pieds dix pouces. « Voilà la seconde fois depuis que je fais la guerre, dit le soir le général en chef, que je dois la vie à ma taille de cinq pieds deux pouces. »

(*Campagnes de Napoléon.*)

XXXII

Épisode de la guerre de Syrie.

Le 22 mai, au moment de partir de Tantourah, on vint instruire le général en chef que deux cents blessés, jugés d'abord par les officiers de santé capables d'être évacués à pied, ne pouvaient marcher au delà de la première journée. Il mit sur-le-champ tous ses chevaux à leur disposition; le reste de l'état-major s'empressa d'imiter cet exemple. Un grenadier blessé craignait de salir une belle selle toute brodée; il paraissait hésiter. « Va, lui dit le général en chef, il n'y a rien de trop beau pour un brave. » Les officiers de cavalerie se démontèrent; ils envoyèrent tous leurs chevaux de main. Ce ne fut qu'après s'être assuré que tous les blessés étaient partis que le général monta sur un de ses chevaux.

(*Ibid.*)

XXXIII

Aboukir. Une prophétie.

Le colonel Fugières, du 18e de ligne, eut les deux bras emportés par un boulet de canon. « Vous perdez un de vos soldats les plus dévoués, dit-il au général en chef; un jour vous

regretterez de ne pas mourir comme moi au champ des braves[1]. »

XXXIV

La veille d'Austerlitz.

A neuf heures du soir, l'Empereur visita les bivacs de son armée : c'était la veille de l'anniversaire de son couronnement. Il avait fait lire aux troupes la proclamation suivante :

« Soldats !

« L'armée russe se présente devant vous pour venger l'armée autrichienne d'Ulm. Ce sont ces mêmes bataillons que vous avez battus à Hollabrünn, et que vous avez poursuivis constamment jusqu'ici.

« Les positions que nous occupons sont formidables. Pendant qu'ils marcheront pour tourner ma droite, ils me présenteront le flanc.

« Soldats ! je dirigerai moi-même tous vos bataillons. Je me tiendrai loin du feu si, avec votre bravoure accoutumée, vous portez le désordre et la confusion dans les rangs ennemis.... mais si la victoire était un moment incertaine, vous verriez votre Empereur s'exposer aux premiers coups :

1. Cette dernière phrase est écrite au crayon de la main de Napoléon. Par-dessus le mot *champ* il avait écrit un autre mot qu'on n'a pu déchiffrer. (DE LAS CASES.)

car la victoire ne saurait hésiter, dans cette journée surtout, où il y va de l'honneur de l'infanterie française, qui importe tant à l'honneur de toute la nation.

« Que sous le prétexte d'emmener les blessés on ne dégarnisse pas les rangs; que chacun soit bien pénétré de cette pensée, qu'il faut vaincre ces stipendiés de l'Angleterre, qui sont animés d'une si grande haine contre notre nation.

« Cette victoire finira la campagne. Nous pourrons reprendre nos quartiers d'hiver, où nous serons joints par les nouvelles armées qui se forment en France. Alors la paix que je ferai sera digne de mon peuple, de vous et de moi. »

Il serait impossible de peindre l'enthousiasme des soldats. Par un mouvement spontané qui caractérise l'esprit dont ils étaient animés, des bottes de paille embrasées furent placées en un instant au haut de plusieurs milliers de perches; et quatre-vingt mille hommes se portèrent au-devant de l'Empereur en le saluant par des acclamations qui fêtaient l'anniversaire de son couronnement, et qui lui annonçaient que l'armée lui donnerait le lendemain un bouquet digne de lui.

En passant devant le 28e de ligne, qui avait beaucoup de conscrits du Calvados et de la Charente-Inférieure, l'Empereur lui dit : « J'espère que les Normands se distingueront aujourd'hui. » Napoléon, qui connaît la composition de chaque régiment, dit

un mot à chacun; et ce mot, arrivant au cœur de ceux auxquels il était adressé, devenait le cri de ralliement au milieu du feu. Il dit au 57e : « Rappelez-vous qu'il y a bien des années, je vous ai surnommé *le Terrible.* » Un des plus vieux grenadiers s'approcha en lui disant : « Empereur, tu n'auras pas besoin de t'exposer. Je te promets au nom des grenadiers de l'armée, que tu n'auras à combattre que des yeux, et que nous t'amènerons demain les drapeaux et l'artillerie de l'armée russe pour célébrer l'anniversaire de ton couronnement. »

L'Empereur dit, en entrant dans son bivac, qui consistait en une cabane de paille sans toit que lui avaient faite les grenadiers : « Voilà la plus belle soirée de ma vie. Mais j'éprouve du regret à penser que je perdrai beaucoup de ces braves gens. Je sens, au mal que j'en éprouve, qu'ils sont réellement mes enfants; et en vérité je me reproche quelquefois ce sentiment, car je crains qu'il ne finisse par me rendre inhabile à la guerre. » Si l'ennemi vit ce spectacle, il dut en être épouvanté. Cependant il continuait ses mouvements et courait à grands pas à sa perte. (*Campagnes de Napoléon.*)

XXXV

Mort du général Valhubert.

Le général Valhubert a la cuisse emportée d'un boulet. Quatre soldats se présentent pour l'enlever :

« Souvenez-vous de l'ordre du jour, leur dit-il d'une voix de tonnerre, et serrez vos rangs. Si vous revenez vainqueurs, on me relèvera après la bataille ; si vous êtes vaincus, je n'attache plus de prix à la vie. »

Le général Valhubert, mort des suites de sa blessure, écrivit à l'Empereur une heure avant de mourir : « J'aurais voulu faire plus pour vous. Je meurs dans une heure. Je ne regrette pas la vie, parce que j'ai participé à une victoire qui vous assure un règne heureux. Quand vous songerez aux braves qui vous étaient dévoués, pensez à moi. Il me suffit de vous dire que j'ai une famille : je n'ai pas besoin de vous la recommander. » (*Ibid.*)

XXXVI

Désespoir et consolation.

Couvert de son sang et de celui des Russes, le comte Rapp vient donner à l'Empereur les détails de cette action, et lui présente le prince Repnin, commandant les chevaliers de la garde impériale de Russie, et quelques-uns des prisonniers les plus distingués. L'un d'eux, officier d'artillerie, se jette au-devant de Napoléon et invoque la mort : « Je suis indigne de vivre, s'écrie-t-il, j'ai perdu mes canons. — Jeune homme, lui répond l'Empereur avec bonté, j'apprécie vos larmes ; mais on peut

être battu par mon armée et avoir des titres à la gloire. » (*Ibid.*)

XXXVII

Épisodes d'Austerlitz.

Lebas, chasseur au 10e d'infanterie légère, ayant le bras gauche emporté par un boulet de canon, dit à son camarade : « Aide-moi à ôter mon sac, et cours me venger. » Mettant ensuite son sac sous le bras droit, il marche vers l'ambulance.

Le général Thébault, dangereusement blessé, était transporté par quatre prisonniers russes. Six Francais blessés l'aperçoivent, écartent les prisonniers russes et saisissent le brancart en disant : « C'est à nous seuls qu'appartient l'honneur de porter nos généraux blessés ! »

Les traits de courage furent si nombreux, qu'au moment où le rapport se faisait, l'Empereur dit : « Il faut toute ma puissance pour récompenser dignement tous ces braves gens. »

Les soldats du train méritèrent les éloges de l'armée. L'artillerie fit un mal épouvantable à l'ennemi. Quand on en rendit compte à l'Empereur, il dit ; « Ces succès me font plaisir, car je n'oublie pas que c'est dans ce corps que j'ai commencé ma carrière militaire. » (*Ibid.*)

XXXVIII

La veille de la bataille d'Iéna.

Au commencement de la nuit du 13 au 14 octobre 1806, il avait fait une gelée blanche accompagnée d'un brouillard assez épais. Cette disposition de l'atmosphère engagea Napoléon à former ses troupes en grosses masses qui se touchaient presque, afin d'être plus facilement déployées le lendemain. Le vaste plateau qu'elles occupaient n'étant pas à plus de deux cents toises de la position des Prussiens, l'Empereur voulut donner un dernier coup d'œil aux avant-postes les plus voisins de sa tente, et s'avança seul dans l'obscurité. Les sentinelles ne distinguant rien à dix pas autour d'elles, et la première entendant quelqu'un marcher dans l'ombre et s'approcher des lignes, cria deux fois : *Qui vive?* en s'apprêtant à faire feu à la troisième interrogation. Napoléon, vivement préoccupé, ne fit pas de réponse. Une balle qui siffla à son oreille, le tira de sa rêverie.

S'apercevant du danger qu'il vient de courir et de celui dont il est incessamment menacé, l'Empereur se jette à plat ventre; cette précaution était sage, car à peine s'était-il tenu quelques secondes dans cette posture que d'autres balles sifflèrent au-dessus de sa tête.

Le premier feu essuyé, il se relève, appelle à lui, se dirige vers le poste le plus rapproché et se fait reconnaître. Il y était encore lorsque le soldat qui avait fait feu le premier sur lui arrive, après avoir été relevé de faction. C'était un jeune voltigeur du 12e de ligne. Napoléon lui ordonne d'approcher, et le prenant par une oreille qu'il pince fortement :

« Ton nom ? lui demanda-t-il.

— François Morissot, répondit le soldat stupéfait, car il vient de reconnaître l'Empereur.

— Comment ! drôle, tu me prends pour un Prussien ? » Puis, s'adressant aux soldats qui l'entourent, il ajoute en souriant : « M. Morissot, à ce qu'il me paraît, ne jette pas sa poudre aux moineaux, il ne tire qu'aux empereurs. »

Le voltigeur était si troublé de l'idée qu'il eût pu tuer *le petit caporal*, que ce fut à grand'peine qu'il parvint à balbutier ces paroles :

« Dame ! Mon Empereur.... faites excuse !... C'était la consigne.... Si vous ne répondez pas, ce n'est pas de ma faute.... Il fallait au moins dire que vous ne vouliez pas répondre. »

Napoléon le rassura et lui dit en quittant le poste :

« Morissot, c'est moi qui ai eu tort ; aussi ne te fais-je pas de reproches. Du reste, c'était assez bien ajusté pour un coup tiré à tâtons ; mais écoute, dans quelques heures il fera jour ; tire plus juste et je te prouverai que je n'ai pas de rancune. »

Le jeune François Morissot de 1806 est le même François Morissot qui devint maréchal de camp en 1830. (*Victoires et conquêtes*.)

XXXIX

A Iéna.

Au fort de la mêlée, Napoléon, voyant ses ailes menacées par la cavalerie ennemie, se portant au galop pour ordonner des manœuvres, était salué à chaque instant par des cris de : *Vive l'Empereur !* La garde impériale à pied voyait avec un dépit qu'elle ne pouvait dissimuler, tout le monde aux mains et elle seule dans l'inaction. Plusieurs voix firent entendre les mots : *En avant!*

« Qu'est-ce? dit l'Empereur, ce ne peut être qu'un jeune homme sans barbe, qui veut préjuger ce que je dois faire; qu'il attende d'avoir commandé dans vingt batailles rangées avant de prétendre me donner des avis. « C'étaient effectivement des vélites dont le jeune courage était impatient de se signaler. (*Campagnes de Napoléon*.)

XL

Napoléon et les uhlans.

On a prétendu que Napoléon n'avait jamais été blessé. Il le fut plusieurs fois. Je lui demandai un

jour s'il avait été blessé gravement à la guerre. Il me répondit que non ; qu'il avait eu plusieurs chevaux tués sous lui en Italie et en Allemagne, mais que ses blessures, dont il me montra les cicatrices, étaient toutes légères.

... Je demandai ensuite à Napoléon s'il était vrai, comme le bruit en avait couru, qu'il eût été une fois en danger d'être pris par les Cosaques. « Au combat de Brienne, répondit-il, je me souviens qu'environ vingt ou vingt-cinq uhlans, et non des Cosaques, tournèrent une des ailes de mon armée pour tomber en flanc sur une partie de mon artillerie. C'était à la chute du jour : l'horizon commençait à s'obscurcir. Ils se trouvaient, je ne sais comment, en présence de moi et de mon état-major. Quand ils nous virent, ils furent tout effrayés et ne surent que faire. Cependant ils ignoraient qui j'étais, et moi-même, pendant quelque temps, je ne les reconnus pas. Je pensais qu'ils faisaient partie de mes troupes. Mais Caulaincourt les reconnut sur-le-champ, et me cria que nous étions au milieu des ennemis. Au même instant, ces uhlans, troublés de se voir à l'improviste au milieu de nous, perdirent la tête, se mirent à fuir et essayèrent de se sauver de tous côtés. Mon état-major commença à faire feu sur eux. Un de ces uhlans galopa si près de moi, sans me connaître, qu'il me frappa vigoureusement au genou avec sa main. Il tenait la lance en arrêt, mais ce fut de son autre main qu'il me

toucha. Je crus d'abord que c'était quelqu'un de mon état-major qui passait brusquement auprès de moi; mais je me retournai, et je vis que c'était un ennemi. Je mis la main à l'arçon de ma selle pour prendre un pistolet et tirer sur lui, mais il avait disparu. J'ignore s'il fut tué ou s'il s'échappa. Ce jour-là, je tirai mon épée, ce qui m'était arrivé bien rarement; car je gagnais les batailles par mon coup d'œil, et non par la force de mon bras. Je crois que ces uhlans furent ensuite taillés en pièces. » Je lui demandai s'il avait cru courir un grand danger ce jour-là. « Non, dit-il, c'était un accident. La cavalerie de ma garde se trouvait dans le moment sur un autre point du champ de bataille. Il était certainement possible que je fusse tué, mais les uhlans étaient plus occupés de leur fuite que de chercher à tuer aucun de nous[1]. » (O'MÉARA.)

XLI

La veuve du soldat.

Après la bataille d'Auerstaedt, Napoléon, avec le reste de l'armée, s'approcha de Berlin par la route

1. On a dit que, dans la même nuit, lorsque les Français eurent à leur tour donné l'assaut au village de Brienne, Blücher et son état-major tombèrent au milieu d'un détachement de cavalerie française, et auraient été pris infailliblement, sans la présence d'esprit de deux Cosaques qui les avaient vus, et qui arrêtèrent Blücher au pied d'un escalier, au moment où il allait sortir et se livrer en quelque sorte de lui-même à la prison ou à

de Potsdam, afin de disputer encore à l'ennemi le passage de la Sprée. Toute l'armée était en avant, à une ou deux marches, lorsqu'il partit de Wittemberg à cheval. Il était environ une heure après midi, le temps était à l'orage; nous traversions le faubourg de Wittemberg, lorsque la grêle commença à tomber.

L'Empereur mit pied à terre pour laisser passer cette bourrasque, pendant laquelle il entra dans la maison du surveillant en chef de la forêt de l'électeur dans cet arrondissement. Il crut ne pas être reconnu et n'attribua qu'aux usages de la politesse l'empressement de deux jeunes femmes qu'il trouva dans la pièce du rez-de-chaussée. Elles étaient restées debout, ainsi que deux enfants qui se trouvaient avec elles. Le rouge de l'embarras couvrait leurs visages, lorsque l'une d'elles, la moins jeune, mais la plus jolie, dit à demi-voix et en allemand à l'autre : « Je vous certifie que c'est l'empereur Napoléon. »

L'Empereur ne l'entendit pas; mais moi qui comprenais assez bien cette langue, je l'entendis et je prévins l'Empereur, qui, s'adressant aussitôt à

la mort. Blücher et ceux qui l'accompagnaient tirèrent l'épée et songèrent un moment à tomber sur les Français; mais ayant fait une reconnaissance, ils les trouvèrent en si grand nombre, qu'ils ne virent pour eux aucune chance de succès. Si ce fait est vrai, il forme une singulière coïncidence avec ce que je viens de rapporter; mais comme je le tiens de sir Hudson Lowe, je ne puis en garantir l'exactitude.

cette dame, lui demanda : « Êtes-vous mariée, madame?

— Non, sire, répondit-elle en très-pur français; je suis veuve. »

L'Empereur parut surpris et lui demanda encore : « Comment est mort votre mari? »

La dame répondit : « A la guerre, sire, au service de Votre Majesté.

— Mais vous me connaissiez donc?

— Oui, sire; Votre Majesté n'est pas changée depuis la dernière fois que j'eus le bonheur de la voir, et tout de suite je l'ai reconnue, ainsi que M. le général Bertrand et M. le général Savary que voilà.

— Mais enfin, où m'avez-vous vu?

— En Égypte, sire. »

A ces mots, l'Empereur, encore surpris, s'écria : « Comment, vous avez été en Égypte avec nous? Contez-moi donc cela, je vous prie.

—Sire, je suis née en Suisse. J'avais épousé, en 1797, M. de Wenzel, médecin de l'armée, qui mourut de la peste à Alexandrie. Me trouvant sans enfants, j'épousai en secondes noces un chef de bataillon du deuxième régiment d'infanterie légère, qui fut tué à Aboukir : il m'a laissé un fils que j'élève; c'est cet enfant, ajouta-t-elle en désignant un des deux petits blondins qui étaient devant nous. Revenue en France, avec l'armée, après la capitulation, je n'ai pu obtenir aucune pension; fatiguée d'être repoussée partout, je suis retournée

en Suisse, d'où j'ai été appelée à Wittemberg par madame, que vous voyez, afin d'élever son fils que voici.

— Étiez-vous bien mariée avec ce chef de bataillon? poursuivit l'Empereur, ou bien n'était-ce qu'un arrangement que votre position vous avait forcée d'accepter?

— Sire, mon contrat de mariage est là-haut, dans ma chambre.

— Ayez la bonté de me le faire voir. »

Elle courut le chercher et le remit aux mains de l'Empereur, en lui disant : « Vous verrez, sire, que mon fils est né d'un mariage légitime. »

Après avoir jeté les yeux sur cette pièce, Napoléon la rendit à l'intéressante femme, en s'écriant avec joie : « Pardieu! je ne me serais pas attendu à une semblable rencontre! » Et il ordonna à Bertrand de prendre note des noms de la mère et de l'enfant. L'orage était déjà passé depuis plus d'un quart d'heure, lorsque Napoléon dit à la dame : « Eh bien! madame, pour que vous conserviez souvenir de ce jour, qui est heureux pour moi, je vous donne une pension de douze cents francs réversible sur votre fils. »

Puis il remonta à cheval pour continuer sa marche, et signa le même soir, avant de se coucher, le décret de cette pension. (Le duc de Rovigo, *Mémoires*.)

XLII

Napoléon et le maître à danser.

Au mois d'octobre 1808, au moment où Napoléon se disposait à partir pour l'Espagne, le baron de Menneval, son secrétaire particulier, crut devoir lui mettre sous les yeux un placet sur la suscription duquel était écrite cette recommandation, en parlant de l'Empereur : « A lui seul. » Cette pétition avait quelque chose de touchant à cause de la simplicité avec laquelle elle était rédigée :

« Sire, y était-il dit, celui qui a eu jadis l'honneur de faire faire les premiers pas dans le monde à Votre Majesté est aujourd'hui avancé en âge et malheureux. Il se recommande à son inépuisable générosité. Il est, avec le plus profond respect, etc., DANTEL, ancien professeur de danse à Valence, présentement à Paris, rue Saint-Roch-Poissonnière, hôtel de Bordeaux. »

Après avoir lu cette courte supplique, Napoléon dit d'un ton d'intérêt à M. de Menneval :

« Le pauvre diable, je le croyais mort depuis longtemps ; mais puisqu'il n'en est rien, j'en suis bien aise. Je doute cependant qu'il soit encore aussi bavard qu'autrefois, à en juger par le laconisme de son épître. »

En prenant une plume, il traça sur la marge de l[illegible]lique une espèce d'hiéroglyphe que M. de

Menneval traduisit ainsi : « Envoyer mille francs. Dire au pétitionnaire qu'il me fasse une demande d'emploi en rapport avec ses moyens. » (Le baron DE MENNEVAL, *Mémoires*.)

XLIII

L'arc de triomphe.

Après avoir fait un séjour de vingt-quatre heures à Napoléonville, l'Empereur se dirigea vers Niort. En arrivant à Luçon, il s'aperçut que les habitants avaient fait de grands frais en arcs de triomphe pour le recevoir. Il témoigna au maire, qui vint à sa rencontre à la tête d'une députation, tout le plaisir qu'il éprouvait d'une telle surprise, et surtout d'une telle réception; mais à la suite de sa harangue, l'officier municipal (M. Duvivier) ayant recommandé à la *générosité inépuisable* de Sa Majesté les habitants de la commune, qui, ajouta-t-il, n'étaient pas riches :

« Alors, monsieur le maire, lui dit l'Empereur d'un air plus qu'étonné, pourquoi ces dépenses inutiles, ces apprêts?... Je m'en serais bien passé, je vous assure.

— Ah! sire, répliqua M. Duvivier, nous avons fait tout ce que nous devions; mais.... j'avouerai à Votre Majesté que nous devons tout ce que nous avons fait. »

A cette spirituelle naïveté, l'Empereur ne put s'empêcher de rire, et fit remettre à l'officier municipal un rouleau de cent napoléons. (Communiqué par M. J. FAURE, sous-intendant de première classe à Napoléonville, en 1809.)

XLIV

Sic vos non vobis.

Pendant son séjour à Luçon, l'Empereur se rappela les contestations qu'avait éprouvées un plan de travaux proposés sur un point du canal du Languedoc, et qui, malgré les opposants dans le conseil, avaient été exécutés avec une complète réussite.

L'Empereur, voulant juger par lui-même de la difficulté des travaux exécutés, et en récompenser l'auteur sur le théâtre même de sa gloire, fait prévenir le préfet ainsi que l'ingénieur en chef des ponts et chaussées (qui passait généralement pour l'auteur du projet) de se rendre sur les lieux, au pont en question. Napoléon, qui ne se faisait jamais attendre dans ces sortes d'occasions, arriva avant le préfet, et trouva l'ingénieur en chef seul; il en était bien aise, parce qu'il voulait lui témoigner de la bienveillance. Il se mit à causer art avec lui, et le mit sur tous les points des difficultés qu'il avait dû rencontrer pour parfaire d'aussi beaux travaux. L'ingénieur ne répondait qu'avec embarras; et

plus l'Empereur lui disait de se mettre à son aise, plus cet embarras augmentait. Ce fut au point que, se trouvant indisposé, il fut forcé de s'éloigner un moment.

Durant cet intervalle, l'Empereur dit à ceux qui l'accompagnaient : « On me trompe ; ce n'est pas cet homme qui a fait ce pont-là, il n'en est pas capable. » Il s'étendait là-dessus lorsque le préfet arriva (c'était, je crois, le baron Trouvé) ; il le pressa de lui dire la vérité, en ajoutant qu'il était venu pour la savoir. Le préfet avoua, en effet, que l'ingénieur en chef n'était ni auteur du projet ni exécuteur des travaux, et que c'était un ingénieur ordinaire du département, qu'il lui nomma, qui avait fait le tout.

L'Empereur l'envoya chercher sur-le-champ, et s'informa près de lui de tout ce qu'il voulait savoir ; et, pendant la conversation qu'ils eurent ensemble, il lui dit : « Je suis bien aise d'être venu moi-même, sans quoi j'aurais ignoré que vous étiez l'auteur d'aussi beaux travaux, et vous eussiez été privé de la récompense à laquelle vous avez droit. » Puis il fit réprimander sévèrement le ministre de l'intérieur, et nomma ingénieur en chef l'ingénieur ordinaire, auteur des travaux, en l'emmenant avec lui à Paris. L'autre n'eut que le désappointement de voir lui échapper ce qu'il croyait déjà tenir : la croix de légionnaire. (Le duc DE ROVIGO, *Mémoires*.)

XLV

La rédaction du budget.

L'Empereur avait demandé au ministre de la marine (Decrès), pour un de nos jours gras, un bal auquel il lui avait promis d'assister avec sa famille. Le matin de ce jour il me dit :

« Venez ce soir, à huit heures, nous commencerons à préparer nos chiffres pour le prochain budget. Nous aurons deux heures devant nous. Il sera temps que nous allions à dix heures au bal de votre collègue, n'est-ce pas ? »

Les éléments du budget annuel m'étaient fournis par chacun des ministres, mes collègues, dans des états dont la forme ne variait jamais, et qui étaient accompagnés de toutes les pièces justificatives et des crédits qu'ils demandaient pour les diverses parties de leurs services. L'Empereur examinait chacun de ces états, et soumettait les articles qui en étaient susceptibles aux calculs nécessaires pour apprécier chaque demande. La guerre et la marine étaient plus particulièrement l'objet de ce travail, comme donnant lieu aux plus fortes dépenses de l'État, et aussi comme étant celles dont son expérience personnelle lui rendait les bases plus familières.

A l'égard des grands travaux qui concernaient le ministère de l'intérieur, les travaux en étaient pré-

parés dans les conseils spéciaux où les hommes de l'art étaient appelés, et dans lesquels l'Empereur réglait, après discussion approfondie, les sommes à porter au budget pour chacun des ouvrages dont il autorisait l'exécution sur tous les points de l'empire. Ces dépenses une fois réglées, nous passions aux *voies* et *moyens*, dont la proposition concernait spécialement le ministère des finances. En conséquence des décisions que j'avais recueillies dans ces travaux préparatoires, je rédigeais le budget général à présenter au Corps législatif, en même temps que le *compte de l'administration des finances* pendant l'année précédente.

A mon arrivée au rendez-vous, je trouvai l'Empereur dans son salon particulier avec le grand juge (Reignier), qui réunissait alors le ministère de la police, et le préfet de cette partie, qui lui rendait compte des recherches que l'on avait continué de faire, la nuit précédente, pour découvrir un homme que l'on savait depuis quelque temps arrivé d'Angleterre *avec des intentions hostiles*. On était depuis plusieurs jours sur ses traces, et lorsque j'entrai, le grand juge disait à l'Empereur qu'à six heures du matin l'inspecteur de police était arrivé dans la chambre où cet homme avait couché, et qu'il ne l'avait manqué que de quelques minutes, *le lit s'étant trouvé encore chaud.*

« Parbleu ! s'écria Napoléon, il faut que vos gens soient bien maladroits pour n'avoir pu saisir en-

core un individu qu'ils suivent ainsi à la piste !... Au surplus, ce sont vos affaires.... Allons, ministre des finances, passons dans mon cabinet et travaillons. »

Nous nous mîmes au travail, et j'atteste que, pendant près de sept heures, l'Empereur n'eut pas un moment de distraction.

Vers minuit, on frappe à la porte du cabinet : c'était un page envoyé par l'Impératrice Joséphine, qui faisait dire à l'Empereur que le bal était charmant, et qu'il y était impatiemment attendu. « Tout à l'heure! répondit Napoléon à voix haute; dites à l'Impératrice que je travaille avec le ministre des finances : nous irons ensemble. »

Une heure après, nouveau message, même réponse. Nous continuons toujours de travailler. Enfin la pendule sonne : « Quelle heure est-ce cela ? me demanda l'Empereur. — Trois heures, sire. — Ah ! bon Dieu ! il est trop tard maintenant pour aller au bal ! qu'en pensez-vous ? — Sire, c'est tout à fait mon avis. — Eh bien, allons donc chacun gagner notre lit. » Puis Napoléon ajouta gaiement, au moment où je le quittais : « Beaucoup de gens croient pourtant que nous passons notre vie à nous divertir, et, comme les Orientaux, à *manger des biscuits avec des confitures!* Bonsoir, ministre. »

Ceux qui ont bien connu l'Empereur apercevront facilement dans cette réflexion, qui semble au premier abord une simple plaisanterie, l'inten-

tion bienveillante de me dédommager de la légère privation qu'il m'avait fait subir, en me faisant sentir qu'elle ne lui avait point échappé. (GAUDIN, *Mémoires.*)

XLVI

Comment M. Ouvrard destitua le duc d'Otrante, et fit d'un général de division un ministre de la police.

Nous laissons parler le duc de Rovigo :

« Il y avait à peine huit jours que l'Empereur était de retour à Saint-Cloud de son voyage en Hollande avec Marie-Louise, qu'il arriva un changement de ministère. On lui avait dit que le ministre de la police négociait avec l'Angleterre (ce qui était vrai), et que le sieur Ouvrard, que l'on croyait n'avoir été qu'en Hollande, avait été à Londres (ce qui était encore vrai.) On avait accompagné cette révélation de détails si positifs, que non-seulement l'Empereur le crut, mais encore qu'il voulut savoir la vérité tout entière. Il se détermina donc à faire arrêter le sieur Ouvrard ; mais comme il se méfiait (avec raison) de M. Fouché, il me fit donner directement l'ordre de faire opérer cette arrestation dans la journée même ; et cela avant la fin du conseil des ministres, qui se tenait ce jour-là à Saint-Cloud, sans quoi M. Ouvrard serait averti et je ne le trouverais plus ; puis une fois arrêté, de le faire conduire en prison, où il devait être mis au secret. J'étais à

Saint-Cloud lorsque je reçus cet ordre écrit et signé de la main du duc de Bassano, qui me l'apporta dans le salon où je me trouvais. Je ne connaissais ni la demeure ni la figure de M. Ouvrard; de plus, il était deux heures de l'après-midi, et le conseil des ministres finissait ordinairement entre cinq et six heures. Depuis que j'avais l'honneur de servir l'Empereur, c'était la seconde fois qu'il me faisait donner un ordre semblable; dans les deux cas, il avait lieu de suspecter la fidélité de son ministre de police.

« Je revenais à Paris en rêvant par quel moyen je pourrais connaître la demeure de M. Ouvrard, lorsqu'il me vint dans la pensée qu'une personne que je connaissais [1] pourrait me la donner. J'y allai. Avant que je lui eusse dit un mot du motif de ma visite, elle me pria de ne pas rester chez elle, mais de revenir, si je le désirais, vers les cinq heures du soir, parce qu'elle attendait deux visites pour lesquelles on lui avait demandé de fermer sa porte; j'insistai pour rester, et ne voulus pas sortir de chez elle qu'elle ne m'eût dit qui elle attendait. Comme cette personne croyait n'avoir aucune raison pour taire le nom de ces deux visiteurs, elle me nomma M. de Talleyrand et M. Ouvrard. Cette rencontre eût été faite pour moi, qu'elle ne pouvait arriver plus à propos pour m'aider à trouver quelqu'un que je ne connaissais pas et qu'il fallait avoir

1. Mme Hamelin.

dans un temps donné. J'eus l'air contrarié et mis une espèce d'insistance pour que je ne trouvasse plus personne à cinq heures lorsque je reviendrais, ayant quelque chose à lui dire de tout particulier. Elle me le promit. Je courus bien vite au quartier des gendarmes d'élite, dont j'étais le colonel; je choisis un capitaine, homme de bonne compagnie (il avait été, avant la Révolution, écuyer de main de la comtesse d'Artois), incapable de manquer aux bienséances comme à son devoir, et qui, en même temps, connaissait de vue M. de Talleyrand. J'avais formulé d'avance tous les ordres écrits dont il pourrait avoir besoin; je lui dis de quoi il était question et lui donnai les renseignements que je venais d'acquérir fortuitement. Il alla droit à la maison que je lui avais indiquée, ne s'en laissa pas refuser la porte, je l'avais prévenu de l'incident, et il arriva effectivement jusqu'au salon, où il trouva M. de Talleyrand qu'il connaissait, avec M. Ouvrard qu'il cherchait et qu'il ne connaissait pas. Il engagea la conversation avec ce dernier, comme ayant à lui parler en particulier. M. Ouvrard sortit; alors il lui montra les ordres dont il était porteur et l'emmena dans une voiture dont il s'était pourvu pour le conduire à Vincennes. Arrivé à ce château, le concierge ne voulut pas le recevoir sans un ordre du ministre de la police, de sorte que l'on fut obligé de déposer M. Ouvrard au greffe, jusqu'à ce que l'on fût venu à Paris demander au duc d'Otrante l'ordre dont on

avait besoin pour retenir, je ne dirai pas son complice, mais son agent[1]. J'avais oublié que cette formalité était nécessaire, et si, comme on l'a tant de fois répété depuis, j'avais exercé une surveillance dans ce château, j'aurais bien pu en faire ouvrir les portes sans le secours de M. Fouché. On trouva le ministre comme il revenait de Saint-Cloud, où il avait, de son côté, reçu des ordres de l'Empereur relatifs à M. Ouvrard, à l'issue du conseil. Aussi M. Fouché ne refusa-t-il pas ceux qu'on lui demandait; mais il eut une belle occasion d'accabler la gendarmerie de mille autres faits étrangers à celui-ci.

« Lorsqu'il apprit comment son protégé avait été arrêté, il se persuada qu'il avait été livré par perfidie, et en voulut longtemps à cette personne, qui n'était pas plus coupable que le grand Turc; et par la suite il lui raconta tant de balivernes sur mon compte, qu'elle et moi vécûmes en bouderie ouverte, tellement que je me promis bien de ne le point pardonner au duc d'Otrante. Malheureusement ce fut le contraire qui arriva.

« J'étais retourné le soir du même jour à Saint-Cloud. L'Empereur, en me voyant arriver, me demanda si j'avais trouvé M. Ouvrard, et sur ma réponse affirmative, il donna quelques ordres que je n'entendis pas.

1. Voir les *Mémoires* de M. Ouvrard.

« Le jeudi et le vendredi se passèrent ainsi, sans nouvelles. Le samedi j'étais de service près de sa personne, il ne me dit pas un mot ; le lendemain, qui était un dimanche, en entrant dans le salon où il tenait le lever, il me vit encore, parce que l'aide de camp qui descendait de service y entrait d'ordinaire avec celui qui le montait ; il me demanda alors si je restais à Saint-Cloud. Sur ma réponse négative, il me dit de ne pas partir, parce qu'il me ferait appeler probablement dans la journée.

« Il y eut messe comme à l'ordinaire, et l'on y vit les personnes qui étaient accoutumées d'y venir. Aucun changement ne s'annonçait encore. Après la messe, étant resté absolument seul, je crus que l'Empereur m'avait oublié et je m'en fus chez la duchesse de Bassano lui demander à dîner, voulant me tenir à portée de revenir si l'on m'appelait et ne m'en aller qu'après que l'Empereur eût été couché. Mme de Bassano habitait une maison de campagne située à Sèvres, absolument en face du pont.

« Tandis que j'étais chez elle à attendre son mari pour dîner, nous le vîmes arriver de Paris, amenant avec lui le comte de Sémonville, sénateur. J'étais si accoutumé à voir sortir des portefeuilles de la voiture du duc de Bassano, que je ne fis pas attention que, dans le nombre de ceux qu'on en retira, se trouvait celui du ministre de la police ; mais je remarquai que l'on sortait de cette voiture un paquet devant appartenir au comte de Sémonville, lequel

renfermait un habit de sénateur avec tout ce qui en dépendait, épée, chapeau à plumes, etc. Comme j'avais aperçu ce serviteur à la messe de la chapelle du palais, le matin, je ne pouvais comprendre pourquoi il était retourné à Paris, ayant à revenir à Saint-Cloud aussi promptement. Je lui demandai le motif de ce retour aussi précipité; il me répondit qu'il avait à faire des visites à de vieilles douairières de Versailles, et qu'il attendait sa voiture pour y aller.

« Le duc de Bassano avait des comptes à rendre à l'Empereur avant le dîner, en sorte que nous fûmes obligés de l'attendre, et, pendant cet intervalle, nous allâmes, M. de Sémonville et moi, faire une promenade dans le jardin. Ce fut lui qui m'apprit alors que le ministère de la police venait d'être retiré à Fouché, et que le duc de Bassano était allé en porter le portefeuille à l'Empereur[1]. Je m'expliquai facilement ce que signifiaient le paquet, l'épée, le chapeau et le retour du sénateur. Je voulus lui en faire mon compliment d'avance, il le refusa en me protestant qu'il ne voulait rien au monde.

1. M. de Sémonville appartenait, comme M. de Talleyrand, à cette classe de gens assez nombreuse qui sont leurs propres prôneurs et qui ont l'art d'amener la foule à répéter les éloges qu'ils font continuellement d'eux-mêmes. Toujours occupé du soin de sa réputation, il mettait sa prétention à persuader qu'il n'ignorait rien, et que personne, dans le monde politique, n'était aussi bien informé que lui : « Vous savez qu'il existe une intrigue depuis hier? lui disait un jour un de ses amis. — Une intrigue! répliqua M. de Sémonville, qui ne savait pas ce dont on voulait lui parler; vous en êtes là?... Il y en a trois. »

« Tandis que nous étions à nous promener, il arriva à cheval un piqueur des écuries de l'Empereur, avec un deuxième cheval de main; il venait me chercher au plus vite. J'étais en bas de soie et dans une toilette peu convenable à un écuyer. Néanmoins, le piqueur me pressant, j'imaginai de mettre mes souliers dans ma poche et de passer les bottes du duc de Bassano par-dessus mes bas de soie. Dans la maison que je quittais, on était à cent lieues de se douter de ce qui allait m'arriver, et l'on riait autant que moi de mon accoutrement. J'arrivai à Saint-Cloud au galop, et je rechaussai mes souliers dans le vestibule, avant d'entrer dans les grands appartements. L'Empereur, impatienté de m'attendre, allait monter en calèche pour faire sa promenade accoutumée avec l'Impératrice, lorsqu'on m'annonça. Il me fit entrer tout seul, quoique l'archichancelier fût là, qui savait tout et ne disait rien; puis en souriant il me dit : « Eh bien, Savary, voilà une grande affaire ! Je vais vous faire ministre de la police : vous sentez-vous la force de remplir cette place? » Je répondis que je me sentais bien le courage de lui être dévoué toute ma vie, mais que je n'avais aucune idée de cette besogne; à quoi Napoléon répliqua que tout s'apprenait.

« Il fit entrer immédiatement l'archichancelier et le duc de Bassano, qui me remit la formule du serment que je prêtai de grand cœur, et auquel certes je n'ai pas manqué.

« Je revins avec le duc dîner chez lui. Il me recommanda de ne rien dire de ma nomination. Cela était inutile ; j'étais plus mort que vif. Il n'y avait jamais eu dans ma vie d'événement auquel je fusse moins préparé qu'à celui-là : j'en eus une courbature, et ne pus ni manger ni parler pendant le repas, après lequel le sénateur et la maîtresse de la maison s'approchèrent du duc pour lui demander des nouvelles de la nomination du nouveau ministre. Je l'entendis leur répondre en me désignant de l'œil : « Le voilà, le nouveau ministre de la police ! » Ils en parurent aussi étonnés que moi. M. de Sémonville n'alla pas faire de visites aux douairières de Versailles et remporta son paquet à Paris.

« Le même soir, nous allâmes à Paris, le duc de Bassano et moi, pour qu'il me fît remettre l'hôtel du ministère. Je ne rentrai chez moi que très-tard, n'ayant nulle envie de dormir et ne pouvant m'accoutumer à l'idée de quitter ma profession de soldat pour remplir des fonctions dont j'avais réellement peur. » (Le duc DE ROVIGO, *Mémoires*.)

XLVII

Deux lauréats.

En songeant à l'explosion d'enthousiasme que produisit la naissance du roi de Rome, on doit croire que les offrandes de la poésie durent paraître bien

froides et bien mesquines : la voix du peuple est si retentissante qu'elle étouffe toutes les autres. Quoi qu'il en soit, l'Académie, c'est-à-dire l'*Institut*, proposa à cette occasion d'accorder deux prix, un premier et un second, et six *accessits*, aux huit meilleures pièces de vers, français et italiens, que la naissance d'un héritier de l'empire devait nécessairement inspirer. Plus de cinq cents pièces de vers signées furent publiées et imprimées, en deux gros volumes in-8, ayant pour titre : « Hommages poétiques à Leurs Majestés Impériales et Royales, sur la naissance de leur auguste fils, Sa Majesté le roi de Rome ! » Aucun de ces concurrents, il est vrai, n'obtint le prix de poésie française, parce qu'ils furent tous deux décernés à de jeunes écoliers : le premier fut remporté par Barjaud de Montluçon, âgé de dix-sept ans, et le second par Casimir Delavigne, à peu près du même âge, l'un et l'autre élèves de rhétorique au lycée Napoléon.

« Vraiment ! s'écria l'Empereur avec un accent de satisfaction marquée, quand on lui eut appris le résultat du concours, ce sont deux élèves de mon lycée qui ont été couronnés ? Je veux qu'on me les présente ! Non ! ajouta-t-il après un silence, c'est à moi de leur faire une visite : j'irai demain les voir. »

Le lendemain, lorsqu'un bruit inaccoutumé de chevaux et de voitures signala l'arrivée de Napoléon dans la grande cour du collége, tous les élèves, rangés dans une salle immense qui avait été disposée

dès le matin à cet effet, battirent des mains, et une rougeur subite colora tous les visages, lorsqu'une voix sonore annonça : « L'Empereur, messieurs! » Un vivat assourdissant et prolongé salua son entrée dans la salle.

« Bonjour, bonjour, messieurs, » dit Napoléon, visiblement ému de cette réception.

S'étant ensuite approché des deux lauréats, que le proviseur, M. de Wailly, assisté de MM. Mahérault et Delaplace, l'un professeur d'éloquence et l'autre de poésie, lui présenta, et après les avoir rassurés par un regard plein de bienveillance, il dit à Barjaud de Montluçon :

« C'est donc vous, mon jeune ami, qui avez su mériter le premier prix?

— Oui, sire, répondit Barjaud en baissant les yeux.

— Je vous en félicite bien sincèrement. On m'a lu vos vers; mais si vous voulez me les réciter vous-même, je les entendrai encore avec plus de plaisir. Vous devez facilement vous les rappeler? Allons! un peu de hardiesse, je vous écoute. »

Le jeune élève commença de dire ses vers. A chaque strophe ronflante, Napoléon faisait un signe de tête approbatif[1]; et lorsque Barjaud eut achevé

1. Voici quelques strophes de cette ode, en quelque sorte inédite, puisqu'elle n'existe dans aucun recueil imprimé, pas même dans la *Couronne poétique :*

Quels flots religieux assiégent cette enceinte?
Pour qui montent les vœux de la prière sainte?

de parler, malgré la recommandation qui avait été faite par les professeurs de garder un silence absolu, les élèves, cédant à leur entraînement et à leur amitié pour un camarade dont ils s'enorgueillissaient, firent entendre une triple salve d'applaudissements : Napoléon en avait donné lui-même le

La voûte retentit de solennels concerts,
L'airain sacré résonne, et l'écho qui s'éveille
Apporte à mon oreille
La voix du bronze en feu qui monte dans les airs.

O France! quels moments de bonheur et de joie!
Quel heureux avenir à tes yeux se déploie!
L'éclat du plus beau jour brille sur tes enfants....
Tout fier d'un rejeton qui croît sous son ombrage,
Le cèdre au vert feuillage
Laisse voir des forêts ses rameaux triomphants.
....

Rome! relève-toi plus brillante et plus fière,
Jette tes vêtements tout souillés de poussière;
Viens t'asseoir, de nouveau, sur le trône des arts.
O Rome! ne dis plus que ta gloire est passée,
Ta splendeur effacée....
Reprends tout ton éclat sous de nouveaux Césars.

Couché sous les débris du Capitole antique,
L'aigle romain s'arrache au sommeil léthargique
Qui jadis l'enchaîna dans ses temples déserts.
Il agite son aile, il frémit d'espérance;
Et l'aigle de la France
L'invite à s'élancer dans l'empire des airs.

Ils s'envolent tous deux des champs de la victoire.
Ils ont associé leur essor et leur gloire;
Mais l'aigle des Romains s'étonne à son réveil
Qu'un autre ait su monter au séjour du tonnerre
Et, planant sur la terre,
Soutienne mieux que lui les regards du soleil.

signal. Le calme rétabli, l'Empereur dit à Casimir Delavigne :

« Vous, mon petit ami, qui avez obtenu le second prix, que puis-je faire pour vous? »

Le jeune poëte, qui n'avait pas de fortune et qui pressentait qu'il serait un jour l'honneur et le soutien de sa famille, répondit d'une voix timide :

« Sire, je demande à Votre Majesté la faveur d'être exempté de la conscription. »

A ces mots, Napoléon fronça légèrement le sourcil; et, après avoir hoché la tête à sa manière, il répondit laconiquement : « Accordé! » parce qu'il eût préféré que le lauréat lui eût demandé toute autre chose. Puis, s'adressant à Barjaud :

« Et vous, jeune homme, que me demandez-vous? »

La poitrine haletante, l'œil en feu, Barjaud répondit d'une voix haute et ferme :

« Sire, l'honneur d'être admis le plus tôt possible dans votre brave armée.

— Bien, jeune homme! s'écria l'Empereur en saisissant la main de Barjaud qu'il pressa dans la sienne; oui, mon ami, à bientôt, je ne vous oublierai pas; à votre âge, Homère, lui aussi, eût demandé une épée! »

On sait avec quel talent Casimir Delavigne se rendit, plus tard, l'interprète des douleurs de la France, après le désastre de Waterloo. Quant à Barjaud de Montluçon, le souvenir de la visite et

des paroles de Napoléon avait laissé dans son âme une de ces impressions qui ne s'effacent jamais; aussi, au commencement de 1813, écrivit-il à l'Empereur pour lui demander l'exécution de sa promesse. Il avait été admis dans les tirailleurs de la jeune garde, en qualité de lieutenant en second, lorsqu'à la bataille de Bautzen, en faisant une charge à la baïonnette à la tête de son peloton, il reçut une balle en pleine poitrine et tomba mort. En apprenant cette nouvelle, l'Empereur dit douloureusement :

« Ce pauvre Barjaud! la France perd en lui peut-être un grand poëte, mais moi je perds certainement un brave officier. »

XLVIII

Pratique et théorie.

Quand on sait bien les choses, on aime à en parler. C'est ainsi que le célèbre Cuvier aimait à parler des sciences naturelles; il en parlait très-bien, mais quelquefois un peu longuement. L'Empereur, homme concis s'il en fut, écoutait avec plaisir ce savant, pourvu qu'il arrivât sans trop de préambules aux conclusions qu'il lui importait de connaître.

Un jour que Cuvier, se trouvant faire partie d'une députation de l'Institut, était venu à Saint-Cloud

pour complimenter l'Empereur, à peine celui-ci l'eut-il aperçu qu'il alla droit à lui : « Bonjour, monsieur Cuvier, lui dit-il du ton le plus gracieux; je suis bien aise de vous voir. Qu'avez-vous fait la semaine dernière à l'Institut?

— Sire, nous nous sommes beaucoup occupés du sucre de betterave.

— Ah! c'est bien! Et l'Institut pense-t-il que le sol de la France soit propre à la culture de la betterave? »

Pour répondre à cette question, aussi simple que nettement posée, Cuvier, en véritable savant, entama une dissertation géologique sur le sol, puis passa à l'histoire naturelle de la betterave; et, quand il vint à ses conclusions, l'Empereur n'écoutait plus depuis longtemps. Le silence seul du professeur avertit l'Empereur de sa distraction : « C'est à merveille, monsieur Cuvier, lui dit-il; mais l'Institut pense-t-il que le sol de la France soit propre à la culture de la betterave? »

Le savant, jugeant qu'une préoccupation quelconque avait distrait l'attention de l'Empereur, reprit sa dissertation *ab ovo*, et la continua jusqu'au bout. Napoléon, qui n'en demandait pas aussi long, se mit à penser de nouveau à autre chose; puis, quand Cuvier eut achevé de parler, il le salua avec ces mots : « Je vous remercie beaucoup, monsieur Cuvier; la première fois que je verrai votre collègue Berthollet, je lui demanderai si ces messieurs de

l'Institut pensent que le sol de la France soit propre à la culture de la betterave. » (ARNAULT, *Souvenirs d'exil.*)

XLIX

Le roi de France ne connaît pas les injures du duc d'Orléans.

« Poussielgue, disait l'Empereur, avait été employé par moi, pendant une campagne d'Italie, en missions diplomatiques et à d'autres services qui lui avaient mérité ma confiance. Il fut ensuite envoyé à Malte pour sonder le terrain avant que j'en fisse l'attaque. Les renseignements qu'il se procura furent très-utiles et rendirent un service essentiel. Il m'accompagna en Égypte, où je lui donnai un poste élevé dans le commissariat et le comblai de faveurs. Quand je quittai l'Égypte, Poussielgue, qui avait été laissé en arrière pour quelques raisons inutiles à expliquer, conçut une grande haine contre moi et écrivit au Directoire des lettres pleines d'horreurs. J'étais alors nommé premier Consul, ce qu'ignorait Poussielgue, et ce fut moi qui décachetai ses lettres. Quoique surpris et indigné de cette conduite, je n'y arrêtai pas mon attention. Lorsque je fus fait empereur, le frère de Poussielgue, chirurgien distingué et que je connaissais beaucoup, vint me trouver pour me supplier de donner de l'emploi à son frère, en avouant toutefois que celui-ci s'était mal conduit envers moi et avec la plus grande in-

gratitude. « Quel est votre frère? répliquai-je; je ne « le connais pas. Poussielgue a trahi le général Bo- « naparte, mais l'Empereur ne le connaît pas. Je ne « lui accorderai pas de faveur moi-même; mais si « le ministre des finances consent à le nommer, je « signerai sa nomination. » Son frère alla trouver le ministre, lui rapporta ce que j'avais dit; on me présenta sa nomination à un emploi très-lucratif, je la signai, et il jouit de cette place plusieurs années. »

L

Injustice réparée.

Une après-midi que Napoléon montait incognito, dans une voiture non armoriée, la montagne du Pec, en se rendant à Saint-Germain, il aperçut sur la route un militaire dont l'habit lui sembla plus râpé que l'ordonnance ne le tolérait. Il mit la tête à la portière et s'écria un instant après : « Mais c'est le sergent Bourgeois, qui servait en même temps que moi dans le régiment d'Auxonne; je le reconnais parfaitement.... Il a bien vieilli. » Il fait arrêter sa voiture et appelle le promeneur par son nom. Celui-ci, qui a reconnu l'Empereur, accourt plein de joie. Napoléon s'enquiert de sa position, qui n'est pas heureuse : « Je n'ai pas le temps de causer avec toi aujourd'hui, » lui dit-il en l'interrompant. Puis,

lui faisant remettre, par l'aide de camp qui l'accompagne, tout l'argent que celui-ci a dans sa bourse, il ajoute : « Va te faire habiller à neuf, et viens me trouver après-demain à Saint-Cloud ; tu te réclameras de l'aide de camp de service, que je ferai prévenir de ta visite. » Et la voiture partit.

Le surlendemain, Bourgeois est exact au rendez-vous : introduit dans le cabinet impérial, il explique à Napoléon comment il a été mis à la retraite, il y a longtemps, quoique n'ayant point atteint l'âge; il ne jouit que d'une modique pension de deux cent quarante francs. Il est veuf; mais ce qui lui cause le plus de chagrin, c'est de ne pouvoir élever ses deux garçons comme il le voudrait, pour qu'ils puissent suivre la même carrière que leur père, etc. « C'est bon, lui dit l'Empereur, qui, cette fois, l'a écouté sans l'interrompre; nous arrangerons tout cela, mais va-t'en, parce que j'ai affaire; avant peu tu recevras de mes nouvelles. »

En effet, ce jour-là, il y avait à deux heures conseil de la guerre; les membres qui le composaient étaient déjà réunis dans le salon de la Paix. Napoléon, qui présidait toujours ce conseil, s'adresse, dès qu'il est assemblé, au ministre de ce département, le duc de Feltre, en lui disant d'un ton moitié sévère et moitié badin : « Monsieur le ministre, je ne suis pas content de vous ! » A ces mots, le duc de Feltre regarde l'Empereur et écoute; Napoléon reprend : « Quand une jolie solliciteuse va dans vos

bureaux demander de l'avancement pour un de ses parents, elle est sûre d'obtenir ce qu'elle désire; mais quand c'est un vieux militaire, qui n'a pour lui que ses services et son droit, il n'obtient pas même la justice qui lui est due.

— Sire, répondit le ministre un peu troublé de l'apostrophe, Votre Majesté n'ignore pas qu'il y a des règlements que je ne puis enfreindre.

— Oh! fit l'Empereur, nous y voilà, les règlements!... Ils servent merveilleusement de retranchement à ceux qui ne veulent ou qui ne savent pas faire: mais il y a règlements et règlements!

— Sire, balbutia le ministre, qui n'entrevoyait pas encore où l'Empereur voulait en venir, je ne puis tout voir!...

— Pardieu! je le sais bien, c'est là le malheur; mais une injustice a été commise à l'égard du nommé Bourgeois, ancien sergent au régiment d'Auxonne, dans lequel j'ai servi jadis pendant deux ans en qualité de lieutenant; oh! je sais que ce n'est pas de votre temps, se hâta d'ajouter Napoléon, qui avait remarqué le mouvement involontaire qu'avait fait le ministre. Il est facile de réparer le mal à l'égard de mon protégé, qui le mérite, en l'élevant au grade de capitaine, et en lui donnant un commandement de place où il y aura peu de chose à faire, car il n'est plus jeune, ce pauvre Bourgeois. Il faut aussi lui faire un rappel de solde, depuis l'époque où il aurait dû passer lieutenant

en second, d'après les règlements, fit l'Empereur en appuyant sur le mot; et, enfin, écrire de ma part à votre collègue de l'intérieur que je désire qu'il place ses deux fils comme boursiers dans un de nos lycées de province. Au surplus, je vous adresserai demain une note à ce sujet, et nous continuerons d'être bons amis. Maintenant, messieurs, à la besogne, ajouta l'Empereur en s'adressant aux membres du conseil, et avançons, si c'est possible! Où en étions-nous restés la dernière fois? » (Communiqué par M. le comte Maret.)

LI

Le retour imprévu.

Le 15 novembre 1812, tandis que les restes de la grande armée agonisaient à Wilna, Napoléon, sur les instances de ses capitaines, part en traîneau de Smorgonie pour la France : le froid avait atteint 27 degrés au-dessous de zéro.

M. de Pradt, ambassadeur à Varsovie, avait reçu une dépêche du duc de Bassano qui lui annonçait l'arrivée, dans cette capitale de la Pologne, du corps diplomatique qui avait passé l'été à Wilna. Il était occupé à répondre à ce ministre de la secrétairerie d'État, lorsque la porte de son cabinet s'ouvre et donne passage à un homme qui s'avance appuyé sur le bras d'un de ses secrétaires.

« Monsieur l'ambassadeur, dit cette espèce de fantôme à l'archevêque de Malines, veuillez me suivre. »

Un taffetas noir enveloppait la tête de cet homme, dont le visage était comme perdu dans l'épaisseur du vêtement où elle était enfoncée; sa démarche était encore appesantie par un double rempart de bottes fourrées; c'était une véritable scène de revenant. M. de Pradt se lève, regarde son interlocuteur, et, saisissant quelques traits de son profil, lui dit avec étonnement :

« Comment! c'est vous, monsieur de Caulaincourt! Où est l'Empereur?

— Ici près, à l'hôtel d'Angleterre; il vous attend.

— Et l'armée?

— L'armée!... répète le grand écuyer en levant les yeux au ciel. Hélas! il n'y a plus d'armée! »

Alors, saisissant le bras de M. de Caulaincourt, M. de Pradt lui dit d'un ton ému :

« Monsieur le duc, il est temps d'y songer; il faut que tous les vrais serviteurs de l'Empereur se réunissent pour lui faire un rempart de leurs corps.

— Oui, c'est une fatalité, réplique le grand écuyer; mais partons, monsieur l'ambassadeur; l'Empereur vous attend, vous ai-je dit déjà. »

M. de Pradt se précipite dans la rue, arrive à l'hôtel d'Angleterre : il était une heure et demie de l'après-midi. Un lancier polonais gardait la porte. Le maître de l'hôtel examine le nouveau venu, qu'il

ne connaissait pas, hésite un instant à le recevoir; toutefois, sur le nom et la qualité que lui décline M. de Pradt, il le fait entrer en lui prodiguant ses excuses. M. de Pradt avait aperçu, dans la cour de l'hôtel, une petite caisse de voiture, montée sur un traîneau construit de quatre morceaux de bois de sapin et à moitié fracassé. Deux autres traîneaux découverts avaient problablement servi à transporter le général Lefèvre-Desnouettes avec un autre officier, le mameluk Rustan et un valet de pied; voilà tout ce qui restait de tant de grandeur et de magnificence avant le départ pour cette funeste campagne. Quelques secondes après, la porte d'une petite salle basse s'ouvre mystérieusement, un court pourparler s'établit. Rustan reconnaît le visiteur et l'introduit : on faisait les apprêts du dîner; Napoléon était dans cette petite salle glacée, les volets étaient à demi fermés pour protéger son incognito. Une grosse servante polonaise se donnait beaucoup de mal pour exciter un feu de bois vert qui, rebelle à ses efforts, répandait avec beaucoup de bruit, dans les coins de la cheminée, plus de mousse liquide que de chaleur dans la pièce. L'Empereur, comme à son ordinaire, se promenait dans la chambre. Il était venu à pied du pont de Prague à l'hôtel d'Angleterre, enveloppé d'une pelisse faite d'une étoffe de couleur verte. Sa tête était couverte d'une espèce de capuchon fourré, et ses bottes étaient entourées de fourrure.

« Ah ! vous voilà, monsieur l'ambassadeur ! » dit-il à M. de Pradt en le voyant.

Celui-ci s'approcha, et avec un accent et un langage que le sentiment sous l'impression duquel il était peut seul excuser chez un sujet, vis-à-vis de son souverain :

« Vous vous portez bien, sire? lui demanda-t-il ; vous nous avez donné bien de l'inquiétude, mais, enfin, vous voilà ! Que je suis aise du retour de Votre Majesté ! »

En disant ces mots, l'archevêque de Malines l'aida à se défaire de sa pelisse et de son capuchon.

« Comment Votre Majesté est-elle arrivée dans ce pays? poursuivit-il.

— Parbleu ! comme on arrive partout ! répondit l'Empereur ; que fait-on ici ? »

Alors M. de Pradt, se replaçant à la distance dont il ne s'était écarté un moment que par un mouvement bien excusable dans la circonstance, lui fit avec ménagement le tableau dans lequel se trouvait le duché de Varsovie. Il n'était pas brillant; cinq mille Russes avec du canon marchaient sur Zamosc. Enfin il lui parla de la détresse des Polonais.

« Qui donc les a ruinés? interrompit l'Empereur.

— Sire, la disette de l'année dernière.

— Où sont les Autrichiens? continua Napoléon ; il y a plus de quinze jours que je n'ai entendu parler d'eux.

— Sire, je n'ai vu personne pendant la campagne, » répondit M. de Pradt.

Puis il expliqua à l'Empereur pourquoi et comment la dispersion des forces polonaises avait fini par rendre presque invisible une armée de vingt mille hommes.

« Que veulent les Polonais? demanda l'Empereur.

— Être Français, sire, puisqu'ils ne peuvent être Polonais.

— Mon intention a toujours été qu'ils le soient. Il faut lever dix mille Cosaques polonais; on arrêtera les Russes avec cela. »

M. de Pradt ayant dit à l'Empereur qu'il était fâcheux qu'on employât, à l'étranger, des hommes sans talent, Napoléon répliqua, en jetant à son ambassadeur un regard sardonique :

« Et où y a-t-il des gens de talent? »

Napoléon congédia M. de Pradt, en lui recommandant de lui amener, après son dîner, le comte Stanislas Potoki et le ministre des finances : leur entrevue avait duré une demi-heure, pendant laquelle il n'avait pas cessé de se promener. Vers les trois heures, l'archevêque de Malines revint accompagné des deux nobles Polonais; Napoléon sortait de table :

« Messieurs, leur dit-il aussitôt qu'ils eurent été annoncés, je suis bien aise de vous voir! »

Sur la satisfaction exprimée par les deux nobles

Polonais de le voir sain et sauf après tant de dangers courus, l'Empereur leur répondit :

« Des dangers ! pas le moindre. Ne suis-je pas habitué à vivre dans l'agitation ? Il n'y a que les rois fainéants qui engraissent dans leurs palais ; moi, c'est à cheval et dans les camps. Mais, messieurs, reprit-il, il me semble que vous vous alarmez bien facilement ici ?

— Sire, le bruit public.... dit le comte Potoki.

— Bah ! fit l'Empereur, j'ai encore cent vingt mille hommes. J'ai toujours battu les Russes. Je vais chercher trois cent mille hommes, et, dans six mois, je serai encore sur le Niémen. Dans un mois, je pèserai plus, assis sur mon trône, qu'à cheval, à la tête de mon armée. Je la quitte bien à regret, cette armée ; mais il me faut surveiller l'Autriche, la Prusse surtout. Tout ce qui arrive n'est que l'effet du climat ; l'ennemi n'y est pour rien : je l'ai battu partout. »

Puis Napoléon parla des âmes fortement trempées et poursuivit en disant :

« J'en ai vu bien d'autres !... A Marengo, j'ai été battu jusqu'à quatre heures du soir ; le lendemain, j'étais maître de l'Italie. A Essling, j'ai été maître de l'Autriche. L'Archiduc avait cru m'arrêter ; mais je n'avais pas encore fait toutes mes dispositions ; et puis je ne pouvais empêcher que le Danube ne grossît de seize pieds dans une nuit. »

Et comme personne ne disait mot, l'Empereur, après un silence, reprit :

« Nos chevaux normands sont moins durs que ceux des Russes. Ils ne résistent pas au froid passé quinze degrés, de même que les hommes. Peut-être dira-t-on que je suis resté trop longtemps à Moscou ? Cela peut être, mais il faisait beau ; la mauvaise saison a devancé l'époque ordinaire ; en tous cas, j'y attendais la paix. On tiendra à Wilna. J'y ai laissé le roi de Naples. Ah ! messieurs, c'est un grand drame politique que cette guerre. Les Russes se sont montrés cette fois, l'empereur Alexandre est aimé. On m'a proposé d'affranchir les esclaves, je n'ai point voulu ; ils auraient tout massacré ; mais qui aurait pu croire qu'on frappât jamais un coup comme celui de l'incendie de Moscou ? Maintenant les Russes nous l'attribuent ; mais ce sont bien eux. Beaucoup de Polonais m'ont suivi ; ce sont de braves gens, ceux-là, ils me retrouveront. »

Jusque-là, M. de Pradt avait cru devoir laisser le champ libre aux visiteurs polonais, qui cependant ne soufflèrent pas mot ; il ne se permit de se mêler à la conversation que lorsque ceux-ci commencèrent à s'apitoyer sur la détresse du duché. Alors Napoléon accorda, à titre de secours, une somme de trois millions qui était depuis trois mois à Varsovie, et trois autres millions provenant des contributions de la Courlande. Ensuite les ministres

annoncèrent à l'Empereur l'arrivée du corps diplomatique étranger.

« Ce sont autant d'espions, dit Napoléon, je n'en voulais pas à mon quartier général. Tous ces hommes-là ne sont uniquement occupés que d'envoyer des notes à leurs cours, et quelles notes, encore ! »

La conversation se prolongea ainsi pendant près d'une heure. Le feu s'était éteint ; le froid avait gagné les visiteurs ; Napoléon seul semblait y être indifférent. Enfin, après qu'il leur eut demandé s'il avait été reconnu, et leur avoir dit que cela lui était égal, il renouvela aux deux Polonais l'assurance de sa protection, et s'apprêta à repartir ; ceux-ci et M. de Pradt lui adressèrent les paroles les plus respectueuses et les plus pressantes pour la conservation de sa santé et le succès de son voyage. « Messieurs, leur dit-il encore, je vous remercie de vos souhaits ; mais je ne me suis jamais mieux porté. »

Le 18 décembre 1812, c'est-à-dire le lendemain de la publication du dix-neuvième bulletin qui apprenait à la France les désastres de notre armée, l'Empereur se présentait à minuit, dans une mauvaise calèche, à un des guichets des Tuileries, dont on hésita à lui ouvrir la grille, parce qu'il ne s'était pas fait reconnaître suffisamment, et allait surprendre Marie-Louise, impatient de recevoir les embrassements d'une épouse et d'un fils qu'il affectionnait. (M. de Pradt, ambassadeur à Varsovie.)

LII

Leçon de discipline et de convenance.

Je me rappelle que pendant une grande revue passée dans la cour des Tuileries, un jour où la pluie tombait avec abondance, Napoléon aperçut des généraux qui se retiraient à l'écart pour se couvrir de leurs capotes. Il alla, sans rien dire, se placer sous une des gouttières du palais, pour leur donner une leçon muette de discipline et d'énergie. (Le baron DE MENNEVAL, *Mémoires.*)

LIII

Récolte anticipée.

Pendant une marche militaire de la campagne de 1813, Napoléon, éprouvant une soif ardente, demanda quelque chose à boire. Les fourriers de sa maison étant trop éloignés, on se procura, assez difficilement, une bouteille de vin. Le grand maréchal lui ayant présenté un gobelet à moitié rempli, à peine l'eut-il approché de ses lèvres qu'il le lui rendit en faisant une légère grimace :

« Votre Majesté trouve peut-être ce vin un peu cru, lui dit le grand maréchal ; c'est sans doute qu'il est de l'année dernière. —De l'année dernière !

répéta Napoléon, vous avez bien de la bonté ; dites plutôt qu'il est de l'année prochaine. »

LIV

Un calembour.

Après la paix d'Amiens, le premier Consul s'occupa de la nomination d'un ambassadeur en Angleterre. Il jeta les yeux, je ne sais pourquoi sur le général Andréossi. Je me permis quelques observations sur un choix qui ne me paraissait pas répondre à la haute importance de la mission. Il répliqua : « Ce n'est pas arrêté, j'en parlerai à Talleyrand. » Le soir même, M. de Talleyrand vint travailler avec lui. Nous étions à la Malmaison. Il fut question de la nomination d'un ambassadeur en Angleterre ; le premier Consul nomma plusieurs personnes, et dit ensuite : « J'ai envie de nommer Andréossi. » M. de Talleyrand, qui n'était guère bien disposé pour ce choix lui répondit d'un air indifférent : « Vous voulez nommer André *aussi !* quel est donc cet André ? — Je ne vous parle pas d'un André, je vous parle d'Andréossi, est-ce que vous ne le connaissez pas ? Pardieu ! Andréossi, le général d'artillerie. — Andréossi ! ah ! oui, oui ; c'est vrai, Andréossi, je n'y pensais pas ; je cherchais dans la diplomatie, et je ne l'y trouvais pas ; oui, c'est juste, Andréossi, il est dans l'artillerie. » Le

premier Consul parla alors de ce général de manière à faire voir à M. de Talleyrand qu'il le destinait pour l'ambassade de Londres. Il y alla après le traité d'Amiens, en 1802, et revint quelques mois après, ayant eu à peine le temps de s'établir. Il n'y avait pas grand'chose à y faire; cela lui convenait; il n'y fit rien. (BOURRIENNE, *Mémoires.*)

LV

Duroc.

Duroc fut une de ces personnes dont on ne connaît le prix qu'après les avoir perdues; telle a été, après sa mort, la phrase de la cour et de la ville, tel a été le sentiment unanime partout.

Duroc était natif de Nancy, département de la Meurthe. Napoléon l'avait trouvé au siége de Toulon, et s'y intéressa tout d'abord. Depuis il s'y était attaché chaque jour davantage, et l'on pourrait même dire qu'ils ne s'étaient plus quittés. Duroc n'était pas brillant, mais il avait un excellent jugement, et rendait des services essentiels que sa modestie et leur nature laissaient peu connaître.

Duroc aimait l'Empereur pour lui-même; c'était à l'homme privé surtout qu'il portait son dévouement bien plus qu'au monarque. En recevant et accueillant les sensations intimes du prince, il avait acquis le secret, peut-être le droit de les adoucir et

de les diriger : combien de fois n'a-t-il pas dit à l'oreille des gens consternés par la colère de l'Empereur : « Laissez-le aller ; il dit ce qu'il sent, non ce qu'il pense, ni ce qu'il fera demain. » Quel serviteur ! quel ami ! quel trésor que celui-là ! Que d'éclats il a arrêtés ! que d'ordres reçus dans le premier mouvement, qu'il n'a pas exécutés, sachant qu'on lui en saurait gré le lendemain ! L'Empereur s'était fait à cette espèce d'arrangement tacite, et ne s'en abandonnait que davantage à cette explosion qu'arrache parfois la nature, et qui soulage par son épanchement.

Duroc périt de la manière la plus malheureuse, dans un moment bien critique, et sa mort fut encore une des fatalités de la carrière de Napoléon.

Le lendemain de la bataille de Wurschen, sur le soir, le léger combat de Reichenbach venait de finir ; tous les coups avaient cessé. Duroc, du haut d'une éminence, et causant avec le général Kirchner, observait à l'écart la retraite des derniers rangs ennemis. Une pièce fut ajustée sur ce groupe doré, et le fatal boulet fit périr les deux généraux. Le géneral Kirchner était un officier du génie très-distingué, beau-frère du maréchal Lannes, qui l'avait choisi sur son courage et sa capacité.

Quand l'Empereur alla voir Duroc après son coup mortel, il essaya de lui donner quelques espérances ; mais Duroc, qui ne s'abusait pas, ne lui répondit qu'en le suppliant de lui faire donner de

l'opium. L'Empereur trop affecté ne put prendre sur lui de rester longtemps, et se déroba à ce déchirant spectacle. Un jour qu'on donnait ces tristes détails à Sainte-Hélène, l'un de nous a rappelé à l'Empereur que, revenu d'auprès de Duroc, il se mit à se promener seul devant sa tente ; personne n'osait l'aborder. Cependant on avait des mesures essentielles à prendre pour le lendemain ; on se hasarda donc à venir lui demander où il fallait placer la batterie de la garde. « A demain tous, » fut la réponse de l'Empereur. A ce ressouvenir, l'Empereur avec affectation a parlé brusquement d'autre chose. (*Mémorial.*)

LVI

Bessières.

Bessières, du département du Lot, fut jeté par la Révolution dans la carrière des armes : il débuta par être simple soldat dans la garde constitutionnelle de Louis XVI. Devenu plus tard officier de chasseurs, des actes d'une bravoure personnelle extraordinaire attirèrent l'attention du général en chef de l'armée d'Italie, qui, lorsqu'il créa ses guides, choisit Bessières pour les commander. Voilà les commencements de Bessières et l'origine de sa fortune. A compter de cet instant, on le retrouve, toujours à la tête de la garde du Consul ou de la

garde impériale, dans des charges de réserve, décidant la victoire ou en recueillant les fruits. Son nom se rattache noblement à toutes nos belles batailles.

Bessières grandit avec l'homme qui l'avait distingué, et reçut une part abondante des faveurs que répandit l'Empereur : il fut fait maréchal de l'Empire, duc d'Istrie, colonel de la cavalerie de la garde, etc., etc.

Ses qualités, se développant avec les circonstances, le montrèrent toujours à la hauteur de sa fortune : on vit Bessières constamment bon, humain, généreux, d'une loyauté, d'une droiture antique; soldat, homme de bien et citoyen honnête homme. Il employa souvent sa haute faveur à des services et à des obligeances spéciales, même en dépit d'opinions contraires. Je connais des gens qui, s'ils veulent être reconnaissants, le répéteront avec moi, et pourront certifier en lui des sentiments bien noblement hauts.

Bessières était adoré de la garde, au milieu de laquelle il passait sa vie. A la bataille de Wagram, un boulet le renversa de son cheval sans lui causer d'autre dommage. Ce fut un cri de douleur dans toute la garde; aussi Napoléon lui dit-il en le retrouvant : « Bessières, le boulet qui vous a frappé a fait pleurer toute ma garde : remerciez-le, il doit vous être bien cher. »

Moins heureux à l'ouverture de la campagne de Saxe, la veille même de la bataille de Lützen, dans une circonstance assez insignifiante, s'étant porté

en avant au milieu des tirailleurs, il y fut frappé dans la poitrine d'un boulet qui le renversa mort. Il avait vécu comme Bayard, il mourut comme Turenne. (*Mémorial.*)

LVII

La queue de Bessières.

Bessières était plus grand que Lannes; comme lui, il était du Midi, et comme lui aussi son accent ne laissait à cet égard aucun doute. Il avait de belles dents, des yeux qui louchaient un peu, sans que cela fût désagréable à la vue, et une tournure qui était plutôt bien que mal ; mais, comme Lannes, il avait la manie de la poudre. La différence qu'il mettait dans sa coiffure avec celle de son frère d'armes existait dans la coupe des cheveux. Les siens étaient taillés de chaque côté de sa tête en *oreilles de chien*, et sa queue, longue et mince comme une véritable queue de Prussien, remplaçait chez lui le *catogan* de Lannes.

Une particularité singulière de Lannes fut l'espèce d'obstination qu'il mit à ne pas vouloir couper sa queue, lorsque le premier Consul prescrivit la mesure générale et hygiénique de faire porter les cheveux courts à toute l'armée. Ce fut en vain que Napoléon demanda à Lannes, comme une grâce, de lui faire le sacrifice de sa queue; il ne voulut ja-

mais retrancher cette partie de sa toilette, de même qu'Augereau et Bessières, qui, sous l'Empire, étaient les seuls officiers généraux qui eussent conservé une queue bien serrée, avec les cheveux longs bien poudrés et bien pommadés.

LVIII

Mort de l'amiral Villeneuve.

L'Empereur nous raconta en ces termes la mort de Villeneuve :

« Villeneuve, ayant été fait prisonnier et amené en Angleterre, fut tellement affligé de sa défaite, qu'il étudia l'anatomie dans l'intention de se détruire. A cet effet, il acheta plusieurs gravures anatomiques du cœur, et les compara avec son propre corps, afin de s'assurer de la situation exacte de cet organe. A son arrivée en France, je lui ordonnai de rester à Rennes et de ne pas venir à Paris. Craignant d'être jugé par un conseil de guerre, pour avoir désobéi à mes ordres, désobéissance qui nous coûta la flotte (car je lui avais défendu de mettre à la voile et de s'engager avec les Anglais), il résolut de se détruire, et prit en conséquence ses gravures du cœur, qu'il compara avec sa poitrine. Exactement au centre de la gravure, il fit une marque avec une longue épingle, fixa ensuite cette épingle autant que possible à la même

place dans sa poitrine, et l'enfonça jusqu'à la tête; elle pénétra le cœur, et il expira sur-le-champ. Lorsqu'on ouvrit sa chambre, on le trouva mort, l'épingle dans la poitrine, et une marque faite dans la gravure, correspondante à la blessure de son sein. » Il n'aurait pas dû agir ainsi, continua l'Empereur; c'était un brave, bien qu'il n'eût aucun talent. »

LIX

Le prince d'Essling et le sergent Barbieri.

Masséna est certainement l'un des plus grands hommes de guerre de l'Empire; mais, grand général sur le champ de bataille, il n'était ailleurs qu'un homme sans caractère et souvent même sans dignité personnelle. Il poussa la rapacité jusqu'au scandale pendant ses campagnes d'Italie, et l'Empereur fut plus d'une fois obligé d'intervenir. Voici pourtant un trait de sa vie privée qui l'honore :

Toute sa jeunesse avait été obscure. Fils d'un marchand de vin, il avait servi quelque temps dans le régiment Royal-Italien, et s'était retiré, à plus de trente ans, avec le grade de sous-officier. La Révolution le reprit et le fit successivement général en chef, maréchal de l'Empire, prince d'Essling. On sait quelle était alors la situation des maréchaux. Ils ne le cédaient en Europe qu'aux têtes couronnées, et plusieurs d'entre eux sont même devenus rois.

Un jour que le prince d'Essling, entouré d'un brillant état-major et suivi de son escorte militaire, montait le perron de son hôtel, un homme à la figure martiale, mais couvert d'habits en lambeaux, se présente brusquement devant lui et lui dit ces simples mots : « André Masséna, me reconnaissez-vous? » C'était un sergent de Royal-Italien, autrefois son camarade de lit, tombé depuis dans la misère. Masséna l'étreint sur sa poitrine, entre avec lui, l'installe dans sa maison, fournit à tous ses besoins, et le traite jusqu'à sa mort comme il eût traité son propre frère. (*Biographie des généraux de l'Empire.*)

LX

Fouché.

L'Empereur connaissait bien Fouché, et n'en a jamais été la dupe.

On l'a beaucoup blâmé de s'en être servi en 1815, où, en effet, Fouché l'a indignement trahi. Napoléon n'ignorait pas ses dispositions; mais il savait aussi que le danger vient toujours plutôt des événements que des personnes. « Si j'eusse été victorieux, disait-il, Fouché eût été fidèle : il est vrai qu'il se donnait de grands soins pour être prêt selon toutes les chances. Il me fallait vaincre! »

L'Empereur, du reste, eut connaissance de ses menées, et l'on va voir qu'il le ménageait peu.

Après le retour de l'Empereur, en 1815, un des premiers banquiers de Paris se présente à l'Élysée pour le prévenir que peu de jours auparavant quelqu'un arrivant de Vienne s'était présenté chez lui avec des lettres de crédit, et s'était informé des moyens d'arriver à Fouché. Soit réflexion, soit pressentiment, ce banquier conçut quelque doute sur cet individu, et vint les communiquer personnellement à l'Empereur, qui fut frappé que Fouché lui en eût fait mystère.

En peu d'heures Réal eut trouvé l'homme en question ; il le conduisit aussitôt à l'Élysée, où il fut enfermé dans un cabinet. L'Empereur se le fit amener au jardin. « Me connaissez-vous? » dit-il à cet homme. Ce début, les idées qu'inspirait la présence de l'Empereur, ébranlèrent fortement l'étranger. « Je sais toutes vos menées, continua Napoléon avec sévérité; si vous les confessez à l'instant, je puis vous faire grâce ; sinon vous ne sortez de ce jardin que pour être fusillé.

— Je vais tout dire. Je suis envoyé ici par M. de Metternich au duc d'Otrante, pour lui proposer de faire partir un émissaire pour Bâle : il y rencontrera celui que M. de Metternich y a envoyé de Vienne; ils doivent avoir des signes de reconnaissance, et les voici, dit-il en délivrant quelques papiers.

— Avez-vous rempli votre mission auprès de Fouché.

— Oui.

— A-t-il envoyé son émissaire?

— Je n'en sais rien. »

L'homme fut remis sous la clef, et une heure après quelqu'un de confiance était en route pour Bâle: il s'aboucha avec l'émissaire autrichien, et eut même avec lui jusqu'à quatre conférences.

Cependant Fouché, inquiet de la disparition de son Viennois, se présente un soir chez l'Empereur, affectant une gaieté, une aisance, au travers de laquelle se devinait un extrême embarras. « Plusieurs glaces se trouvaient dans l'appartement où nous nous promenions, disait l'Empereur; je me plaisais à l'étudier à la dérobée; sa figure était hideuse; il ne savait guère comment entamer ce qui l'intéressait si fort. « Sire, dit-il enfin, il y a quatre « ou cinq jours qu'il m'est arrivé une circonstance « dont je crains de n'avoir pas fait part à Votre Ma- « jesté.... mais j'ai tant d'affaires.... je suis entouré « de tant de rapports, de tant d'intrigues.... Il m'est « venu un homme de Vienne avec des propositions « si ridicules.... et cet homme je ne le trouve plus.

« — Monsieur Fouché, lui dit alors l'Empereur, « il pourrait être funeste pour vous que vous me « prissiez pour un sot. Je tiens votre homme et toute « son intrigue depuis plusieurs jours. Avez-vous « envoyé à Bâle?

« — Non, sire.

« — Ce sera heureux pour vous; s'il en était au- « trement, et j'en aurai la preuve, vous péririez. »

Les événements ont montré que ce n'eût été que justice. Toutefois, il paraît que Fouché n'y avait pas envoyé : aussi l'affaire en demeura là.

LXI

Mariage de Murat et de Caroline Bonaparte.

Murat avait été envoyé à Paris par Bonaparte, général en chef de l'armée d'Italie, pour présenter au Directoire les premiers drapeaux pris au combat de Dégo et à la bataille de Mondovi. Ce fut dans ce voyage qu'il fit la connaissance de Mlle Bonaparte, sœur de son général, qu'il avait vue à Rome, chez son frère Joseph, lorsque celui-ci y remplissait les fonctions d'ambassadeur de la République. Caroline semblait lui avoir donné la préférence sur un rival, le fils de la princesse de Santa-Cruce, qui la recherchait en mariage. Mme Bonaparte accueillit avec bienveillance cet aide de camp de son mari; et, comme elle jouissait d'un grand crédit auprès du Directoire, elle demanda et obtint pour Murat le grade de général de brigade. Ce fut même une chose remarquable pour le temps, que de voir Murat, malgré ce grade, rester aide de camp de Bonaparte, les règlements ne permettant pas alors d'avoir d'aide de camp d'un grade supérieur à celui de chef de brigade, qui équivalait au rang de colonel. Murat vint donc au Luxembourg, et présenta sa requête

à Bonaparte, qui reçut froidement la demande de son ancien aide de camp, et lui dit qu'il y penserait.

Cette demande de Murat fut, comme on doit bien le penser, le sujet de la conversation du soir dans le salon du Luxembourg. Mme Bonaparte mit en usage tout ce qu'elle avait d'amabilité et de moyens de persuasion pour obtenir le consentement de son mari; Hortense, Eugène et moi, nous nous unîmes à elle: « Rien ne presse, répondit le Consul, je verrai plus tard. » Nous fîmes valoir l'amour des deux jeunes gens; nous ne manquâmes pas de lui faire observer combien Murat était dévoué à sa personne; nous lui parlâmes de sa brillante conduite en Égypte: « Oui! dit-il avec feu, j'en conviens, Murat a été superbe à Aboukir! » Nous ne laissâmes pas échapper ce moment de bonnes dispositions, nous redoublâmes nos instances, et, enfin, il consentit. Quand, le soir, je me trouvai seul avec lui dans son cabinet: « Eh bien! Bourrienne, me dit-il, vous devez être content; moi aussi je le suis. Toute réflexion faite, Murat convient à ma sœur; et puis on ne dira pas que je suis devenu fier, que je recherche de grandes alliances pour ma famille. Si j'avais donné ma sœur à un noble, tous vos Jacobins auraient crié à la contre-révolution. D'ailleurs, je suis bien aise que ma femme se soit intéressée à ce mariage-là; et puisque c'est décidé, je vais hâter l'affaire. Nous n'avons pas de temps à perdre, car si je vais en Italie, je veux

emmener Murat avec moi ; il faut que j'y frappe un coup décisif ! »

Le mariage de Murat et de Caroline Bonaparte fut célébré au Luxembourg[1], mais avec modestie, le premier Consul ne pensant pas que ses affaires de famille fussent des affaires d'État. (BOURRIENNE, *Mémoires*.)

LXII

Le collier de perles de Joséphine.

Avant la célébration du mariage de Murat avec Caroline Bonaparte, nous eûmes à jouer une petite comédie dans laquelle je ne pus me dispenser d'accepter un rôle, et qu'il est bon que je raconte ici.

Au moment du mariage de Murat, Bonaparte, n'ayant pas beaucoup d'argent, ne donna donc à sa sœur que trente mille francs de dot; toutefois, comprenant la nécessité de lui faire au moins un cadeau de noces, et ne pouvant lui en acheter un convenable, il emprunta un collier de diamants à sa femme, en lui promettant de lui en rendre un autre, et le donna à la future. Joséphine, médiocrement flattée de cette espèce d'emprunt forcé, mit

1. Murat habitait alors, rue de Monsieur, le petit hôtel qui a appartenu depuis au marquis de Clermont-Tonnerre, ministre de la guerre sous la Restauration; M. de Clermont-Tonnerre lui-même avait été aide de camp de Murat.

sa tête en campagne pour aviser au moyen de remplacer le plus tôt possible son collier.

Elle savait que le fameux joaillier Foncier avait chez lui de magnifiques perles fines qui, disait-il, avaient appartenu jadis à la reine Marie-Antoinette; elle se fit montrer ces perles, et jugea qu'il y avait de quoi faire une très-belle parure; mais, pour en faire l'acquisition, il fallait deux cent cinquante mille francs. Comment les trouver?

Joséphine les trouva; mais comme le premier Consul n'aimait pas les prodigalités, on n'osa pas lui avouer ce qu'on venait de faire, et les perles passèrent, sans qu'il le sût, des casiers de Foncier dans l'écrin de Mme Bonaparte.

La parure de perles une fois acquise, il y eut une autre difficulté à laquelle Mme Bonaparte n'avait pas d'abord songé. Comment se parer d'un collier de cette beauté, acheté en cachette de son mari? C'était d'autant plus difficile, que le premier Consul savait bien que sa femme n'avait pas d'argent, qu'au milieu de ses grandes occupations il trouvait moyen de veiller aux plus petits détails, et qu'il connaissait, ou du moins croyait connaître tous les bijoux de sa femme. Les perles restèrent donc cachées, pendant plus de quinze jours, dans l'écrin de Joséphine, sans qu'elle osât s'en servir. Quel supplice pour une femme! Enfin, un jour, n'y pouvant plus tenir, elle me dit: « Bourrienne, il y a demain grande réunion, je veux absolument mettre mes perles; mais vous

connaissez Bonaparte, il grondera s'il s'aperçoit de quelque chose ; je vous en prie, Bourrienne, ne vous éloignez pas de moi ; s'il me demande d'où viennent ces perles, je lui répondrai sans hésiter que je les ai depuis longtemps. »

Tout se passa comme Joséphine l'avait craint et espéré. Bonaparte, en voyant les perles, ne manqua pas de dire à sa femme :

« Eh bien ! qu'est-ce que tu as donc là ? comme te voilà belle aujourd'hui ? Qu'est-ce que c'est donc que ces perles ? il me semble que je ne les connais pas.

— Eh ! mon Dieu ! si ; tu les as vues dix fois ; c'est le collier que m'a donné la république Cisalpine, que j'ai mis dans mes cheveux.

— Il me semble pourtant....

— Tiens, demande à Bourrienne, il te le dira....

— Eh bien ! Bourrienne, que dites-vous de cela ? vous les rappelez-vous ?

— Oui, général, je me rappelle très-bien les avoir déjà vues. »

Je ne mentais pas, car Mme Bonaparte me les avait montrées, et la vérité est, d'ailleurs, que Joséphine avait reçu un collier de perles de la république Cisalpine ; mais elles étaient incomparablement moins belles que celles de Foncier. Mme Bonaparte joua son rôle avec une dextérité charmante ; je ne me tirai pas mal, non plus, de celui de compère, dont je m'étais chargé dans cette petite comédie,

et Bonaparte ne se douta de rien. (BOURRIENNE, *Mémoires*.)

LXIII

Les bals masqués sous l'Empire.

L'Empereur aimait particulièrement les bals masqués, et en demandait souvent. Il y était toujours sûr d'un certain rendez-vous qui ne lui manquait jamais. Il s'y trouvait, disait-il, entrepris chaque année par un même masque, qui lui rappelait d'anciennes intimités, et le sollicitait avec ardeur de vouloir bien le recevoir et l'admettre à sa cour : c'était une femme très-aimable, très-bonne et très-belle, à qui beaucoup devaient certainement beaucoup. L'Empereur, qui ne laissait pas que de l'affectionner, lui répondait toujours : « Je ne nie pas que vous ne soyez charmante ; mais voyez un peu quelle est votre demande ! jugez-la vous-même et prononcez. Vous avez deux ou trois maris et des enfants de tout le monde. On tiendrait à bonheur sans doute d'avoir été complice de la première faute ; on se fâcherait de la seconde, on la pardonnerait peut-être. Mais ensuite, et puis, et puis !... A présent, soyez l'Empereur, et jugez : que feriez-vous à ma place ? et moi qui suis tenu à faire renaître un certain décorum ! » Alors la belle solliciteuse gardait le silence, ou lui disait : « Du moins,

ne m'ôtez pas l'espérance, » et renvoyait à l'année suivante à être plus heureuse. Et chacun de nous deux, disait l'Empereur, était exact à ce nouveau rendez-vous.

A ces bals, l'Empereur aimait particulièrement à se faire insulter, disait-il, et le recherchait. Un jour, chez Cambacérès, il rit beaucoup de s'entendre dire par une dame connue que sa nature, disait-il, portait d'ailleurs facilement à l'aigreur, « qu'il y avait des gens au bal qu'il faudrait mettre à la porte; qu'ils n'avaient pu y entrer sans doute qu'avec des billets volés. »

Une autre fois il avait porté la douce et timide Mme de Mégrigny à se lever et à s'éloigner avec colère et les larmes aux yeux, disant qu'on abusait assurément vis-à-vis d'elle de la liberté que donnait un bal masqué. L'Empereur venait de lui rappeler une faveur très-remarquable qu'il lui avait accordée jadis, en ajoutant que personne ne doutait qu'elle ne l'eût payée par le droit du seigneur. « Or, il n'y avait que moi, disait l'Empereur qui pusse le lui dire sans l'insulter, parce que cela se disait, il est vrai, mais que j'étais bien sûr qu'il n'en était rien. » Voici l'histoire.

L'Empereur, allant se faire couronner à Milan, coucha à Troyes. On lui présenta les autorités, et, parmi elles, une jeune pétitionnaire à la veille de se marier, et qui venait solliciter de lui une faveur de fortune. Or, comme l'Empereur désirait, disait-il, faire quelque chose qui fût, avec éclat, agréable au

pays, la circonstance lui parut favorable, et il la saisit avec toute la grâce imaginable. La jeune personne (c'était Mme de Mégrigny) appartenait aux premières familles de la province, mais était tout à fait ruinée par l'émigration. A peine était-elle de retour au logis misérable de ses parents, qu'un page y entrait avec fracas, apportant le décret de l'Empereur qui leur rendait trente mille francs de rente ou plus. On juge du bruit et de l'effet d'un tel événement. Toutefois, comme rien n'était plus charmant, plus complétement joli, disait l'Empereur, que la jeune solliciteuse, on voulait que ses attraits eussent été pour quelque chose dans sa galanterie, bien qu'il eût quitté la ville quelques heures après, et qu'il n'y eût plus songé ; c'était égal. On sait comme se font les histoires, et, comme elle était femme d'un de ses écuyers, qu'elle vint conséquemment à la cour, on avait mêlé tout cela comme de coutume; si bien que, nommée depuis sous-gouvernante du roi de Rome, le choix scandalisa un moment la sévère Mme de Montesquiou, qui craignait, disait l'Empereur, de n'y voir qu'un arrangement.

L'Empereur dit qu'il renouvela à Turin la galanterie gracieuse de Troyes dans la personne de Mme de Lascaris; et, dans les deux endroits, du reste, il croit avoir eu à se louer de sa libéralité et en avoir recueilli le fruit. Les deux familles se sont montrées attachées et reconnaissantes. (*Mémorial.*)

LXIV

Le dernier bal de l'Impératrice.

A dater du jour où sa nouvelle destinée lui avait été révélée par l'Empereur, Joséphine n'était presque pas sortie de ses appartements et n'avait paru que très-rarement au cercle des Tuileries; Madame Mère avait fait les honneurs de la cour. Cependant Napoléon voulut que l'Impératriee assistât au *Te Deum* chanté à Notre-Dame deux jours après (le 2 décembre) pour les anniversaires du couronnement et de la bataille d'Austerlitz, et en commémoration de la signature du traité de paix de Vienne, dont les conséquences étaient devenues si tristes pour elle. Joséphine y parut dans une tribune, entourée de toutes les princesses de la famille impériale, et Napoléon se rendit seul, en grande cérémonie, à la métropole. Le lendemain, l'Impératrice fut encore obligée d'assister à la fête que donna la ville de Paris à cette occasion.

L'Empereur avait demandé que cette fête commençât de bonne heure, paree qu'il voulait voir tout le monde, et surtout le moins de robes de cour possible.

« J'en vois tous les jours aux Tuileries, avait-il dit à M. de Rémusat. Puisque c'est la ville de Paris qui me donne une fête, ce sont les habitants de

Paris et leurs femmes que je veux trouver sur mes pas avant tout. »

Ce bal fut magnifique. La salle du Trône, entre autres, était resplendissante de fleurs, de lumières, de diamants et de femmes, toutes plus parées les unes que les autres: on eût dit une féerie. Joséphine arriva avant Napoléon : jamais sa toilette n'avait paru si éblouissante, jamais sa physionomie, toujours si douce, mais ce jour-là empreinte d'une profonde tristesse, n'avait eu une expression aussi sublime de résignation. Lorsque, arrivée dans la grande salle, après avoir passé sous les yeux des premiers magistrats et de l'élite de sa bonne ville, elle s'avança lentement vers ce trône sur lequel elle allait s'asseoir pour la dernière fois, ses yeux se fermèrent à demi, ses genoux faiblirent, et elle fut obligée, pour ne pas tomber, de s'appuyer sur le bras de sa dame d'honneur.

« Je n'aurai jamais la force d'arriver jusque-là, lui dit-elle d'une voix éteinte; je me sens mourir.

— Un peu de courage, madame, lui répondit Mme de La Rochefoucauld à demi-voix; tous les regards sont dirigés sur Votre Majesté.

— Oh! qu'une couronne pèse! » dit-elle encore bien bas.

Et, faisant un dernier effort, elle se mit à sourire ; l'Empereur l'avait voulu.

Un moment après on battit aux champs pour annoncer l'arrivée de Napoléon. Il s'avança d'un pas

rapide, accompagné de sept rois qui marchaient à sa suite, et vint s'asseoir à côté de l'Impératrice, après avoir parlé à la plupart de ceux qui s'étaient trouvés sur son passage. La fête commença. Napoléon, qui voulait être aimable, se leva bientôt de son fauteuil pour aller faire ce qu'il appelait *sa tournée;* mais, avant de descendre de l'estrade, il s'était penché vers Joséphine et lui avait dit quelques mots à l'oreille, probablement pour l'engager à l'accompagner, car celle-ci se leva à l'instant.

M. de Talleyrand, qui, en sa qualité de grand chambellan, se tenait debout derrière l'Empereur, se précipita pour le suivre; mais il s'embarrassa dans la queue du manteau de l'Impératrice, et, en la faisant trébucher, faillit tomber lui-même. Une fois dégagé, il rejoignit Napoléon sans même adresser la moindre excuse à Joséphine. Il faut croire que le prince de Bénévent n'avait aucune intention d'insulter au malheur de l'Impératrice; mais il n'ignorait aucun des secrets du grand drame qui était en train de se jouer; il savait que le dernier acte allait s'accomplir; et certes, lui, si poli envers qui que ce fût, n'eût pas agi de la même façon un an auparavant.

Quant à Joséphine, elle s'arrêta, et, avec une dignité remarquable, elle sourit à M. de Talleyrand, comme d'une maladresse qui aurait été commune à tous deux; mais en même temps ses yeux se remplirent de larmes.

Arrivés à l'extrémité de la grande galerie, Leurs Majestés se séparèrent; Napoléon prit à droite et l'Impératrice à gauche. Tout le monde se porta de son côté pour la voir, car elle était adorée de la bourgeoisie, et même des femmes de la cour, qui toutes se plaisaient à la proclamer bonne et indulgente; aussi cette triste promenade produisit-elle une forte impression sur la foule. Ce fut la dernière fois que Joséphine parut officiellement en public.

LXV

Le divorce.

C'était le 16 décembre 1809. Déjà toute la famille impériale, ainsi que les grands dignitaires de la couronne, se trouvaient réunis aux Tuileries, dans la galerie de Diane, qui avait été disposée à cet effet. Napoléon s'assit sur le fauteuil qui lui avait été préparé, à droite de l'archichancelier. Il était immobile comme une statue, et tenait constamment les yeux fixés sur la porte des appartements intérieurs. Tout à coup les deux battants sont ouverts à la fois; deux pages se rangent chacun d'un côté, et un huissier annonce à haute voix :

« Sa Majesté l'Impératrice et reine! »

A ces mots, il se fit dans la salle un mouvement bientôt suivi du plus profond silence. Tous les regards se dirigèrent du même côté. Joséphine parut.

L'Empereur se leva. Elle était vêtue d'une robe de mousseline unie ; un peigne d'écaille blonde avait pris, cette fois, la place de la petite couronne dentelée qui, dans les cérémonies d'apparat, encadrait ordinairement le chignon de ses cheveux d'un noir d'ébène ; toute sa toilette était remarquable de simplicité. Elle ne portait pas un seul bijou ; seulement un petit médaillon de forme ovale, passé dans un cordonnet de soie noire, était suspendu à son cou : c'était le portrait de Napoléon lorsqu'il n'était encore que général en chef de l'armée d'Italie. Elle s'avança lentement, appuyée sur le bras de la reine de Hollande, aussi pâle que sa mère. Eugène, debout à côté de l'Empereur et le regard fixe, semblait éprouver un tremblement violent. Napoléon se rapprocha de lui, chercha sa main et la serra à plusieurs reprises en lui disant à voix basse :

« Point de faiblesse, encore un peu de courage.

— J'en ai, sire, » lui répondit le vice-roi.

Mais le trouble d'Eugène augmenta tellement, qu'on s'attendait à le voir défaillir. Pendant ce temps, Joséphine était venue s'asseoir devant une table recouverte de velours vert à crépines d'or, placée un peu en avant et à gauche de Cambacérès. Napoléon fit un signe gracieux de la main en regardant autour de lui, comme pour engager les grands dignitaires à se rasseoir.

Alors le procureur impérial, le comte Regnault de Saint-Jean-d'Angely, donna lecture, d'une voix

mal assurée, de l'acte de séparation. Il fut écouté dans un religieux silence. Une vive anxiété était peinte sur tous les visages; Joséphine seule semblait être calme; le bras posé sur la table qui était devant elle, et la tête penchée, on vit de grosses larmes couler lentement sur ses joues. Sa fille, debout derrière elle, un coude appuyé sur le dossier du fauteuil de sa mère, ne cessa de sangloter. Quant à l'Empereur, il semblait souffrir intérieurement mille fois plus que l'Impératrice.

La lecture de l'acte achevée, Joséphine se leva, essuya ses yeux, et d'une voix ferme, prononça les courtes paroles d'adhésion qui avaient été formulées à l'avance; puis, ayant pris la plume que Cambacérès lui présentait, elle signa l'acte que le comte Regnault de Saint-Jean-d'Angely avait placé devant elle, et aussitôt, couvrant ses yeux de son mouchoir, elle se retira silencieusement, soutenue par sa fille, et sans même regarder autour d'elle. Sur un signe de Napoléon, Eugène s'était élancé vers sa mère; mais apparemment que les forces vinrent à lui manquer, car, arrivé presque dans l'embrasure des deux portes de la galerie, l'huissier de service et celui de ses aides de camp qui l'avait accompagné jusque-là furent obligés de lui venir en aide pour le soutenir. Cette triste cérémonie terminée, on reconduisit l'Empereur en grande cérémonie jusque dans ses appartements intérieurs, où il demeura le reste de la soirée sans recevoir personne; et, cette

nuit, le palais sembla silencieux comme la tombe. Les gens qui observent tout remarquèrent que, tandis qu'elle s'accomplissait, et malgré la saison, une horrible tempête éclata sur Paris. Des torrents de pluie, d'effroyables coups de vent portèrent l'épouvante dans les esprits; on eût dit que le ciel voulait manifester sa réprobation de l'acte qui détruisait le bonheur de Joséphine; et, chose non moins extraordinaire, le même phénomène se reproduisait à Milan, le même jour et à la même heure.

Le lendemain matin, d'après les conventions arrêtées, Joséphine quitta les Tuileries pour aller habiter la Malmaison. (*Souvenirs intimes du temps de l'Empire.*)

LXVI

Le présent de noces.

A Vienne, lorsque toutes les cérémonies d'étiquette de la remise de la fille de François II au prince de Wagram, fondé de pouvoir de Napoléon, furent terminées (ce qui, à la cour d'Autriche, ne fut pas un chapitre médiocrement long), on s'occupa du départ de la jeune archiduchesse; mais tout le temps que durèrent les préparatifs, Marie-Louise ne fit que pleurer, en songeant qu'elle allait être séparée de sa famille. Élevée dans les principes de Marie-Thérèse, la fille de François II pleurait à la pensée, non-seulement de quitter ses sœurs, ses

frères, son père, peut-être même sa belle-mère, mais encore d'être forcée de vivre auprès d'un homme qu'elle ne connaissait pas, et qui ne devait être pour elle qu'un objet de terreur; car ses oncles n'avaient cessé de lui répéter que Napoléon avait tenté deux fois d'anéantir leur maison. Cependant le jour fixé pour le départ arriva. Marie-Louise, après avoir reçu les adieux de sa famille, se retira dans son appartement afin d'y pleurer plus à son aise en attendant Berthier, qui, d'après le cérémonial prescrit, devait la conduire à la voiture. Au moment où on l'introduisit dans le cabinet de sa nouvelle souveraine, il la trouva donc tout en larmes. Enfin, après un moment de silence, elle lui dit d'une voix brisée par les sanglots:

« Prince, ma douleur n'est-elle pas excusable? jetez les yeux autour de vous, je ne suis entourée ici que de choses qui me sont chères et précieuses: ces dessins sont de mes sœurs, cette boîte d'ivoire est l'ouvrage de mon frère Ferdinand, c'est mon oncle Charles qui a peint ce tableau, et ce coussin en tapisserie m'a été donné par ma mère, qui l'avait brodé de ses mains. »

Et Marie-Louise continuant sur ce ton l'inventaire de son cabinet, il ne fut pas jusqu'à un tapis de pied usé qui ne lui eût été donné par une main amie. Et puis vint le tour des fleurs artificielles qui garnissaient de magnifiques vases de porcelaine de Saxe; des oiseaux d'Amérique, emprisonnés

dans une volière à réseaux d'argent, du perroquet juché sur son bâton d'acajou, etc. Mais, de toute la collection, la pièce la plus importante et la plus regrettée était un petit épagneul à longs poils, de pure race anglaise, qui faisait à lui seul plus de bruit que le perroquet dans son bavardage austro-russe.

Au palais, on n'avait pas laissé ignorer à la jeune archiduchesse combien les petits chiens de l'impératrice Joséphine avaient déplu à Napoléon. Aussi, en père prudent, François II avait-il prévenu sa fille qu'il lui faudrait laisser à Vienne, son chien, son perroquet, et n'emporter avec elle à Paris aucune des jolies bêtes qu'elle aimait tant.

Il y avait certainement dans les regrets de la jeune archiduchesse, une preuve de bonté de cœur que comprit parfaitement Berthier. En voyant une pareille douleur là où il ne s'attendait à trouver que de la joie, il dit à sa nouvelle souveraine :

« Madame, je venais au contraire prévenir Votre Majesté qu'elle ne pourra se mettre en route que dans deux heures, et qu'en conséquence je lui demande la permission de la quitter jusqu'au moment de son départ. »

Et se retirant aussitôt, le prince de Neufchâtel alla trouver l'Empereur d'Autriche, à qui il confia le plan qu'il avait conçu. François II comprit ce qu'on lui demandait, et donna des ordres en conséquence.

Enfin, la jeune impératrice quitta Vienne et arriva bientôt en France. Les fêtes qui l'accompagnèrent sur toute sa route commencèrent à lui faire oublier un peu l'épagneul et le perroquet qu'elle avait semblé tant regretter.

On sait comment sa voiture fut arrêtée à quelques lieues en avant de Compiègne; comment Napoléon y monta sans façon et prit place à côté de celle qui n'était encore que sa fiancée, enfin comment, arrivé à Paris, l'Empereur prenant la main de cette jeune femme qu'il croyait être un gage de paix et d'éternelle alliance, traversa, en présence de toute la cour impériale rassemblée, la grande galerie du Louvre, où les cris de « Vive l'Empereur! » et de « Vive Marie-Louise! » ébranlèrent la voûte du vieux palais de Catherine de Médicis. Alors l'Impératrice oublia tout à fait sa petite ménagerie de Vienne, au milieu des enivrements de ce glorieux bonheur. Puis le lendemain, au balcon du pavillon de l'Horloge des Tuileries, Napoléon présenta lui-même sa femme aux Parisiens, et, comme la veille, cent mille voix crièrent: « Vive l'Empereur! Vive Marie-Louise! » Quant à lui, le cœur ivre de joie, il ne pouvait répondre à la foule que par des saluts. Lorsqu'il se retira, il dit à sa femme, les larmes aux yeux: « Viens, ma bonne Louise, que je te paye de tout le bonheur que tu m'as donné. »

Et la conduisant par un de ces sombres corridors du palais, qui, même en plein jour, étaient con-

stamment éclairés par des lampes, il la fit marcher à grands pas.

« Sire, où me conduisez-vous? demanda la jeune femme; j'ai peur ici, ajouta-t-elle en serrant le bras de Napoléon.

— Viens toujours, te dis-je; est-ce que tu as quelque chose à craindre avec moi? »

Mais tout à coup l'Empereur s'arrête devant une porte fermée.

« Louise, écoute! » lui dit-il en prêtant lui-même l'oreille.

Aussitôt une voix qui semblait n'avoir rien d'humain et les clapissements d'un chien se font entendre. L'animal avait senti plutôt qu'entendu ceux qui s'étaient approchés, et de ses pattes grattait de l'autre côté de la porte. Napoléon l'ouvre et pousse doucement Marie-Louise dans une pièce très-éclairée, où l'éclat du jour empêche d'abord celle-ci de distinguer ce qui s'offre à sa vue. Bientôt les objets deviennent plus distincts. Alors un délicieux frémissement, causé par la surprise, vient agiter la jeune femme. Elle veut parler, les paroles expirent sur ses lèvres; elle ne peut que pencher sa tête, en pleurant, sur la poitrine de Napoléon.

C'est que, dans cette chambre, Marie-Louise, impératrice et reine, rassasiée, pour ainsi dire, des pompes triomphales qu'elle avait partagées avec son époux, le plus puissant souverain du monde, Marie-Louise, disons-nous, retrouvait tout à coup, grâce

à lui, ces joies de l'enfance, ces souvenirs de la patrie qu'elle avait tant regrettés quelques jours auparavant. Outre son chien, son perroquet et ses oiseaux, cette chambre renfermait, rangés dans le même ordre qu'à Vienne, tous les objets qu'elle y avait laissés en partant, tout, jusqu'à la boîte d'ivoire façonnée par son frère, jusqu'au petit coussin que l'impératrice sa mère lui avait donné.

Lorsqu'elle fut un peu remise d'une émotion si douce, Napoléon lui dit :

« Tu es contente, ma bonne Louise? eh bien! moi aussi, et je crois qu'en ce moment je recevrais avec indifférence la nouvelle d'une victoire. »

Cependant l'Impératrice parcourait avec ravissement ce cabinet, tandis que ses oiseaux gazouillaient dans leur volière, que son perroquet s'agitait sur son bâton, et que son chien pleurait de joie. La pauvre petite bête semblait craindre d'approcher de son ancienne maîtresse. Alors Napoléon appela l'épagneul et le caressa.

Cependant le perroquet restait muet, contre l'habitude des oiseaux de sa bruyante espèce.

« Monsieur Jacquot, vous me faites l'effet d'être un peu bête, dit en riant Napoléon.

— Je suis malade! » répondit tout à coup le perroquet d'une voix gutturale et d'un air piteux.

A ces mots, Napoléon laissa échapper un éclat de rire homérique.

Lorsque cet accès de gaieté fut passé, il demanda

à l'Impératrice quel avait été, à Vienne, le précepteur de ce perroquet. Celle-ci répondit, en souriant, que son éducation avait été un peu négligée.

« Mais, sire, ajouta-t-elle, il n'y avait que M. de Metternich qui lui parlât français, et malheureusement il n'a pu lui apprendre que cette seule phrase qu'il prononce très-bien, comme vient d'en juger Votre Majesté. »

Napoléon et Marie-Louise se prirent à rire de plus belle, et comme les larmes sont bien près du rire, celle-ci, pour le remercier de tant d'attentions aimables, se jeta avec attendrissement dans ses bras. Il était alors près de la fenêtre, et la foule rassemblée dans la cour des Tuileries vit du dehors ce mouvement. Aussitôt des battements de mains et des acclamations à faire trembler les murs du palais furent poussées par le peuple, qui, sans doute, assignait à cette scène d'intérieur quelques motifs de haute politique. Au même moment, un léger bruit se fit entendre du côté de la porte, restée entr'ouverte, et la tête du prince de Neufchâtel se laissa voir.

« Berthier, vous pouvez entrer, » lui dit l'Empereur.

Et allant au-devant de lui, il le prit par la main et le présenta à l'Impératrice en disant :

« Tiens! ma bonne Louise, c'est lui qui, à Vienne, a eu l'idée, en voyant tes larmes, de faire transporter ici tout ce que tu vois, pour tâcher d'adoucir

un peu des regrets qui prouvent en faveur de ton cœur. Berthier mérite bien que tu le récompenses ; embrasse-le donc, ma chère amie. »

A cette proposition inattendue, Marie-Louise, naturellement timide, baissa la tête sans mot dire. Berthier, retenu plus encore par le respect que par les convenances de l'étiquette, restait comme cloué à sa place.

« Allons, mon cher, dit gaiement l'Empereur en touchant légèrement le coude du prince, est-ce que pour la première fois vous ne voudriez pas m'obéir?

— Sire....

— Allons, allons, ce devrait être déjà fait. »

Puis, lui serrant la main, il ajouta d'une voix émue : « Embrasse-la, mon vieil ami. » (*Ibid.*)

LXVII

Une nouvelle décoration.

M. de Brissac, chambellan de l'Impératrice, se présenta un jour devant elle avec les insignes d'un ordre de nouvelle création, où étaient figurés le *lion de Cassel*, le *cheval de Brunswick*, le *dragon de Danemark*, et d'autres emblèmes empruntés au règne animal :

« Bon Dieu! s'écria naïvement l'Impératrice, il n'y a donc que des bêtes dans cet ordre-là? »

Nous ne savons ce qu'aurait répondu M. de Bris-

sac à cette singulière exclamation, si, fort heureusement pour lui, M. de Lacépède, que l'Impératrice avait fait mander, ne fût arrivé sur ces entrefaites. (Mme Marco de Saint-Hilaire, *Mémoires inédits.*)

LXVIII

La ganache.

« Les salons de Paris sont terribles avec leurs quolibets, disait un jour l'Empereur, et cela parce qu'il faut convenir que la plupart sont pleins de sel et d'esprit. Avec eux on est toujours battu en brèche, et il est bien rare qu'on n'y succombe pas.

— Il est sûr, disais-je, que nous ne respections rien, que nous nous attaquions même aux dieux; rien ne nous était sacré, et Votre Majesté suppose bien qu'elle-même et l'Impératrice n'étaient pas épargnées.

— Ah! je le crois bien, répondit l'Empereur; mais n'importe, racontez toujours.

— Eh bien! sire, on disait qu'un jour Votre Majesté, fort mécontente à la lecture d'une dépêche de Vienne, avait dit à l'Impératrice dans sa colère et sa mauvaise humeur : « Votre père est une ganache! » Marie-Louise, qui ignorait beaucoup de termes français, s'adressant au premier courtisan qui lui tomba sous la main : « L'Empereur me dit que mon père « est une ganache : que veut dire cela? » A cette

interpellation inattendue, le courtisan, dans son embarras, balbutia que cela voulait dire un homme sage, de poids, de bon conseil. A quelques jours de là, et la mémoire encore toute fraîche de sa nouvelle acquisition, l'Impératrice, présidant le conseil d'État, et voyant la discussion plus animée qu'elle ne voulait, interpella pour y mettre fin Cambacérès, qui, à ses côtés, bayait tant soit peu aux corneilles. « C'est à vous à nous mettre d'accord dans cette « occasion importante, lui dit-elle ; vous serez « notre oracle, car je vous tiens pour la première, « la meilleure *ganache* de l'Empire. »

« A ces mots de mon récit, l'Empereur riait à s'en tenir les côtés. « Ah ! quel dommage, disait-il, « que cela ne soit pas véritable ! Voyez-vous bien « l'ensemble du tableau ? l'empesure compromise « de Cambacérès, l'hilarité de tout le conseil, et « l'embarras de la pauvre Marie-Louise, épouvantée « de tout son succès. » (*Mémorial.*)

LXIX

Le petit roi.

Le roi de Rome n'ayant encore que trois ans, échappe un matin à l'active surveillance de sa gouvernante, traverse les grands appartements et arrive seul à la porte du cabinet de l'Empereur. Là, le bel enfant lève sa tête blonde vers l'huissier

et lui dit d'une voix argentine, mais impérative : « Ouvrez!... je veux voir papa!

— Sire, je ne puis ouvrir à Votre Majesté.

— Pourquoi cela?... ne suis-je pas le petit roi? (C'était ainsi qu'on le désignait dans le palais.)

— C'est vrai, sire, répond encore l'huissier; mais Votre Majesté est seule : voilà pourquoi je suis forcé de lui désobéir. »

L'Empereur avait donné l'ordre de ne jamais laisser entrer son fils, n'importe où, à moins qu'il ne fût accompagné de Mme de Montesquiou. Il était sans doute impossible que l'enfant sortît de son appartement sans elle; mais Napoléon, en agissant ainsi, avait voulu donner à son fils, dont les dispositions naturelles le portaient à être volontaire, une haute idée de la puissance de sa gouvernante.

Lorsque l'huissier du cabinet lui eut fait cette réponse, les yeux du jeune prince se remplirent de larmes, mais il ne dit rien; il attendit Mme de Montesquiou qui, ayant suivi les pas de son élève, arriva immédiatement. Aussitôt l'enfant saisissant la main de sa gouvernante, regarda fièrement l'huissier en lui disant: « Ouvrez!... le petit roi le veut! » Celui-ci ouvrit la porte du cabinet impérial et annonça : « Sa Majesté le roi de Rome! » (Baron DE MONTBELLE, *Histoire du duc de Reichstadt.*)

LXX

Napoléon et le tonnelier.

Bientôt après la naissance du jeune Napoléon, son père se proposa de faire bâtir un superbe palais, presque vis-à-vis le pont d'Iéna. Il devait être appelé le *palais du roi de Rome*. Le gouvernement tâcha donc d'acheter toutes les maisons situées sur l'emplacement qu'on avait choisi. Sur le terrain qui, d'après le plan de l'édifice, devait former l'extrême droite de la façade, se trouvait une petite maison appartenant à un pauvre tonnelier nommé Bonvivant. Cette maison, avec le sol où elle était bâtie, valait tout au plus mille francs. Le propriétaire en demanda dix mille. On le fit savoir à l'Empereur, qui ordonna de l'acheter à ce prix. Quand les personnes chargées de conclure cet arrangement vinrent pour terminer, le tonnelier dit que, toute réflexion faite, il ne la vendrait pas à moins de trente mille francs. Cela fut rapporté à Napoléon, qui donna l'ordre de lui compter cette somme. Lorsqu'on revint pour conclure l'affaire, le tonnelier porta sa demande à quarante mille francs. L'architecte, M. Fontaine, fut très-embarrassé; il ne savait plus que faire. Il n'osait ennuyer davantage Napoléon de cet objet, et cependant il savait qu'il était impossible de lui rien cacher. Il lui en parla

donc de nouveau. « Ce drôle-là abuse, dit-il ; pourtant il n'y a pas d'autre moyen. Allons, il faut payer. » L'architecte retourna chez le tonnelier, qui demanda cinquante mille francs de sa maison. Napoléon, indigné, dit en apprenant cette nouvelle preuve d'avidité : « Cet homme-là est un misérable : eh bien ! je n'achèterai point la maison : elle restera comme un monument de mon respect pour les lois. Arrangez vos plans en conséquence. » Les Bourbons sont rentrés, ont renversé ce qui était élevé du palais futur, et en ont tout rasé jusqu'aux fondements. La baraque du tonnelier est tombée en ruine, et son propriétaire, M. Bonvivant, demeure maintenant à Passy, rue Basse, n° 31, où il vit misérablement de son métier. (O'MÉARA.)

LXXI

Une méprise.

On était en automne. Madame, mère de l'Empereur, allait dîner ce jour-là chez la reine d'Espagne. M. de Beaumont, son premier écuyer, avait donné ses ordres pour que les voitures fussent prêtes, et Madame était restée avec Mme de Fleurieu, qui se trouvait de service auprès d'elle, dans le salon, où était suspendu le grand tableau de *Bélisaire* de David. Le jour baissait et le salon était à peine éclairé par la lueur mourante du feu, lorsque les deux battants

de la porte s'ouvrent, et le valet de chambre introduit un monsieur vêtu d'un costume richement brodé en argent, ayant le bas de soie blanc, les escarpins à boucles d'or, l'épée au côté, le chapeau à plumes sous le bras, enfin la tenue complète. Le monsieur s'avance dans l'appartement, salue légèrement les deux femmes qu'il entrevoit assises dans l'obscurité, puis se dirige vers la cheminée en chantant à voix basse, s'y chauffe les pieds, tire sa montre, regarde la pendule, compare et dit enfin assez haut pour qu'on l'entende :

« Que diable, ce vieux fou-là, comment donc vont ses pendules? »

Mme de Fleurieu surprise au dernier point de cette façon d'agir, et ne comprenant pas d'ailleurs ce que pouvait venir faire un préfet (car elle venait enfin de reconnaître la broderie préfectorale sur l'habit du visiteur) chez Madame, à cette heure de la journée, et surtout en un moment où on savait qu'elle allait sortir; Mme de Fleurieu s'apprêtait à lui demander ce qu'il cherchait et ce qu'il voulait, lorsque lui-même, avançant d'un pas délibéré, la pointe du pied basse, le jarret tendu, s'approcha du canapé, et, s'adressant directement à Madame, lui demanda :

« Savez-vous si Son Altesse viendra bientôt? »

En disant ces mots, il se mit à sourire en serrant les dents, ce qui donnait à sa physionomie une assez drôle d'expression.

Madame, quoique toujours très-convenable, n'était pas constamment sur ses gardes; cette question inattendue, qui l'avait d'abord étonnée, acheva de la troubler; elle ne put que regarder le monsieur et lui dire à demi-voix :

« Monsieur.... je vous dirai.... que.... je ne sais pas....

— Hein!... quoi! vous n'entendez pas, répliqua le visiteur; je vous demande, madame, si vous savez quand doit venir l'archichancelier? »

Ce fut bien une autre affaire. Ici Mme de Fleurieu ne comprit pas plus que Madame, qui, plus stupéfaite cette fois que la première, regarda le monsieur brodé et ne put ajouter un mot. Le monsieur haussa les épaules et se rapprocha de la cheminée; il posa ses pieds sur les chenets, les chauffa en sifflant et en marmottant par intervalles des paroles qui ressemblaient aux imprécations d'un homme qui a faim. Mme de Fleurieu, commençant à trouver la scène un peu longue, en raison de sa singularité, se leva en vraie dame de cour, et, s'avançant vers l'habit brodé, lui dit avec cette dignité qui lui était naturelle :

« Monsieur, voudriez-vous me dire où vous croyez être? »

Le monsieur se retourna vers elle assez négligemment en laissant un de ses pieds sur le chenet :

« Comment! madame, où je *crois* être? répéta-t-il; mais je crois être chez Son Altesse Sérénissime

l'archichancelier de l'Empire, qui m'a fait l'honneur de m'inviter à dîner aujourd'hui, me sachant à Paris, et que je suis fort étonné de ne pas voir ici, car l'heure est pour cinq heures et demie, et il en est six.

— Monsieur, répondit gravement Mme de Fleurieu, vous n'êtes point ici chez M. l'archichancelier : vous êtes chez Madame.

— Madame qui?... je vous prie.

— Chez Madame Mère, monsieur, mère de Sa Majesté l'Empereur et roi! »

En entendant ces mots sacramentels, le monsieur se retourne et se précipite vers Madame, en s'écriant :

« Ah! que je suis heureux, madame! comment vous témoigner *ma joie* de faire ainsi la connaissance de la mère d'un homme à qui j'ai tant d'obligations? »

Et, énonçant enfin ses nom et qualité, il déclare se nommer Desmousseaux et être préfet de Toulouse, c'est-à-dire du département de la Haute-Garonne.

Madame, qui était d'une extrême bonté, l'accueillit alors comme devait l'être un haut fonctionnaire public qui paraissait aussi attaché à l'Empereur; mais comme elle était ponctuelle et femme d'ordre avant tout, et que six heures sonnaient en même temps à la pendule :

« Monsieur, lui dit-elle avec bienveillance, je vous

engage à vous hâter.... L'archichancelier se met à table à six heures précises; je ne puis, à mon grand regret, vous offrir de vous dédommager, parce que je dîne chez ma belle-fille.... Mais j'espère avoir l'honneur de vous revoir.... un autre jour.... »

Le monsieur s'en alla après avoir répété dix fois les assurances de son bonheur *d'avoir fait la connaissance de Madame;* quant aux excuses, il n'en faut pas parler, car il n'y songea pas; et le mieux de l'affaire, c'est qu'il n'y pensa jamais.

Toutefois, l'aventure devait avoir un côté plaisant, mais tristement sérieux pour lui. Lorsqu'il eut pris cavalièrement congé de Madame, et qu'il fut sorti des appartements, il se mit en devoir de gagner le logis de Cambacérès; mais le cocher de sa voiture de remise, après l'avoir déposé sur le perron de Madame, qu'il n'avait pas reconnu pour ne pas être celui de l'archichancelier, parce que rien ne ressemble plus à un perron en pierre qu'un autre perron également en pierre, s'en était allé sans s'inquiéter autrement de sa pratique. Il pleuvait, il faisait du vent, il y avait de la boue; tout cela n'était rien en comparaison de l'orage qui attendait le préfet, lorsqu'il arriva enfin chez Cambacérès, qui, bien que logé dans la même rue que Madame, était encore assez loin d'elle pour que le haut fonctionnaire y arrivât mouillé, et le pire, crotté et affamé, car il était six heures et demie, et l'archichancelier n'aimait pas qu'on se fît atten-

dre; il n'attendait que les femmes : aussi, quand on annonça dans la salle à manger M. le préfet de la Haute-Garonne, Cambacérès était-il à table depuis un quart d'heure. (La duchesse d'ABRANTÈS, *Mémoires.*)

LXXII

Un mot sublime.

Au mois d'avril 1809, à l'attaque de Ratisbonne, après un combat opiniâtre, le maréchal Lannes s'était enfin rendu maître de la ville, lorsqu'un officier d'état-major, quoique blessé mortellement, arrive de toute la vitesse de son cheval jusque sur le monticule où Napoléon, blessé lui-même au talon le matin, se trouvait entouré de ses officiers. Le messager met pied à terre et, se soutenant à peine, s'approche, pâle, chancelant et l'habit couvert de sang et de poussière :

« Sire! s'écria-t-il d'une voix pleine d'exaltation, Ratisbonne est à nous! Voyez flotter nos drapeaux sur les murailles de la ville! Sire! voyez vos aigles...

— Monsieur, vous êtes blessé? interrompit l'Empereur.

— Non, sire, je suis tué! » répond l'héroïque soldat.

Et en prononçant ces derniers mots, il tombe mort.

LXXIII

L'architecte et le grenadier.

Vers la fin de 1805, Napoléon Ier, par un décret daté de Saint-Cloud, ordonna la construction d'une caserne d'infanterie sur les terrains, vagues alors, situés à droite et à gauche de la caserne du quai d'Orsay. Ce nouveau bâtiment militaire reçut le nom de *quartier Napoléon.*

L'Empereur alla visiter cette caserne quelques jours après qu'elle eut été achevée. Le bataillon des grenadiers à pied de service y était déjà installé. En parcourant les chambres, les salles d'exercices et les cuisines, Napoléon adressa la parole à quelques-uns de ses vieux braves. Comme ce jour-là il était de bonne humeur et par conséquent en train de causer, il avisa un vieux soldat qui était assis en plein midi, et malgré la chaleur du soleil (on était au mois de juillet 1806), sur une des énormes poutres posées circulairement dans la grande cour pour servir de bancs.

« Eh bien ! lui dit-il en marchant droit à lui, j'espère que vous devez être contents de votre nouveau logement : je vous ai fait bâtir une belle caserne où vous serez tous comme des coqs en pâte !

— C'est vrai, mon Empereur, répondit le grenadier, qui s'était levé aussitôt sur ses deux jambes

en portant vivement le revers de sa main droite à son bonnet de police. Le quartier n'est pas maladroitement outillé, et le maçon qui l'a *astiqué* n'était pas un manchot : mais il y manque des ustensiles de première urgence à notre baraque.

— De quels ustensiles veux-tu parler ? demanda Napoléon, à qui l'expression de *baraque* avait fait froncer le sourcil.

— Quelques arbres dans cette cour, comme à la grande caserne de Potsdam, pour nous garantir du soleil, et des gouttières aux toits pour nous empêcher de boire plus de bouillon que le gargot[1] n'en met ordinairement dans notre gamelle. »

Napoléon reconnut, par un sourire, la justesse de la critique du grenadier.

« Bah ! lui répliqua-t-il en lui tirant doucement la moustache, vous n'êtes jamais contents, vous autres ! vous êtes des petits-maîtres et des freluquets, et, si l'on vous écoutait, il faudrait que je vous misse dans du coton.

— Possible ! mon Empereur, repartit le soldat avec un flegme imperturbable ; mais c'est qu'il nous arrive quelquefois, quand le temps est de mauvaise humeur, d'avoir de la crotte jusqu'aux genoux. »

Napoléon fit appeler le lendemain aux Tuileries l'architecte qui avait présidé aux dernières con-

1. On appelait, dans la vieille garde, *gargots* les soldats ou même les cuisiniers chargés de la préparation des aliments de l'ordinaire.

structions de la caserne d'Orsay. Il se trouvait justement dans un de ces moments de crise qui jetait dans son caractère ordinairement si affectueux à l'égard des personnes qui lui étaient étrangères, une sorte d'acrimonie :

« Monsieur, dit-il tout d'abord à l'architecte, vous êtes de l'Institut, m'a-t-on dit; vous avez une expérience de trente années dans la construction des bâtiments, et je vous ai décoré de la Légion d'honneur, à ce que je vois?

— Oui, sire, répondit l'architecte.

— Eh bien! monsieur, je suis fâché d'être forcé de vous le dire, mais vous ne savez pas votre métier! »

Le moderne Vitruve tomba de son haut à ce singulier compliment, et ne put que balbutier des mots inintelligibles, car il ne savait pas où l'Empereur voulait en venir. Napoléon eut pitié de son embarras, et, se radoucissant un peu, il reprit :

« Dans la caserne de ma garde, celle du quai d'Orsay, vous avez oublié les gouttières, monsieur!

— Ah! sire, repartit aussitôt l'architecte, que le léger sourire qui avait effleuré les lèvres de l'Empereur avait un peu rassuré, pardonnez-moi : je croyais que les grenadiers de Votre Majesté ne craignaient pas plus l'eau que le feu! »

Ce trait d'esprit acheva de désarmer Napoléon, qui se prit à rire tout de bon en répondant :

« Mes soldats ne craignent ni l'eau ni le feu, c'est

vrai ; mais ils craignent les rhumes, et il est urgent de placer des gouttières aux toits de leur caserne : je compte que vous réparerez au plus tôt cet oubli. »

Quelques jours après, les gouttières étaient posées, et le grenadier critique disait à ses camarades :

« Le petit caporal a suivi mon conseil ; il a fait poser des gouttières au quartier. Les choses vont aller carrément, et nous ne serons pas obligés, comme les soldats du pape, de prendre des parapluies pour traverser la cour. » (Nous tenons cette anecdote de feu M. Barguey, qui fut longtemps l'architecte du palais du Sénat.)

LXXIV

Moustache.

Le soir même de la bataille d'Austerlitz, Napoléon avait expédié à l'Impératrice un courrier de son cabinet appelé Moustache, pour lui annoncer la nouvelle. Joséphine se trouvait aux Tuileries. Tout à coup, à une heure du matin, on entend au loin un bruit de grelots mêlé aux claquements d'un fouet de poste.

« C'est un courrier que m'envoie Bonaparte ! » s'écrie Joséphine en s'avançant vers une fenêtre qu'elle ouvre avec précipitation ; en même temps,

les mots de *Victoire* d'*Austerlitz* répétés par une foule de serviteurs du palais retentissent à ses oreilles. Inquiète, elle s'élance et arrive presque seule sur le perron du grand vestibule. Là, Moustache, couvert de givre, le visage crispé par le froid, lui remet un billet de Napoléon et lui apprend la grande nouvelle; ivre de joie, Joséphine la lui fait répéter :

« Oui, madame, reprend Moustache avec emphase, c'est fini. Sa Majesté l'Empereur et roi a vaincu et enfoncé tous les empereurs du monde, toutes les forteresses, tous les drapeaux possibles, leurs canons avec armes et bagages et n'importe quoi !... »

Joséphine souriait en l'écoutant. Elle tira de son doigt un jonc de diamants qu'elle donna à Moustache, en lui disant d'une voix pleine d'émotion :

« Tenez ! voilà pour vous. La France va être bien heureuse. Allez vous reposer ! vous devez en avoir grand besoin.

— Me reposer ! Madame, impossible. L'Empereur m'a ordonné de venir le rejoindre à Vienne, en me disant de sa propre personne : « Moustache, cours « sans t'arrêter jusqu'aux Tuileries et reviens ici de « même, parce que j'ai quelque chose à te faire « porter à Constantinople après ; va et ne t'amuse « pas ; tu embrasseras ta femme une autre fois. »

Joséphine sourit encore, et faisant au scrupuleux messager un signe de tête bienveillant :

« Allez donc, reprit-elle, car il faut avant tout obéir à l'Empereur. »

Le brave Moustache, ancien brigadier des guides d'Italie et d'Égypte, avait fait trois cent soixante lieues d'une seule traite; depuis Austerlitz, il n'avait pas quitté les étriers. Lorsqu'il changeait de monture, quatre hommes l'enlevaient avec sa selle, et le portaient ainsi comme Sancho Pança, à son entrée dans l'île de Barataria, sur un autre cheval qui repartait au galop.

Il n'y avait qu'un instant qu'il avait pris congé de Joséphine lorsqu'on l'entendit dans la cour des Tuileries se plaindre et même proférer des imprécations.

« S'il faut que je me repose un quart d'heure à Paris, disait-il, je suis un homme déshonoré; je me brûle la cervelle! »

Et de désespoir il s'arrachait les cheveux. L'Impératrice, inquiète du bruit qu'elle entend, envoie savoir ce qui se passe. On revient bientôt la tranquilliser : c'était Moustache; il venait d'enfourcher le cheval confié à la garde du factionnaire du pavillon de l'Horloge, et comme il avait sans doute moins ménagé celui-là que les autres, l'animal était tombé roide mort dès les premiers pas dans la cour du palais. (Mme MARCO DE SAINT-HILAIRE, *Mémoires inédits.*)

LXXV

Juifs et douaniers.

Pendant le séjour que Napoléon et Joséphine firent à Mayence en 1806, les dames de la maison de l'Impératrice firent de fréquentes excursions dans les villages frontières de l'Allemagne, situés de l'autre côté du Rhin. Lorsqu'elles étaient dans des voitures à la livrée impériale, elles avaient en quelque sorte une sauvegarde avec elles et les douaniers ne visitaient pas leur voiture; mais il leur arriva un jour de vouloir faire une de ces excursions à pied, et, comme elles n'étaient pas connues, on les fouilla et on fit subir à leurs personnes un examen tellement consciencieux, qu'elles furent guéries du désir de recommencer de semblables courses. L'excessive sévérité apportée par les douaniers dans l'exercice de leur ministère provenait de ce que la nombreuse population juive de Mayence se livrait exclusivement à ce genre de commerce clandestin que l'on nomme vulgairement contrebande. Ces juifs assiégeaient du matin au soir le palais impérial et y apportaient des marchandises que les dames de Joséphine achetaient volontiers; ceux-ci leur proposaient des échanges; et, lorsque l'Impératrice avait fait présent à quelques-unes d'entre elles de robes lamées en or ou argent, que leur ri-

chesse même leur interdisait de porter, elles les troquaient contre des étoffes en pièces dont l'entrée en France était sévèrement prohibée; mais ces robes ainsi échangées ne demeuraient pas longtemps entre les mains des enfants de Moïse : il fallait même qu'elles fussent avidement recherchées par les femmes à la mode et aisées, puisque, à un bal donné à Leurs Majestés par l'aristocratie nobiliaire et financière de Mayence, Joséphine reconnut une partie de sa garde-robe réformée à un même quadrille, qui n'était composé que de princesses allemandes. (*Ibid.*)

LXXVI

Pie VII et le général Cervoni.

Le pape avait une figure que ses portraits n'ont jamais bien rendue; on en fit peut-être plus de cent pendant les trois mois qu'il demeura à Paris, mais pas un n'a donné à son visage cette physionomie tout à la fois si vive et si douce qui le caractérisait. Cette extrême pâleur, avec ces cheveux si complétement noirs, produisaient un effet qui surprenait au premier aspect, lorsqu'on approchait de ce vénérable vieillard tout vêtu de blanc, avec ce reflet rouge qui donnait à ses habits une teinte presque coquette.

Tous les corps constitués, toutes les autorités,

premières et secondaires, allèrent saluer le pape aussitôt son installation au pavillon de Flore. Les généraux ne se montrèrent pas les derniers, quoique leur humeur ne fût guère portée de ce côté, et que plusieurs d'entre eux eussent même témoigné, à cet égard, une répugnance qui donna beaucoup de mécontentement à l'Empereur. Le jour de leur visite, ils se demandèrent, en arrivant aux Tuileries, quel serait celui d'entre eux qui haranguerait le saint-père. Plusieurs parlaient fort bien l'italien (le pape ne savait pas d'autre langue); et le général Sébastiani, qui a toujours aimé à faire de beaux discours, se proposait déjà, avec son air dogmatique qui en aurait presque imposé, de porter la parole; mais il était trop jeune sous les étoiles divisionnaires, et puis il ressemblait trop à Gavaudan dans l'opéra-comique d'*Aline, reine de Golconde*. Ce n'est pas que Sa Sainteté en aurait pu juger; mais il parlait si longuement, ou plutôt il s'écoutait tellement parler, qu'on craignait qu'il ne fatiguât le pape, qui certainement ne l'eût point écouté jusqu'au bout; en conséquence le choix tomba sur le général Cervoni qui était compatriote de Sébastiani.

Ce choix, qui, du reste, ne pouvait être plus convenable, était toutefois singulier dans la circonstance. A l'époque où les Français étaient entrés dans Rome avec Alexandre Berthier, Cervoni, alors général de brigade, commandait la ville et la com-

mandait militairement. On avait même fait courir le bruit que l'arrestation de Pie VII avait été faite par lui; mais la chose n'était pas vraie; néanmoins on le croyait, et dans Rome le nom du général Cervoni était demeuré un sujet de terreur. Le saint-père avait reçu cette impression, et, sans connaître le général Cervoni, il le craignait comme son mauvais ange.

Cervoni avait un bel organe, une voix de basse, large et pleine, qui annonçait la force. Le pape, au contraire, avait une voix claire, nasillarde et un peu *soprano :* aussi le contraste fut-il complet lorsque, frappé de l'accent pur et élégant du général Cervoni, il lui dit, en faisant un pas vers lui : « Come lei « parla bene l'italiano! — Santo Padre, sono quasi « italiano. — Oh!... — Sono Corso. — Oh!... oh!... « — Sono Cervoni. — Oh!... oh!... oh!... »

Et à chaque exclamation le saint-père reculait d'un pas; enfin il trouva la cheminée du salon, qui l'empêcha d'aller plus loin. Ce nom de Cervoni lui avait fait une telle impression, qu'il en était devenu encore plus pâle que de coutume, tandis que la mauvaise peste de Cervoni, sachant d'avance l'effet qu'il produirait, l'avait encore augmenté en enflant sa voix. (La duchesse D'ABRANTÈS, *Mémoires.*)

LXXVII

Le Génie du Christianisme jugé par le premier Consul.

Les soirées à la Malmaison se passaient parfois en lectures. Le cénacle se formait en aréopage et on pesait le mérite de l'ouvrage nouveau qui attirait alors l'attention publique. Un soir, Bonaparte se fit lire des fragments du *Génie du Christianisme*, puis après résuma ainsi l'opinion des auditeurs en disant : « Le livre de M. de Chateaubriand est un œuvre de plomb et d'or, mais l'or y domine. »

LXXVIII

Chateaubriand.

Quelques années avant nos désastres, l'Empereur, lisant quelques morceaux de cet écrivain, demandait comment il se faisait qu'il ne fût pas de l'Institut. Ces paroles furent aussitôt une recommandation toute-puissante, et M. de Chateaubriand fut bientôt nommé à la presque unanimité. C'était un usage de rigueur à l'Institut, que le récipiendaire fît l'éloge de son prédécesseur : M. de Chateaubriand, s'écartant de la route battue, consacra une partie de son discours à flétrir les principes politiques de M. Chénier son devancier, et à le pro-

scrire comme régicide. Ce fut un vrai plaidoyer politique, où il discutait la restauration de la monarchie, le jugement et la mort de Louis XVI. Ce fut alors une grande rumeur dans tout l'Institut : les uns refusant d'entendre un discours qui leur paraissait indécent ; d'autres, au contraire, appuyant pour qu'on en admît la lecture. De l'Institut, la querelle se répandit dans Paris, elle remplit et divisa bientôt tous les cercles de la capitale. L'Empereur, à qui tout parvenait et qui voulait tout connaître, se fit apporter ce discours : il le trouva de la dernière extravagance, et en fit prononcer sur-le-champ l'interdiction. Un de ses grands officiers (M. de Ségur), membre de l'Institut, qui avait opiné vivement pour la lecture du discours, lui servit, à l'un de ses couchers, à manifester son opinion. « Et depuis quand, monsieur, lui dit-il avec sévérité, l'Institut se permet-il de devenir une assemblée politique ? Qu'il fasse des vers, qu'il censure les fautes de la langue, mais qu'il ne sorte pas du domaine des Muses, ou je saurai l'y faire rentrer. Est-ce bien vous, monsieur, qui avez voulu autoriser une pareille diatribe ? Que M. de Chateaubriand ait de l'insanité ou de la malveillance, il y a pour lui des petites-maisons ou un châtiment ; et puis peut-être encore est-ce son opinion, et il n'en doit pas le sacrifice à ma politique, qu'il ignore, comme vous qui la connaissez si bien. Il peut avoir son excuse : vous ne sauriez avoir la vôtre, vous qui vivez à mes côtés, qui savez ce que

je fais, ce que je veux. Monsieur, je vous tiens pour coupable, pour criminel; vous ne tenez à rien moins qu'à ramener le désordre, la confusion, l'anarchie, les massacres. Sommes-nous donc des bandits, et ne suis-je qu'un usurpateur ? Je n'ai détrôné personne, monsieur ; j'ai trouvé, j'ai relevé la couronne dans le ruisseau, et le peuple l'a mise sur ma tête : qu'on respecte ses actes !...

« Analyser en public, mettre en question, discuter des faits aussi récents, dans les circonstances où nous nous trouvons, c'est rechercher des convulsions nouvelles, c'est être l'ennemi du repos public. La restauration de la monarchie est et doit demeurer un mystère; et puis qu'est-ce que c'est que cette nouvelle proscription prétendue des conventionnels et des régicides ? Comment oser réveiller des points aussi délicats ? Laissons à Dieu à prononcer sur ce qu'il n'est plus permis aux hommes de juger ! Seriez-vous donc plus difficile que l'Impératrice ? Elle a bien des intérêts aussi chers que vous peut-être, et bien autrement directs ; imitez plutôt sa modération, sa magnanimité; elle n'a voulu rien apprendre ni rien connaître.

« Hé quoi ! l'objet de tous mes soins, le fruit de tous mes efforts serait-il donc perdu ? C'est donc à dire, que, si je venais à vous manquer demain, vous vous égorgeriez encore entre vous de plus belle ? »

Et, marchant à grands pas, il se frappait le front

de la main, en disant : « Ah ! pauvre France ! que tu as longtemps encore besoin d'un tuteur ! »

Puis il reprit : « J'ai fait tout au monde pour accorder tous les partis : je vous ai réunis dans les mêmes appartements, fait manger aux mêmes tables, boire dans les mêmes coupes ; votre union a été l'objet constant de mes soins : j'ai le droit d'exiger qu'on me seconde....

« Depuis que je suis à la tête du gouvernement, m'a-t-on jamais entendu demander ce qu'on était, ce qu'on avait été, ce qu'on avait dit, fait, écrit ?... Qu'on m'imite !

« On ne m'a jamais connu qu'une question, qu'un but unique : *Voulez-vous être bon Français avec moi ?* et, sur l'affirmative, j'ai poussé chacun dans un défilé de granit sans issue à droite ou à gauche, obligé de marcher vers l'autre extrémité, où je montrais de la main l'honneur, la gloire, la splendeur de la patrie. »

La mercuriale fut si vive que celui à qui elle s'adressait, homme d'honneur et de grande délicatesse d'ailleurs, se crut dans l'obligation de demander une audience le lendemain, voulant remettre sa démission. Cette audience lui fut accordée, et l'Empereur, l'apercevant, lui dit : « Mon cher, vous venez pour la conversation d'hier : elle vous a affligé et moi aussi ; mais c'est un avertissement que j'ai voulu donner à plusieurs : s'il produit quelque bien, ce doit être notre consolation à tous deux ;

qu'il n'en soit plus question. » Et il parla d'autre chose.

C'est ainsi que souvent l'Empereur attaquait toute une masse sur de simples individus, et il le faisait avec grand éclat, pour qu'on en demeurât frappé davantage ; mais ses colères publiques dont on a fait tant de bruit, n'étaient que feintes et factices. L'Empereur disait qu'il avait prévenu par là bien des fautes et s'était épargné beaucoup de châtiments. (*Mémorial.*)

LXXIX

Les merles de Corse.

L'archichancelier Cambacérès n'invitait jamais plus de vingt personnes à la fois : peu de femmes, jamais plus de deux, afin de ne point susciter de jalousie parmi elles, en ne plaçant pas auprès de lui une autre femme qui aurait pu y prétendre par la position de son mari. Son cuisinier était fameux et ses dîners soignés. Le maître de la maison ne servait pas : les valets de chambre et le maître d'hôtel étaient chargés de ce soin. C'était une grande innovation dans la manière de traiter. On plaçait devant Cambacérès un magnifique pâté aux truffes, composé soit de foies gras, soit de laitances de carpes, et alors seulement il faisait la politesse d'en offrir à tout le monde, ainsi que d'un gros

soufflé à la vanille, au moment de l'entremets. Quelquefois aussi il faisait les honneurs d'un plat de gibier rare pour la saison, ou d'un oiseau.

Un jour on envoya à Cambacérès (alors archichancelier, puisque c'était sous l'Empire) des merles de Corse qui devaient être mangés immédiatement au sortir de la broche. Dès que le maître d'hôtel eut placé ce rôti royal devant l'archichancelier, celui-ci commença par servir sa voisine de droite et sa voisine de gauche; puis prenant un de ces petits oiseaux :

« Daigrefeuille, dit-il en savourant du nez et des yeux le parfum du merle et de sa blanche graisse, je vous envoie un merle, un merle de Corse, entendez-vous bien ?

— Je vous remercie, monseigneur; tout à l'heure. » Daigrefeuille était aux prises, dans le moment même, avec une dinde aux truffes presque de sa taille, dont il avait réservé les *sot-l'y-laisse* [1].

A ces mots de *tout à l'heure* Cambacérès laissa presque tomber la fourchette qui tenait le merle; et regarda Daigrefeuille d'un œil courroucé :

« Qu'est-ce à dire : Tout à l'heure ? »

Tout le monde crut d'abord que l'archichancelier, très-pointilleux sur l'étiquette à observer à

1. On appelle ainsi une très-petite partie du dos de la bête, placée de chaque côté du croupion, fort estimée des gourmets.

table surtout, s'était formalisé du mot un peu familier de son vieil ami ; mais c'était à bien autre chose vraiment qu'il songeait !

« Tout à l'heure ! reprit-il encore en remettant le merle sur l'assiette que tenait le valet de chambre. Il n'est pas question ici de truffes : il s'agit d'un merle de Corse, et cette bête-là demande à être mangée sur-le-champ, à l'instant même. Tout à l'heure ! » répéta-t-il encore.

Rien ne vaudra jamais, dans aucune des figures de Calot ou d'Hogarth, l'expression de celle de Daigrefeuille en mordant sur le merle. Ses gros yeux, ronds et verts, roulaient dans leurs orbites avec un contentement de telle nature, qu'il eût été difficile de n'en pas rire ; mais Cambacérès ne riait pas, lui, il avait pris la chose au sérieux et regardait attentivement Daigrefeuille opérer avec sa face rubiconde de vieux gourmand, comme il eût examiné une édition des *Pandectes* qui lui aurait été inconnue.

« Eh bien ? lui demanda-t-il enfin, lorsque la seconde patte fut remise sur l'assiette.

— Parfait ! monseigneur, succulent !

— Alors, allez me chercher le merle qu'on a dû laisser à la broche, dit au maître d'hôtel l'archichancelier avec un accent de résignation indescriptible, je vais essayer d'en manger une aile ; mais je suis si malade, que je ne sais si je pourrai en avaler une bouchée. »

C'était une habitude de Cambacérès de se dire malade au commencement du dîner, de se plaindre et de regretter de n'avoir aucun appétit; mais, en résultat, il finissait par dîner parfaitement bien.

Il n'aimait pas qu'on parlât trop haut pendant le repas; et, un jour que Daigrefeuille, discutant avec son voisin, élevait la voix au-dessus du diapason toléré, Cambacérès lui dit avec humeur :

« Parlez donc plus bas, Daigrefeuille ; en vérité, on ne sait pas ce qu'on mange! « (*Almanach des Gourmands.*)

LXXX

Mme de Brissac.

Mme de Brissac était prodigieusement sourde. Le jour où elle fut présentée à l'Empereur, elle s'inquiéta beaucoup des questions qu'il lui ferait probablement et de ce qu'elle aurait à lui répondre. On lui avait dit que Napoléon s'informait presque toujours de quel département on était, de l'âge qu'on pouvait avoir, et du nombre d'enfants qu'on avait, ce qui était assez vrai dans certains cas. Connaissant son infirmité, elle se méfia de son oreille, que la timidité ou l'émotion pouvait rendre encore plus dure dans un pareil moment, et elle calcula que l'Empereur lui adresserait les questions dans l'ordre où les avait classées celui qui l'avait pré-

venue. En conséquence, et selon cet avis, Napoléon devait lui demander d'abord de quel département elle était, son âge, et enfin combien elle avait d'enfants.

Arrive le jour de la présentation. Mme de Brissac, parée comme une femme de la cour et n'ayant omis ni la toque empanachée, ni la robe à queue traînante, fait ses trois révérences à l'Empereur, qui, ne s'étant pas imposé la loi de toujours demander la même chose à tous les visages inconnus qui comparaissaient devant lui, lui dit assez rapidement, quoique avec sa bienveillance accoutumée : « Madame, votre mari était-il frère du duc de Brissac tué au 2 septembre, et, dans ce cas, avez-vous hérité de ses terres ? »

Comme la phrase était longue, Mme de Brissac crut qu'il y en avait au moins deux, et répondit en souriant et de l'air du monde le plus gracieux : « Seine-et-Oise, sire. ».

L'Empereur, quoique ne faisant pas toujours grande attention aux réponses qui lui étaient adressées, fut frappé probablement de l'incohérence de celle-ci ; il regarda Mme de Brissac d'un air étonné et ajouta : « Vous n'avez pas d'enfants ?

— Cinquante-deux, sire, » lui répondit-elle, croyant que cette fois Napoléon lui avait demandé son âge.

Il ne lui fit pas d'autres questions, et continua de faire le tour du cercle. Il avait compris que Mme de

Brissac avait au moins l'oreille dure. (La duchesse D'ABRANTÈS, *Mémoires.*)

LXXXI

M. Dumoutiers.

M. Dumoutiers, qu'on avait coutume d'appeler dans la maison impériale le *père Dumoutiers*, non pas à cause de ses cheveux blancs (il n'en avait pas un sur la tête), mais à cause de son âge et de sa bonhomie, était premier huissier de la chambre de Joséphine. Il avait fait partie de la maison de la reine Marie-Antoinette en cette qualité, et c'était par cette raison que l'Impératrice l'avait attaché à la sienne, sur la recommandation de Mme Campan, qu'il avait beaucoup connue. S'il n'était plus jeune, en revanche il n'était pas beau, mais il était mieux que qui que ce fût au courant de l'étiquette et des usages reçus à la cour; aussi l'Empereur le prisait-il fort et l'écoutait-il jusqu'au bout lorsqu'il voulait savoir quelque chose à cet égard.

M. Dumoutiers était petit, maigre et jaune comme un coing, mais toujours habillé d'une façon irréprochable; il avait dans le geste, dans la tournure, dans la parole, et jusque dans ses jambes, qui ressemblaient à deux bâtons de cire à cacheter noire, une sorte de distinction, de grâce même, qui de prime abord dénotaient l'homme bien élevé, l'homme

comme il faut; mais ce qu'il y avait de plus remarquable chez lui, c'était son caractère enjoué, son esprit original quoique naïf, et ses reparties aussi étranges que spirituelles ; puis enfin l'espèce de sans-gêne, quoique toujours d'une extrême politesse, qu'il apportait vis-à-vis des plus grands personnages de la cour impériale sans même en excepter l'Empereur, qui riait tout le premier de ses excentricités, car avec qui que ce fût, Dumoutiers n'avait ce qu'on appelle le dernier mot.

Un soir que l'Impératrice avait demandé une tasse de tilleul, en l'absence d'un valet de chambre, Dumoutiers la lui apporte sur un plateau; mais en entrant dans la pièce où Joséphine se trouvait avec Napoléon, son pied s'embarrasse dans un pli du tapis, il trébuche et le plateau ainsi que la tasse vont rouler sur le tapis. « Ma foi! s'écrie l'Empereur en riant de la maladresse de l'huissier, j'en ferais bien autant, moi : — Je le crois bien! répond Dumoutiers, plus vexé peut-être de la remarque que de l'accident, maintenant que Votre Majesté me l'a vu faire. »

Comme on le pense, il n'aimait pas que les personnes placées dans une sphère bien au-dessus de la sienne plaisantassent avec lui ou à ses dépens, parce que, disait-il, la partie ne pouvait jamais être égale, lui rendît-on des points. Exemple :

Un soir, qu'appuyé sur la plinthe d'une fenêtre ouverte, il attendait que l'Empereur passât dans les

appartements de l'Impératrice, Napoléon arrive en tapinois, et voyant l'huissier chargé de lui ouvrir la porte aussi occupé de ce qui se passe au dehors, dans un de ses mouvements de gaieté, provoqué sans doute par la pose de Dumoutiers, il lui applique une claque aussi bien conditionnée que celle que Turenne reçut de son cuisinier qui l'avait pris pour son camarade Georges. Dumoutiers, qui n'avait pu reconnaître la main impériale, se retourne vivement ; mais voyant l'Empereur immobile devant lui : « Pardieu ! sire, lui dit-il avec un peu d'humeur, Votre Majesté ferait mieux d'aller badiner avec ses pareils ! »

Dans une circonstance plus triste, où il était consulté pour savoir si l'Empereur accorderait la grâce d'un homme condamné à mort pour avoir commis un meurtre, il répondit : « Je vous engage à demander à Sa Majesté toute autre chose pour lui, car pour grâce de la vie vous ne l'obtiendrez pas. » (Mme Marco de Saint-Hilaire, *Mémoires inédits*.)

LXXXII

Talleyrand chez le prince de Condé.

Un jour, c'était au commencement de la première Restauration, on annonce au vieux prince de Condé : « M. de Talleyrand-Périgord ! » Le prince se lève, reçoit le visiteur et reconnaît le prince de Bénévent ;

mais il feint de le prendre pour son oncle, l'archevêque de Reims, longtemps son compagnon d'exil, avec lequel il est revenu d'Angleterre, et alors grand aumônier de la maison du roi : « Ah ! monsieur l'archevêque, s'écrie le vieillard, que je suis aise de vous revoir ! » Puis, s'emparant de la conversation et causant du passé, il s'emporte en invectives contre la Révolution, l'Empire, et tous ceux qui les avaient servis : « Il était fâché de le dire, ajoutait-il ; mais de tous ces *coquins*, le plus odieux était sans contredit le *neveu* de l'archevêque, qui, doublement apostat, comme gentilhomme et comme prêtre, se trouvait être un des principaux ministres de Buonaparte, lors de l'assassinat de son petit-fils (le duc d'Enghien). » M. de Talleyrand ne disait mot et gardait le plus beau sang-froid. Enfin, il se lève pour se retirer : « Adieu, monsieur l'archevêque, lui dit le prince en le saluant avec politesse ; revenez me voir ; mais, je vous en conjure, ne m'amenez jamais le drôle que vous avez le malheur d'avoir pour neveu ; car, s'il paraissait devant moi, je serais obligé de le faire jeter par les fenêtres. »

LXXXIII

Denon chez Mme de Talleyrand.

Mme de Talleyrand était fort belle. C'était une Anglaise ou une créole. On ne saurait être plus

ignorante. J'engageais quelquefois Denon, dont vous connaissez sans doute les ouvrages, à déjeuner avec moi, parce que je trouvais du plaisir dans sa conversation, et que je causais librement avec lui. Tous les intrigants et les spéculateurs faisaient alors leur cour à Denon, dans l'intention de l'engager à parler de leurs projets ou d'eux-mêmes dans le cours de ses conversations avec moi, pensant qu'une simple mention de la bouche de Denon, pour lequel j'avais beaucoup de considération, leur serait d'une grande utilité. Talleyrand, qui était un grand spéculateur, invita Denon à dîner. Quand il rentra chez lui, il dit à sa femme : « Ma chère, j'ai invité Denon à dîner. C'est un grand voyageur, et il faut que vous lui disiez quelque chose d'aimable sur ses voyages, parce qu'il peut nous être très-utile auprès de l'Empereur. » Sa femme, étant extrêmement ignorante, et n'ayant probablement jamais lu d'autres livres de voyage que celui de Robinson Crusoé, confondit entièrement Denon avec Robinson; et dans le désir de se montrer aimable, elle lui adressa, en présence d'une société nombreuse, diverses questions sur son fidèle *Vendredi!* Denon étonné ne sut d'abord que penser; mais enfin il vit, à ses questions, qu'elle le prenait réellement pour Robinson Crusoé. On ne peut se faire une idée de son étonnement et de celui des assistants, non plus que de la gaieté que cette histoire excita dans Paris, où elle se répandit avec la promp-

titude de l'éclair : Talleyrand *lui-même* en était tout honteux. (O'MÉARA.)

LXXXIV

La maréchale Lefebvre.

Mme Lefebvre, femme d'un soldat aux gardes, et par conséquent d'un état à l'avenant, courait elle-même gaiement, et volontiers, au-devant de ses souvenirs, et même de ses occupations manuelles de cette époque. Elle et son mari se trouvaient, dans les temps, avoir donné des soins domestiques à leur capitaine (le marquis de Valady), parrain de leur enfant, et fameux dans la défection des gardes-françaises, non moins fameux encore dans son fanatisme de république et de liberté, qui ne le privait pourtant pas de certains sentiments généreux; car, membre de la Convention, il a péri pour s'être opposé à l'exécution de Louis XVI, qualifiant hautement cet acte de véritable meurtre, ajoutant, de la meilleure foi du monde, « que ce prince était déjà trop malheureux d'avoir été roi, pour qu'on songeât à lui infliger d'autre châtiment. »

La veuve de ce député au retour de son émigration, reçut tout aussitôt les offres et les soins les plus touchants du ménage Lefebvre, parvenu alors à un haut degré de splendeur et de crédit.

Or, un jour, Mme Lefebvre accourut chez elle : « Mais, savez-vous, lui dit-elle, que vous n'êtes pas bons, et que vous avez bien peu de cœur entre vous autres gens comme il faut? Nous, tout bêtement soldats, nous en agissons mieux. On vient de nous apprendre qu'un de nos anciens officiers, et le camarade de votre mari, vient d'arriver de son émigration, et qu'on le laisse ici mourir de faim ; ce serait grande honte !... Nous craindrions, nous autres, de l'offenser, si nous venions à son secours ; mais vous, c'est autre chose : vous ne pouvez que lui faire plaisir. Portez-lui donc cela de votre part. » Et elle lui jeta un rouleau de cent louis ou mille écus. « Sire, depuis ce temps, disais-je en racontant ces détails à Napoléon, je n'ai plus envie de me moquer de Mme Lefebvre; je n'ai plus senti pour elle qu'une vénération profonde; je m'empressais de lui donner la main aux Tuileries, et je me trouvais fier de la promener dans vos salons, en dépit de tous les quolibets que j'entendais bourdonner autour de moi. » (*Mémorial.*)

LXXXV

Duchesse.

On sait qu'après la prise de Dantzick, le maréchal Lefebvre reçut de Napoléon le titre de duc. Aussitôt que la nouvelle en parvint à la cour, ce qui occupa

le plus les duchesses de naissance (comme les désignait l'Empereur), dont Joséphine aimait à s'entourer de préférence, fut de savoir comment Mme Lefebvre, qui depuis longtemps jouissait du privilége exclusif de faire rire à ses dépens dans les salons du faubourg Saint-Germain, supporterait sa nouvelle dignité à son retour dans la capitale : car, depuis le départ de son mari pour la grande armée, elle avait constamment vécu dans une modeste ferme de la Beauce qui lui appartenait.

Mme Lefebvre se présente un matin aux Tuileries, pour remercier l'Impératrice de la nouvelle grâce que l'Empereur a daigné accorder à son mari; Joséphine était dans le petit salon jaune, occupée, sur son canapé, à faire quelques découpures, lorsque l'huissier entre pour prendre les ordres du chambellan de service, parce que la maréchale n'a pas demandé d'audience. Il sort bientôt, et, habitué qu'il est à annoncer Mme Lefebvre avec son ancienne qualification, il dit en tenant ouvert un seul battant de la porte :

« Mme la maréchale peut entrer chez Sa Majesté. »

Mme Lefebvre, instruite déjà que son titre de duchesse lui donne le droit d'avoir les deux battants ouverts devant elle, regarde l'huissier de travers, en même temps que Joséphine se lève et s'empresse de venir au-devant de la maréchale, en lui disant avec cette grâce qu'elle savait mettre dans ses moindres paroles :

« Comment se porte madame la duchesse de Dantzick? »

Au lieu de répondre à l'Impératrice, la maréchale lui fait un petit signe d'intelligence, puis, se retournant avec vivacité vers l'huissier qui se dispose à fermer la porte, elle lui dit en donnant un petit coup de son éventail sur le battant resté ouvert :

« Hein! *mon fiston,* ça te la coupe!... la prochaine fois tu ouvriras la porte tout entière, comme tu fais pour ces chipies du faubourg Saint-Germain. »

Quelle gravité aurait pu résister à un rappel à l'ordre formulé de cette manière? Cependant Joséphine se contint, et, faisant asseoir la maréchale à côté d'elle, elle reprit en cherchant à excuser son huissier :

« Pardonnez-lui, ma chère duchesse; il n'y a pas longtemps qu'il est à mon service; il n'est pas encore très au fait des usages.

—En ce cas, reprend Mme Lefebvre, je me charge de former ce *cadet-là,* et de lui apprendre les *usages de la politesse.* »

A ces mots, et plus encore au ton avec lequel la maréchale les prononça, Joséphine ne put se contenir, et se mit à rire de bon cœur. La duchesse, croyant que l'huissier faisait seul tous les frais de cette hilarité, la partagea elle-même en répétant toujours : « Je formerai ce cadet-là. »

LXXXVI

Le sculpteur Canova.

Canova, étant à Paris, vint à Saint-Cloud pour modeler la figure du premier Consul, dont il devait faire la statue colossale. Ce grand artiste venait souvent dans l'espoir de faire poser son modèle; mais cela causait à Bonaparte tant d'ennui et d'impatience qu'il ne posait que rarement et pendant peu de temps. La ressemblance s'en est ressentie. Cependant il avait pour Canova les plus grands égards : chaque fois qu'on l'annonçait, il m'envoyait lui tenir compagnie, jusqu'au moment où il pouvait lui donner séance; mais il haussait les épaules en me disant : « Encore poser! mon Dieu, que cela est ennuyeux! » Canova me témoigna beaucoup de déplaisir de ne pouvoir étudier son modèle comme il aurait voulu le faire, et le peu d'empressement de Bonaparte refroidissait son imagination. Tout le monde s'est accordé à dire qu'il n'avait pas réussi : je viens d'en dire la cause. Cette statue colossale, abandonnée dans une salle basse du Louvre, devint en 1815 la propriété du duc de Wellington, qui la fit placer dans le vestibule de son hôtel de Londres : « L'élévation de cette statue est telle, disait lord Byron, que, vue de dos, la partie mitoyenne du corps de Napoléon se

trouve juste à la hauteur de lord Wellington. »
(BOURRIENNE, *Mémoires.*)

LXXXVII

Garat.

Nous ne voulons parler que du célèbre chanteur, car ils étaient trois frères et tous trois excellents musiciens; l'aîné, qui fut sénateur, le cadet, qui était le fameux chanteur, et le plus jeune (Fabry), qui occupait naguère encore un modeste emploi dans les finances. Tous les trois étaient de Bordeaux.

Au temps du consulat, la réputation de Garat comme chanteur inimitable était faite; mais il n'avait pas encore conquis entièrement celle d'original et de ridicule personnage qu'il obtint plus tard. Toujours habillé comme nul n'eût osé l'être, c'est-à-dire à la façon des *incroyables* les plus incroyables, sa figure de singe, surmontée d'une quantité innombrable de petites boucles de cheveux rassemblés sur le front, ayant toute la partie inférieure enterrée pour ainsi dire dans une cravate de mousseline blanche de deux aunes d'ampleur, lui donnait ainsi un air tellement grotesque qu'on ne pouvait s'empêcher de rire en le voyant pour la première fois; mais sa tournure et son costume n'étaient rien en comparaison de sa fatuité et de la

bonne opinion qu'il avait de sa personne; quant à celle de son talent, passe encore, parce que le sien était unique; mais son langage, plus encore que la manière dont il s'exprimait, était si extraordinaire, qu'il fallait qu'il eût créé pour son usage personnel un vocabulaire dont les mots étaient ignorés de tous.

Et cependant Garat était admis dans les premières sociétés de Paris, à cause de son talent, et peut-être aussi à cause de son étrangeté. Indépendamment de la cravate monstrueuse dont nous avons parlé, il étalait un col de chemise dont la hauteur dépassait ses oreilles, un jabot incommensurable, des manchettes flottantes ressemblant aux manches d'un costume de pierrot, et enfin, pour couronner l'œuvre, un mouchoir de batiste garni de dentelle tout autour. Malgré cela, ou peut-être à cause de cela, Garat était recherché, choyé, et adulé par toutes les femmes à la mode. Toutefois, à côté des ridicules dont son excessive vanité l'avait doué, il existait chez lui des qualités de premier ordre : il était honnête homme dans toute l'acception du mot; obligeant, bon ami, généreux, prodigue même envers ceux qui n'étaient pas heureux, et, chose incroyable, nullement jaloux des succès des artistes ses confrères.

Nous avons dit que sa vanité, ou plutôt que son outrecuidance, était sans pareille; on va en juger.

Garat avait fait annoncer longtemps à l'avance, dans les *papiers publics*, comme on désignait alors les journaux, que le *quintidi* 5 nivôse (correspon-

dant au samedi 26 décembre, lendemain de Noël), il donnerait de jour, à la salle de la Victoire, rue du Bac, un grand concert vocal et instrumental dans lequel il *dirait* deux nouvelles romances de sa composition. On parla de ce concert à Mme Bonaparte, qui se proposa d'y assister; mais d'un autre côté le premier Consul avait promis de présider, le même jour, la séance de l'Institut qui avait lieu chaque semaine. Inutile de dire que Mme Bonaparte n'avait pas songé à cette coïncidence. Un matin, le premier Consul, prenant un journal pour le parcourir, y lit, en jetant les yeux dessus, un avis ainsi conçu :

« Le citoyen Garat a l'honneur de prévenir le public que le grand concert qui avait été annoncé pour le quintidi du courant est reculé de deux jours et remis au septidi (le lundi), afin de ne point établir de concurrence avec le premier Consul, dont la présence à l'Institut attirera *probablement* beaucoup d'*amateurs*. »

Bonaparte ne put s'empêcher de rire en lisant cette singulière annonce, et dit à Bourrienne en la lui montrant : « Il faut que le journaliste soit bien bête d'avoir laissé passer un semblable avis. »

Puis il en parla à sa femme, qui essaya de défendre son chanteur favori en disant que bien certainement il n'était pas entré dans la pensée de Garat d'établir un tel rapprochement. Le Consul se contenta de lui répondre, toujours en riant : « Al-

lons, je n'aurais jamais cru que ton protégé fût de cette force-là! »

Chez un haut fonctionnaire où Garat avait dîné, la maîtresse de la maison l'ayant sollicité sur la fin de la soirée de se mettre un moment au piano et de se faire entendre, il s'y refusa avec opiniâtreté, sans doute parce qu'elle ne lui avait pas témoigné ce désir plus tôt : « Dites-nous seulement un couplet de votre ravissante romance de *Bouton de rose*, ajoute une amie de la dame. — Impossible! » réplique Garat en tirant froidement de son gousset une montre émaillée entourée de perles fines; et, après l'avoir consultée un instant : « A pa'eille heu'e, répliqué-t-il, ma voi' est toujou' couchée. »

Un dernier trait pour achever de peindre l'illustre chanteur :

Un jour, à l'heure du dîner, il entre chez Véry, le fameux restaurateur, dont le restaurant était alors situé sur la terrasse des Feuillants, aux Tuileries, la rue de Rivoli n'étant pas encore percée. Après s'être assis à une table, il appelle le garçon; celui-ci accourt et s'empresse de disposer son couvert : « Y a-t-il des cailles? lui demanda Garat en se renversant sur sa chaise. — Je vais voir, monsieur. » Après un instant d'absence, le garçon revient : « Monsieur, lui dit-il, il y en avait, mais il n'y en a plus : la dernière vient d'être enlevée pour un commandant de la garde des consuls. — Comment! pas de cailles chez Vé'y! s'écrie Ga-

rat. — Non, monsieur, toutes ont été demandées aujourd'hui. — Il faut donc mou'ir! » dit alors Garat du ton d'un martyr qu'on eût conduit au supplice.

Nous terminerons ce portrait par le dialogue suivant, après avoir averti qu'il se renouvelait tous les jours entre lui et son valet de chambre.

« Benoist! crie-t-il en paraissant faire un effort. — Voilà! monsieur. — Quel temps fait-il ce matin? — Très-beau, monsieur. — Alors je me chausse'ai en esca'pins. — Monsieur s'habillera-t-il dès à présent? — Non! je mett'ai ma petite polonaise. — Laquelle, monsieur? — Attends! » fit-il en arrêtant ses regards sur la magnifique glace qui servait de plafond à l'alcôve de son lit; puis après un moment de réflexion : « Je suis bien pâle, ajouta-t-il, j'ai l'ai' d'un mo't; quel jou' sommes-nous aujou'-d'hui? — Mardi, monsieur. — C'est mon jou' de leçon chez la duchesse de *** (dont le frère avait été tué dans la dernière campagne), je mett'ai ma polonaise couleu' *reg'ets*. — Monsieur déjeunera-t-il chez lui? — Impossible, j'ai p'omis au petit ba'on d'aller ce matin au café Ha'di. Je sais que d'illust'es ét'angers doivent s'y t'ouver dans l'espé'ance de m'y voi'. — Alors monsieur dînera à la maison? — Mais non, imbécile! tu sais bien que le ma'di je dîne toujou's chez mon ami G'imaud de La'énière [1].

1. Le plus célèbre gastronome du temps.

— A p'opos! Catel[1] m'a-t-il appo'té mon gilet vent'e de biche? — Non, monsieur, — Mais c'est aff'eux! Il me forcera de le quitter; et alors c'est un homme 'uiné! Benoist, n'oublie pas d'y aller ce matin; il me le faut absolument, sinon je suis déshono'é.... Benoist! aide-moi donc à so'ti' de mon lit. »

Et comme le valet de chambre s'était avancé en tendant le bras pour que son maître s'y appuyât, Garat, s'apercevant qu'il n'avait point aux mains les gants de tricot blanc qu'il voulait qu'il portât en faisant son service près de lui, s'écria d'un ton exaspéré: « Comment! d'ôle, vous osez me p'ésenter une main non gantée? Allez vous cacher, monsieur, je ne veux plus vous voi'. »

Nous ne savons plus quel grand compositeur disait en parlant de Garat: « Cet homme est à lui seul la musique incarnée. » Le mot peut être juste, car il faut s'en rapporter à ceux de ses amis qui l'assistèrent au moment suprême; son dernier soupir fut encore une vocalisation. (Communiqué par M. Champin, fils de l'auteur de la musique du *Tableau parlant*.

1. Tailleur alors en grande réputation pour la spécialité des gilets.

LXXXVIII

Trénis.

Ce danseur de salon, qu'on était convenu d'appeler le *beau danseur*, bien qu'il ne fût pas beau de sa personne, avait des droits acquis à une autre célébrité, celle d'être un original, non pas seulement à cause de la réputation qu'il s'était faite dans l'art qu'il exerçait mieux que qui que ce fût, et qui était alors à la mode, mais à cause de l'importance qu'il y attachait et aussi de l'afféterie de ses manières, de sa mise et de l'exagération de son langage, puisqu'il disait sérieusement, et que probablement il le pensait de même : « Hors la danse, point de salut pour la société. » Deux faits caractéristiques pris au hasard parmi des milliers d'autres que nous pourrions citer, peindront mieux son caractère et sa manière d'être que le portrait que nous pourrions faire de lui, quelque ressemblant qu'il fût.

Un jour qu'il avait été invité à un bal de noces, et qu'il s'était engagé, longtemps d'avance, à danser *la gavotte* avec la mariée, celle-ci, ne comptant plus sur lui et voyant la soirée déjà avancée, accepte l'offre qui lui est faite par un autre *beau danseur* d'exécuter avec lui, en l'absence de Trénis, la fameuse gavotte attendue avec impatience par tous les assistants ; mais à peine les premières mesures

du menuet sont-elles jouées, que Trénis entre dans la salle de bal, en se plaignant tout haut de ce qu'*un autre* ait *osé se risquer* à le remplacer! Cette danse achevée, et la mariée reconduite à sa place, Trénis vient sans façon s'asseoir près d'elle et lui faire des reproches de son manque de patience:

« Vous avez trop d'esprit, lui répondit la jeune femme, pour vous formaliser d'une chose aussi naturelle. Vous savez bien que je devais ouvrir le bal avec vous; ne vous voyant pas venir, il m'a bien fallu commencer. — Sans doute, madame, réplique Trénis, j'ai assez de philosophie pour me consoler de n'avoir pas dansé votre *épithalame;* et cependant nous eussions, vous et moi, cueilli quelques lauriers dans les pas de ce menuet de la reine.... J'aurais dansé cela, moi, d'une façon grave et sérieuse, et non pas triste.... Mais avoir vu ce que j'ai vu, grand Dieu! je ne m'en consolerai jamais! — Vous m'inquiétez, répliqua la mariée, qui était femme d'esprit et qui connaissait l'originalité de Trénis, qu'ai-je donc fait? — Comment! madame, vous qui dansez de manière à ce que nous autres *experts* nous soyons flattés de vous engager, vous qui avez répété avec moi ce menuet auquel j'ai fait, j'ose le dire, quelques améliorations, et qui aurait reçu de moi un baptême de grâce et d'aplomb pour la révérence, vous allez.... oh! véritablement, madame, daignez pardonner à l'*inobservance* de mes paroles, mais cela n'a pas de nom; vous allez danser

ce menuet tout exceptionnel avec un homme qui.... danse assez correctement la contredanse, c'est vrai, mais qui n'a jamais de sa vie ni étudié ni compris la révérence du chapeau!... non, madame, il ne se doute pas de la révérence du chapeau! »

La mariée, ainsi que les personnes qui l'entouraient en ce moment, ne put s'empêcher de rire; mais Trénis était trop à son sujet pour deviner le véritable motif de cette gaieté. « Hein! fit-il, cela vous paraît étonnant? Je le crois sans peine: ne pas savoir poser son chapeau sur sa tête! car voilà où est toute la science.... elle n'est pas difficile à expliquer; et, pour ce mouvement-là, tous les maîtres de danse vous donneront la *théorie* du placement du chapeau; mais cette dignité, cet aplomb qui règle le mouvement du bras et de l'avant-bras avec celui de la jambe et du cou-de-pied! Tenez! permettez. »

Et voilà Trénis qui se place devant une psyché, puis chante à demi-voix l'air de la révérence du menuet, se met à saluer gravement et pose son tricorne sur sa tête avec toute la solennité que demande une telle fonction, au milieu des éclats de rire de ceux qui sont présents à cette scène.

Un autre jour, Trénis se trouvait à un grand bal, chez un général; le premier Consul était présent. Celui-ci, ne prêtant aucune attention à la danse, causait, dans une pièce voisine du salon principal, avec M. de Talleyrand. Dans l'intervalle d'une con-

tredanse à une autre, le maître de la maison, qui aimait à rire et qui apparemment voulait s'amuser, lui et ses amis, aux dépens de Trénis, l'aborde et lui demande comment il trouve que danse sa femme.

« Général, lui répond gravement Trénis, je disais tout à l'heure à ces messieurs que la danse de Mme la générale était ce que j'avais trouvé jusqu'à présent de plus correct et de moins *imperfectible*; c'est par conséquent celle qui me plaît davantage; car chez elle c'est achevé, c'est complet. Je ne puis mieux compârer sa danse..... là.... voyez-vous.... qu'à une contredanse tout entière. »

Et avec les doigts de ses mains, qu'il avait croisées l'une dans l'autre, il se met à imiter les mouvements de jambes de la femme du général, aux applaudissements moqueurs de ceux qui font cercle autour de lui.

Tandis qu'il parlait ainsi, le premier Consul s'était avancé derrière le général au point de le toucher. Trénis était pour lui un original qu'il ne comprenait pas, bien qu'il l'étonnât beaucoup; il fit signe au général de continuer de faire causer Trénis, ce qui n'était pas difficile en lui parlant de danse, mais d'une manière sérieuse, car Trénis n'avait jamais rien de cette gaieté qui règne ordinairement dans un bal; il ne riait jamais, à moins, disait-il, que l'air de la contredanse ne fût très-gai. Alors il y était contraint par l'orchestre et disait : « Pardon,

madame, c'est l'orchestre qui me force à sourire, » comme il vous eût dit : J'ai été condamné à payer le délit. »

« Et comment êtes-vous avec M. de Rastignac[1], monsieur Trénis ? lui demanda le général en mettant à sa question tout le sérieux qu'il voyait à Trénis.

— Mais, répondit celui-ci, aussi bien que deux hommes de talent comme nous peuvent être ensemble, avec une parité aussi sensible. Cependant il n'est pas envieux de mes succès.... Il est vrai que les siens doivent le rendre indulgent envers un homme qu'il estime. Sa danse, à lui, est vive et vigoureuse ; il a l'avantage sur moi dans les huit premières mesures de la *gavotte de Panurge*.... Oh ! pour cela, il n'y a pas même matière à discussion ; mais aussi dans les jetés !... oh ! là, par exemple, je le *foudroie*.... En général, ajouta Trénis avec un sérieux inimaginable, il m'*écrase* dans le jarret, mais moi je l'*étouffe* dans le moelleux. »

Le premier Consul ouvrait des yeux et des oreilles inaccoutumés à entendre débiter de semblables rêveries : « C'est prodigieux ! dit-il enfin au général, lorsque les quadrilles se furent reformés ; cet homme est beaucoup plus insensé que bien des hommes enfermés aux petites-maisons. Est-il de vos amis ? — De mes amis ? répondit le général ; dans

1. Autre original et aussi *beau danseur* que Trénis, mais en revanche, spirituel, instruit, bien élevé et homme du monde s'il en fut.

la stricte acception du mot, non; il est seulement de nos connaissances, c'est-à-dire que nous l'invitons quand ma femme donne à danser; mais il vaut mieux que sa réputation. — J'en suis enchanté pour lui, » répliqua le premier Consul en retournant à la place où il avait laissé M. de Talleyrand, qui n'avait pas bougé de la sienne.

LXXXIX

Le duc de Roquelaure et le vicomte de Turenne. Dialogue des morts.

Le vicomte de Turenne[1], chambellan de Napoléon et grand maître de sa garde-robe en 1811, descendait de l'illustre maréchal de ce nom et était lui-même un officier distingué ; mais il était aussi sujet à de singulières distractions et à des absences d'esprit très-originales.

Un soir, à une réception des Tuileries, M. de Turenne entend annoncer : Monseigneur de Roquelaure ! et à ce nom paraît un prince de l'Église. M. de Roquelaure avait été archevêque de Malines avant que ce siége fût occupé par M. de Pradt, et avait quitté cette résidence archiépiscopale pour devenir un des douze chanoines mitrés du chapitre de Saint-Denis. Le nom du personnage, sa qualité

1. Mort dans un âge très-avancé, il y a seulement un an ou deux.

sacerdotale et son habit ecclésiastique frappent l'attention curieuse de M. de Turenne, qui croit devoir l'aborder et lui adresser un compliment :

« Monseigneur, lui dit-il, permettez-moi de vous féliciter sur votre conversion si remarquable. Certes, après une jeunesse aussi vive que fut la vôtre, après tant de bons mots et de joyeuses aventures dont j'ai lu les relations et dont le souvenir me divertit encore, on ne pouvait guère s'attendre à vous voir terminer votre carrière au sein de l'Église et dans les pieuses pratiques de la prélature : vous n'en avez que plus de mérite, monseigneur, de finir aussi bien après un tel début. »

Le prélat regarde M. de Turenne pour s'assurer qu'il ne raille pas, et voyant qu'il parle sérieusement et le prend pour le fameux duc de Roquelaure, qui florissait du temps de Louis XIV, il veut le payer en même monnaie et lui demande, quoiqu'il sût parfaitement son nom :

« A qui ai-je l'honneur de parler?

— A M. de Turenne.

— Vraiment! Eh bien! à mon tour, je vous fais mon compliment très-sincère. Ce boulet de Saltzback qui vous avait, disait-on, coupé en deux, et avait emporté du même coup un bras à ce pauvre Saint-Hilaire, n'était donc qu'une fable? J'en suis ravi, monsieur le maréchal, j'en suis enchanté! »

XC

A demain les affaires sérieuses.

Napoléon comptait parmi les officiers de sa maison civile un homme jeune encore, et dont nous tairons le nom par un juste sentiment de convenance, mais que tous ses contemporains reconnaîtront au portrait que nous allons en faire.

M. de *** était petit de taille, quoique parfaitement tourné. Il avait les cheveux noirs et les yeux bleus. Riche de patrimoine, il portait un des plus beaux noms de France; mais il faut dire aussi qu'il était d'une originalité de caractère et d'un égoïsme sans pareils. On va en juger.

Parmi les manies dont la nature l'avait abondamment doté, il avait celle de ne vouloir jamais être réveillé pendant son sommeil pour quelque cause que ce fût. Son valet de chambre avait reçu à cet égard des ordres tellement précis que, l'hôtel qu'il habitait à Paris fût-il devenu tout à coup la proie des flammes tandis que son maître dormait, il se serait bien gardé d'aller l'avertir du danger qu'il courait, dans la crainte d'être impitoyablement chassé, et peut-être pis encore.

Ce personnage (car c'en était un), n'ayant pas suivi l'Empereur dans son voyage d'Italie, se pré-

lassait à Paris, où il menait ce qu'on appelle joyeuse vie, lorsqu'un soir après minuit son valet de chambre est tout à coup réveillé par le suisse de l'hôtel, qui lui annonce l'arrivée d'un piqueur venu à franc étrier du château habité par le père de M. de ***, porteur d'une lettre qu'il a ordre de lui faire tenir à l'instant même. Le fidèle serviteur descend dans la cour et s'enquiert, auprès de ce valet, de la cause d'un message aussi pressé. Celui-ci lui apprend que M. de*** (le père de notre jeune homme) est mort frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante, le presse d'en prévenir son maître, et lui remet la lettre dont il est porteur, qui est de l'intendant du château. Le valet de chambre s'excuse d'abord d'accomplir la commission en faisant valoir des ordres qu'il n'ose transgresser. Le piqueur insiste : le cas est tellement exceptionnel, que le valet de chambre se résout à entrer dans la chambre de son maître pour lui apprendre la fatale nouvelle. Grâce à la veilleuse qui brûle sur le somno, il s'approche avec précaution du lit où M. de *** dort profondément, et le touchant légèrement à l'épaule, il lui dit à demi-voix :

« Monsieur, monsieur, je vous demande bien pardon, mais.... »

M. de *** ouvre un œil, reconnaît son domestique, et se mettant aussitôt sur son séant :

« Comment! drôle! s'écrie-t-il exaspéré, quoique à moitié éveillé, malgré ma défense tu oses....

— Monsieur, se hâte d'interrompre celui-ci, c'est que M. votre père est mort ce matin....

— Hein ! mon père est mort, dis-tu ?

— Oui, monsieur, subitement ; en voici la nouvelle, ajoute-t-il en tendant à son maître la lettre qu'il tient à la main.

— Dieu ! que j'aurai de chagrin demain matin ! » s'écrie M. de ***, et laissant retomber sa tête sur l'oreiller : « C'est bien, ajoute-t-il, va-t'en, je te pardonne pour cette fois ; que cela ne t'arrive plus ! »

XCI

Retour de l'île d'Elbe.

Toute cette cour si brillante, tout ce monde officiel si puissant et si sûr de lui-même, toute cette héroïque armée, disparurent devant l'invasion, et la France, arrachée brusquement à ses destinées, se chercha elle-même et ne se retrouva plus, pendant le cours de la première restauration. Pendant qu'on gémissait sous le joug imposé par l'étranger, on apprit tout à coup que Napoléon était en France. On refusa de le croire ; et, quand il ne fut plus permis d'en douter, on ne voulut pas croire qu'une telle entreprise pût réussir.

En coupant à travers les montagnes, Napoléon ne mit que cinq jours pour venir de Cannes à Grenoble. La garnison de cette ville était composée de

deux régiments d'infanterie, le 5ᵉ et le 7ᵉ de ligne, et d'un régiment d'artillerie, le tout commandé par le général Marchand. Ce général avait envoyé un bataillon du 5ᵉ de ligne pour défendre un défilé qui se trouve à deux ou trois lieues en avant, sur la route par laquelle arrivait l'Empereur.

La colonne de l'île d'Elbe ne fut pas plutôt en vue, que les soldats s'approchèrent pour chercher à apercevoir leur ancien chef. Ils l'eurent bientôt reconnu à la redingote grise qu'il portait habituellement par-dessus son habit : il n'y avait pas un soldat de l'armée qui ne l'eût vu maintes fois dans ce costume.

L'Empereur s'approcha : le bataillon de ligne gardait un profond silence; l'officier qui le conduisait commanda de mettre en joue : il fut obéi !... S'il avait commandé : *feu !* on ne peut dire ce qui serait arrivé; mais l'Empereur n'avait pas laissé le temps aux soldats d'exécuter le commandement, et, leur adressant la parole, il leur demanda comme à son ordinaire : « Eh bien ! comment se porte-t-on dans le 5ᵉ de ligne ? » Les soldats répondirent alors : « Très-bien, sire ! » L'Empereur reprit : « Je viens vous revoir; est-ce qu'il y en a parmi vous qui voudraient me tuer? — Non ! non! » s'écrièrent les soldats en masse. Aussitôt Napoléon se mit à les passer en revue, comme il eût fait dans la cour des Tuileries, et prit ainsi possession de ce bataillon.

Le commandant n'avait pas l'air très-satisfait. L'Empereur s'approcha de lui et lui demanda depuis combien de temps il servait; celui-ci lui dit l'époque de son entrée dans les rangs de l'armée. Napoléon continua : « Qui est-ce qui vous a fait officier? — Vous, sire. — Et lieutenant? — Vous, sire. — Et capitaine? — Vous, sire. — Et chef de bataillon? — Vous, sire. — Je devais donc m'attendre à quelque reconnaissance de votre part, poursuivit l'Empereur, et cependant je ne vous en demande pas. Donnez vos épaulettes au plus ancien capitaine de votre bataillon et retirez-vous. » Le commandant obéit. Cela fait, l'Empereur mit ce bataillon du 5e à la tête de sa colonne et marcha sur Grenoble, où ce premier succès l'avait déjà devancé. (Le général de VAUDONCOURT, *Campagne des Cent-Jours*.)

XCII

Le ministère des Cent-Jours.

Le 20 mars 1815, vers les neuf heures du soir, à peine arrivé aux Tuileries, Napoléon me fit appeler. Je me rendis aussitôt auprès de lui. Après avoir traversé une foule immense qui remplissait les appartements, je parvins à son cabinet, où je succédai à l'archichancelier. L'Empereur était seul : il me tendit affectueusement la main : « Oh! oh!

mon cher, me dit-il, vous êtes bien changé! — Sire, on le serait à moins, lui répondis-je ; mais je vois avec bonheur que la santé de Votre Majesté n'a pas souffert. — Ah çà! vous allez reprendre votre ministère? — Sire, vous êtes le maître de disposer de moi comme vous le voudrez ; mais je désirerais que ce ne fût pas pour un poste auquel je ne conviendrais plus dans l'état présent des choses. La France est trop réduite, aujourd'hui, pour comporter deux ministères pour les finances, et je ne pourrais me charger de la direction du service et des opérations du trésor public ; Votre Majesté peut se rappeler que je lui avais demandé d'en être entièrement débarrassé, dès la seconde année de mon administration. — Eh bien! je remettrai provisoirement le comte Mollien au trésor. — Avec cette condition, sire, je n'ai plus d'objection à faire à Votre Majesté : je la supplierai seulement de considérer qu'il y a plus de quarante ans que je travaille, que je vieillis, et que, dans l'intérêt public, il importe qu'elle songe à me donner bientôt un successeur. — J'y penserai sérieusement, je vous le promets, lorsque nous serons sortis de nos embarras. Aujourd'hui, j'ai besoin que ce soit vous qui me fassiez connaître la situation actuelle des finances, que j'ai perdue de vue. Vous avez l'habitude des formes qui me plaisent et facilitent mon travail. J'espère ainsi me mettre promptement au courant. Il faut que vous prépariez en même temps le compte rendu et

le budget à présenter aux Chambres, et vous aurez probablement à me proposer vos vues sur les moyens extraordinaires dont nous aurons besoin pour assurer le service de la campagne qu'il me faudra ouvrir, dès que j'aurai terminé la réorganisation de l'armée. Prenez dès demain possession de votre ministère ; vous recevrez votre nomination cette nuit. »

Puis, après une pause et un moment de silence, l'Empereur ajouta : « Mais qui mettrons-nous au ministère des affaires étrangères ? Je ne suis pas encore fixé pour ce département. »

Je me rappelai alors un ouvrage sur la situation des divers États de l'Europe, qui avait été publié vers le milieu de 1814, que j'avais lu avec beaucoup d'intérêt, et dont l'auteur m'était personnellement inconnu. Je lui en parlai comme d'un homme qui m'avait paru d'un mérite distingué. Cet homme était M. le baron Bignon, de qui j'ai eu l'honneur d'être le collègue à la Chambre des députés.

« Mais, répliqua Napoléon, n'y avait-il pas bien des injures contre moi dans son ouvrage ? — Peut-être *un peu*, sire, et apparemment comme passeport pour tout le bien qu'il n'avait pu se dispenser de dire d'ailleurs de Votre Majesté. — Eh! mais, ajouta-t-il en souriant et en me pinçant la joue, vous n'avez pas eu besoin de *passe-port*, vous ! »

Et ici l'Empereur faisait allusion aux Observations que j'avais publiées en 1814, et qui, sans que je le susse, lui avaient été envoyées à l'île d'Elbe.

« Oh! mais aussi, repartis-je, ma position n'était pas la même. Je n'ai pas écrit spontanément; il s'agissait de justifier le gouvernement de Votre Majesté, ainsi que mon administration personnelle, d'imputations flétrissantes, et ce n'était pas là le cas de prendre des mitaines. — A la bonne heure, fit Napoléon; au surplus, j'y songerai. »

Je pris congé de l'Empereur, et, en me retirant, je traversai lentement les salons pour me donner le loisir d'examiner un peu les nouvelles figures; j'en remarquai bon nombre qui, la veille encore, et surtout depuis.... Mais je tais ces noms; les publier, serait causer un scandale inutile. (GAUDIN.)

XCIII

Un don patriotique.

La revue des Fédérés, que l'Empereur passa le 14 mai dans la cour des Tuileries, fut marquée par un incident : au moment où Napoléon passait dans les rangs, une femme sortit de la foule, un rouleau de papier à la main. L'Empereur s'avança, reçut le rouleau, et, croyant qu'il renfermait une pétition, le garda pour en prendre lecture quand il serait rentré à l'Élysée. La revue achevée, il remet ce rouleau au ministre de l'intérieur, qui l'ouvre, et trouve, au lieu d'une requête, vingt-cinq billets de banque de mille francs chacun. Aucune indication

ne donnant le nom de la donatrice et les recherches pour la découvrir ayant été vaines, cet argent fut versé dans la caisse destinée à solder les frais d'habillement des gardes nationales.



XCIV

Jacques Laffitte.

Au moment de quitter la France, Napoléon, n'ayant pas de banquier auquel il pût confier son argent, se rappela que le comte Perrégaux, l'un de ses chambellans, était associé de la maison Jacques Laffitte. Il le fit appeler et le chargea de demander au chef de cette maison s'il pouvait, dans ses relations de banque, lui faire ouvrir un crédit de quatre à cinq millions, contre la remise d'une somme pareille qu'il lui ferait tenir en or et en bonnes valeurs. Le comte Perrégaux n'hésita pas à accepter cette proposition, et la soirée ne se passa pas que les fonds n'eussent été encaissés par M. Laffitte, qui s'était rendu aussitôt à l'Elysée.

L'entrevue de l'Empereur et du banquier fut curieuse : Napoléon ne croyait trouver, dans M. Laffitte, qu'un homme d'argent, un heureux calculateur; mais, à l'échange des premières paroles, il reconnut l'homme supérieur. Oubliant le but de sa visite, il discuta les hautes questions politiques qui préoccupaient sa pensée, et força M. Laffitte à re-

connaître tous les périls auxquels la conduite de la Chambre des députés exposait les intérêts conquis par trente millions de Français sur quelques milliers de privilégiés qu'allaient ramener dans Paris les armées de Blücher et de Wellington; puis, revenant à Blücher, il questionna M. Laffitte sur le degré d'influence qu'il avait exercé dans la détermination du maréchal Marmont, au 30 mars 1814. C'était lui, M. Laffitte, avait-on dit à tort, qui, en faisant vibrer dans le cœur de Marmont les fibres du patriotisme de 1789, et lui donnant l'effroi du sac de Paris, lui avait fait oublier tout ce qu'il devait à l'Empereur de reconnaissance depuis le jour où, sous-officier d'artillerie, il avait trouvé un protecteur, un ami, un père dans le capitaine Bonaparte. La préoccupation fut si forte de part et d'autre, que M. Laffitte sortit sans penser à prendre les ordres de l'Empereur et sans lui donner de reçu sous aucune forme. Ce fut seulement arrivé chez lui et en se retrouvant avec ses associés qu'il s'aperçut de sa distraction et se hâta de la réparer.

Cette visite me rappelle celle qui fut faite peu après par M. Laffitte à Louis XVIII. Le baron Louis, ministre des finances, croyant sans doute racheter par l'exagération de la haine les faveurs et les bienfaits qu'il avait reçus de l'Empereur, fit sommation à M. Laffitte de déclarer par serment s'il avait ou non des fonds à Napoléon.

M. Laffitte, justement effrayé, courut aux Tuile-

ries et obtint du duc de Blacas d'être admis près du roi : « Sire, lui dit-il, le 19 mars, peu d'heures avant l'entrée de Napoléon dans Paris, j'ai reçu de Votre Majesté un dépôt de sept millions, que l'indiscrétion de ses courtisans a fait connaître à Napoléon; mais lui-même a pris soin de me rassurer, en me prescrivant de faire passer cet argent en Angleterre et de prouver ainsi que j'étais digne de la confiance dont le roi m'avait honoré. » Louis XVIII comprit ce qu'attendait M. Laffitte : il l'interrompit en lui disant : « Je savais tout cela, monsieur : l'abbé Louis a eu tort. Soyez sans inquiétude, et faites, pour l'argent qui vous a été remis à l'Élysée, ce que vous avez fait pour le mien, c'est-à-dire ce que vous avez promis de faire en le recevant. » (Le général MONTHOLON.)

XCV

Le trousseau.

Dès que Napoléon eut abandonné l'Élysée pour aller se réfugier à la Malmaison (dans la matinée du 25 juin 1815), les membres du gouvernement provisoire passèrent le reste de cette journée en allées et venues, en conjectures, en enquêtes sur les résolutions que prendrait l'Empereur. Fouché ne pouvait croire à cette retraite sans lutte; et cependant Napoléon n'avait témoigné jusqu'alors

qu'un désir, celui de se mettre en route. Le grand maréchal avait déjà reçu mission de régler tout ce qui était nécessaire pour assurer l'accomplissement du voyage et former un établissement aux États-Unis. Le général Bertrand écrivit donc au duc d'Otrante pour lui faire une demande de meubles, de linge et de vaisselle que Napoléon désirait emporter avec lui, en joignant à sa lettre un état détaillé de ces divers objets, avec indication des résidences impériales où ils existaient. Le duc d'Otrante ayant donné l'ordre de ne rien laisser sortir, ni des Tuileries, ni de Saint-Cloud, ni du garde-meuble, sans un ordre signé de lui, ce fut seulement la veille du jour où l'Empereur quitta la Malmaison (le 28) que Fouché fit donner verbalement au général Bertrand l'avis que le gouvernement, en vertu d'un arrêté, l'avait autorisé à se faire délivrer, contre un reçu motivé, les objets suivants, destinés à l'usage personnel de Napoléon, savoir :

Un service d'argenterie de douze couverts;

Le service de porcelaine, dit *des quartiers généraux;*

Six services de douze couverts en linge damassé;

Six services en linge d'office;

Douze paires de draps de premier choix;

Douze paires de draps de service;

Six douzaines de serviettes d'appartement;

Deux voitures de voyage;

Trois selles et trois brides d'officier général;

Trois selles et trois brides de piqueur;

Douze cents volumes à prendre tant dans la bibliothèque de Saint-Cloud que dans celles de Fontainebleau et de Rambouillet;

Et cent mille francs pour frais généraux de voyage.

Si nous sommes entré dans ces puérils détails, ce n'est que pour mieux faire apprécier la valeur du trousseau d'exil accordé à Napoléon par l'homme jadis pauvre et obscur qu'il avait fait duc et auquel il avait donné plus de huit cent mille livres de rentes.

Au reçu de cette décision, Napoléon fit demander à Barbier, son bibliothécaire particulier, les atlas du voyage scientifique en Égypte de Denon qui lui appartenaient, des ouvrages sur l'Amérique et plus particulièrement sur les États-Unis, ainsi que le catalogue de tout ce qui avait été imprimé sur ses campagnes. Il le chargea, en outre, de lui compléter une bibliothèque qui devait se composer de ce qu'on appelait la *bibliothèque de campagne*, en y joignant une collection du *Moniteur* et la meilleure *Encyclopédie*, et de consigner le tout à une maison de commerce qui se chargerait de le faire passer en Amérique. Cette demande se réduisit à la bibliothèque de Trianon, qui ne se composait que de six cents volumes environ, dont la Chambre des représentants autorisa la délivrance; mais, le 6 juillet suivant, le général prussien Bulow la séques-

tra, et s'en empara comme propriété des alliés. (FOUCHÉ, duc d'Otrante, *Mémoires*. — BARBIER, bibliothécaire de l'Empereur, *Notice sur la bibliothèque du Louvre*.)

XCVI

Utile recommandation.

A l'Élysée, Napoléon, comprenant que sa présence à Paris pouvait faire douter les puissances étrangères de la bonne foi de sa seconde abdication, résolut de s'éloigner de sa capitale; mais auparavant il se fit remettre sa correspondance particulière; puis il prescrivit à son secrétaire de brûler les pétitions, les rapports et toutes les lettres qui lui avaient été adressées depuis le 20 mars. Fleury de Chaboulon s'occupait de ce soin dans le cabinet de l'Empereur, lorsque lui-même venant à traverser cette pièce, s'approcha de Fleury de Chaboulon, et, par curiosité, regardant par-dessus l'épaule de ce secrétaire la lettre qu'il avait dans les mains : « Ne brûlez pas celle-ci et gardez-la pour vous, lui dit-il en souriant; si on vous tourmentait plus tard, cette lettre deviendrait une excellente recommandation. N*** ne manquera pas de jurer aux *autres* qu'il leur a toujours conservé une chaste fidélité. Quand il saura que vous avez en main la preuve matérielle qu'à mon retour il s'est mis à mes pieds, mais que je n'ai voulu ni de

lui ni de ses services, il se mettra en quatre pour vous être utile, dans la crainte que vous ne jasiez. »

Fleury de Chaboulon, croyant que l'Empereur plaisantait, allait livrer aux flammes la lettre, comme il avait fait déjà de beaucoup d'autres de ce genre, lorsque Napoléon, lui retenant le bras, ajouta : « Non, vous dis-je, conservez-la de même que celle des gens que vous allez retrouver. Je vous les donne pour votre sauvegarde. — Mais, sire, s'ils m'accusaient de les avoir soustraites? — Alors, vous menaceriez ceux-là de les faire imprimer dans les journaux, et ils se tairaient, soyez-en sûr, je les connais! » (Fleury de Chaboulon, *Mémoires sur les Cent-Jours.*)

XCVII

Un illustre ingrat.

Le 26 juin au matin, Napoléon ayant envoyé une dernière fois le général Becker à Paris pour obtenir enfin de Davoust, ministre de la guerre, les passe-ports qui lui étaient nécessaires pour s'embarquer avec sécurité à Rochefort, passe-ports dont Fouché empêchait secrètement la délivrance, Napoléon, disons-nous, de plus en plus inquiet de ne pas voir revenir Becker à la Malmaison, dépêcha, le soir, son aide de camp, le comte de Flahaut, à

Fouché, pour obtenir une solution. A neuf heures du soir, comme Davoust arrivait aux Tuileries pour rendre compte à la commission de l'entrevue qu'il avait eue dans l'après-midi avec Becker, il aperçut dans le salon qui précédait la salle des séances des membres du gouvernement provisoire M. de Flahaut, qui attendait que Fouché, qu'il avait fait prévenir de son arrivée, le fît appeler. Davoust, ne voyant dans la présence aux Tuileries de cet aide de camp de Napoléon qu'un subterfuge de ce dernier pour différer encore son départ, l'interpella tout à coup en lui disant d'un ton de colère :

« Ah çà ! décidément, votre Bonaparte ne veut donc pas partir ?... nous ne pourrons donc jamais nous débarrasser de lui ? Sa présence nous importune, elle nuit à nos négociations ; il devrait cependant bien savoir que nous ne voulons plus de lui ! Général, dites à Bonaparte de ma part que, s'il ne se décide pas à s'en aller ce soir même, je le fais arrêter demain matin, et que, s'il le faut, j'irai l'arrêter moi-même ! »

En entendant de telles paroles sortir de la bouche d'un homme que l'Empereur avait comblé de richesses et d'honneurs, M. de Flahaut ne put contenir son indignation :

« Monsieur le maréchal, lui répondit-il, jamais je n'aurais pu croire que celui qui était aux genoux de l'Empereur il n'y a pas encore huit jours pût tenir aujourd'hui un pareil langage. Je me respecte

trop, j'honore trop la personne et l'infortune de l'Empereur pour le lui rapporter. Allez-y vous-même ; une telle mission vous convient mieux qu'à moi.

— Monsieur ! répliqua Davoust exaspéré, vous oubliez que vous parlez au ministre de la guerre, au général en chef de l'armée ! Rendez-vous sur-le-champ à Fontainebleau, pour y attendre mes ordres.

— Je n'irai pas à Fontainebleau, monsieur le maréchal, reprit M. de Flahaut avec vivacité. Je ne veux pas abandonner l'Empereur, moi ! je veux lui garder jusqu'au dernier moment la fidélité que tant d'autres lui avaient jurée.

— Monsieur ! s'écria une seconde fois Davoust, parvenu au paroxysme de la colère, je saurai vous punir de votre désobéissance !

— Vous n'en aurez plus le droit, monsieur le maréchal, attendu que, dès ce moment, je donne ma démission ; ce serait déshonorer mes épaulettes que de servir désormais sous vos ordres. »

Et sans attendre l'effet de la menace du ministre, M. de Flahaut sortit, et retourna à la Malmaison dire à l'Empereur que, malgré son insistance, il n'avait pu voir aucun des membres de la commission. A l'altération de sa voix, au bouleversement des traits du visage de son aide de camp, Napoléon vit bien qu'il lui était arrivé quelque chose d'extraordinaire dont il ne lui parlait pas. Il le questionna

et le pressa de telle sorte qu'il parvint enfin à lui faire avouer ce qui s'était passé entre Davoust et lui. Habitué depuis huit jours à ne s'étonner de rien, à souffrir tous les genres d'humiliation :

« Eh bien ! qu'il vienne donc ! s'écria-t-il en frappant sa poitrine de ses deux poings fermés, qu'il vienne, je suis prêt à lui tendre la gorge ! »

Puis après un silence, il reprit la main de son aide de camp, et ajouta avec un calme apparent :

« Votre conduite, mon cher Flahaut, a été sublime ; elle me touche profondément ; mais restez à l'armée, la patrie a besoin d'hommes tels que vous. Faites comme moi : méprisez, et tâchez surtout d'oublier le prince d'Eckmulh et ses lâches menaces. »

Mais l'histoire, plus sévère et moins généreuse que Napoléon, ne les oubliera pas. (FLEURY DE CHABOULON, *les Cent-Jours.*)

XCVIII

Un courtisan du malheur.

La journée du 27 juin 1815, si fertile en événements et en émotions de toutes sortes, avait tellement fatigué Napoléon, qu'avant son dîner, qui n'avait lieu, à cette époque, que très-tard, il voulut prendre un bain ; on le lui prépara ; mais à peine était-il dans sa baignoire, qu'il entendit discuter

dans le petit salon qui précédait la salle des bains, et qu'il crut reconnaître la voix de Carnot. « Si M. Carnot est là, cria-t-il, qu'on le fasse entrer ! »

En effet, c'était lui. Le gouvernement provisoire l'avait chargé d'aller à la Malmaison pour éclairer l'Empereur sur le danger de sa position et justifier en quelque sorte les mesures que la commission avait cru devoir prendre à son égard.

Introduit dans la salle de bains, Carnot sembla mal à l'aise ; il avait le cœur serré. Dans tout ce qui avait été fait jusqu'alors, la conduite de Fouché avait eu quelque chose de mystérieux qui n'avait échappé à aucun de ses collègues ; ceux-ci craignant de voir rejaillir sur eux une part de l'odieux de cette conduite, Carnot, disons-nous, venait à la Malmaison non-seulement pour les disculper, mais encore pour s'acquitter d'un devoir : celui de faire ses adieux à l'Empereur. Napoléon ne lui laissa pas achever les explications qu'il lui donnait, parce que jamais il n'avait confondu les membres du gouvernement provisoire avec l'homme qu'ils s'étaient choisi pour président; et l'accueil qu'il fit à Carnot dut lui prouver tout le cas qu'il faisait de sa personne.

« Eh bien ! lui dit-il après avoir échangé quelques paroles, le gouvernement me craint donc beaucoup, puisqu'il veut à toute force que je m'éloigne, sans même me fournir les moyens d'assurer l'inviolabilité de ma personne ? »

Carnot baissa la tête sans répondre; Napoléon

poursuivit avec animation : « Les malheureux!... ils veulent tellement ma perte, qu'ils préféreraient la leur, plutôt que de me mettre entre les mains la possibilité de les sauver!. Eh bien! qu'il soit fait comme ils le veulent. Je quitterai la France, je la quitterai sans regrets, puisqu'elle me repousse, la France que j'aurais voulu faire la reine du monde!... Puisqu'on m'oblige à partir, je partirai; mais ce ne sera que pour me réfugier chez sa plus implacable ennemie: j'irai demander asile à l'Angleterre. L'Angleterre sera pour moi plus généreuse que la France! »

A ces mots, Carnot s'écria : « Ah! sire, au nom de votre gloire, au nom de tout ce qui vous est cher, renoncez à ce projet, je vous en conjure, sire, comme votre plus sincère ami. Eh quoi! le général Bonaparte, le premier Consul, l'Empereur, l'homme enfin qui, pendant vingt ans, fut l'ennemi personnel des Anglais, celui qui les a mis au bord du tombeau, veut aller en Angleterre!... Mais, sire, pardonnez-moi d'oser vous le dire : cette idée est insensée, elle perdra Votre Majesté.... »

Et Carnot, les yeux humides, les doigts serrés les uns dans les autres, offrait en ce moment le modèle de l'homme vraiment attaché à la gloire de celui qui, pendant dix ans, avait fait celle de la patrie. « Il me faut aller en Angleterre, répéta l'Empereur; je crois le peuple anglais grand et généreux. Il ne laissera pas insulter Napoléon Bonaparte, aban-

donné, malheureux, allant lui demander asile et protection.

— Et c'est vous, sire, qui croyez pouvoir faire entendre ce mot de protection au prince régent?... Mais lord Castelreagh recevra d'abord des ordres de Wellington ou de lord Beresford; puis il ira, en raillant, les mettre aux pieds de son maître dissolu!... Non, sire, je ne puis soutenir cette pensée. Encore une fois, au nom de votre fils, au nom de la France entière, sire, n'allez pas en Angleterre! »

Et Carnot, oubliant le lieu où il se trouvait, tant son émotion était forte, était demeuré à genoux les deux mains appuyées sur le rebord de la baignoire.

« Alors, dit enfin Napoléon, vaincu par les énergiques prières de Carnot, je n'irai pas; mais où irai-je, grand Dieu? — En Amérique! sire. Que Votre Majesté parte sur-le-champ pour la Rochelle ou pour Bordeaux, si elle ne veut point aller à Rochefort. Je sais que le capitaine Bodin croise dans ces parages; peut-être vous attend-il pour protéger votre traversée?—Oui! c'est décidé, s'écria Napoléon; j'irai en Amérique, et fasse le ciel que j'y trouve le repos! »

A ces mots, Carnot se releva; et, dans un transport dont il ne put retenir l'élan, il se pencha vers l'Empereur, qui, du bras qu'il avait hors de la baignoire, l'attira à lui et l'embrassa avec un attendrissement qui, chez lui, était une rare émotion :

« Carnot, lui dit-il, vous êtes un véritable ami. Le souvenir de vos paroles sera toujours pour moi une pensée consolante. »

Avec une âme froide, Carnot possédait cependant un cœur accessible aux plus vives affections. Depuis son abdication, Napoléon était devenu pour lui un être privilégié; et, le lendemain de cette entrevue, il dit à Fouché, après lui en avoir raconté les détails : « En ce moment j'eusse donné ma vie à Bonaparte, s'il me l'eût demandée. »

Trois semaines plus tard, c'est-à-dire après la rentrée du roi à Paris, et le lendemain de la publication, dans le *Moniteur*, de l'ordonnance du 24 juillet, Carnot, que Fouché avait couché un des premiers sur sa liste de proscription, allant demander à son ex-collègue du gouvernement provisoire, aux termes de l'article 2 de cette ordonnance, le lieu de surveillance qu'il lui plairait de lui indiquer, lui dit : « Où veux-tu que j'aille, *traître ?* — Où tu voudras, *imbécile !* » répondit le ministre de la police de Louis XVIII. (La duchesse D'ABRANTÈS, *Mémoires.*)

XCIX

Derniers adieux.

Dans l'après-midi du 29 juin, toutes les personnes qui devaient suivre la destinée de Napoléon se trouvant réunies à la Malmaison, où beaucoup d'autres

étaient venues lui dire adieu le matin, l'Empereur chargea le grand maréchal Bertrand de veiller aux derniers préparatifs de son départ. A cinq heures, sur l'ordre qu'il en avait reçu, le général Becker se présenta à la porte du salon du rez-de-chaussée en disant à Napoléon : « Sire, tout est prêt. » L'Empereur, qui avait déjà revêtu un habit de ville, prit un chapeau rond posé sur un meuble, embrassa la reine Hortense en la priant de ne point l'accompagner plus loin, et, précédé du général Becker, traversa le vestibule, où il embrassa les officiers de la garde qui se pressaient sur son passage : tous fondaient en larmes. Quant à lui, toujours calme, il gagna rapidement l'allée du parc, où l'attendait la voiture qui devait le conduire à Rochefort !... Ainsi les destinées du grand homme se nouèrent et se dénouèrent à la Malmaison ; là s'éleva et tomba son étoile ; ce fut là qu'il perdit sans retour le sceptre que sa puissante main avait légitimé par le baptême de la victoire !

FIN.

TABLE.

		Pages.
I.	L'émigration	1
II.	Le duc d'Orléans (Louis-Philippe)	7
III.	Le Directoire	8
IV.	13 vendémiaire	9
V.	Jugement de Sieyès sur Napoléon	11
VI.	Le premier jour passé aux Tuileries par le premier consul Bonaparte	12
VII.	Une gravure sans prix	13
VIII.	Opinion de Napoléon sur les écrits de sa jeunesse.	14
IX.	Deux autographes curieux	15
X.	Les secrétaires de Bonaparte	16
XI.	Tentative d'empoisonnement	17
XII.	La comédie bourgeoise à la Malmaison	20
XIII.	Le luxe de contrebande	22
XIV.	Économie mal entendue	23
XV.	Le serment de fidélité	24
XVI.	Réminiscence d'opéra-comique	*id.*
XVII.	Le congé inutile	26
XVIII.	L'argument *ad hominem*	27
XIX.	Avancement improvisé	29
XX.	Le mémoire acquitté	32
XXI.	Un vieux de la vieille	36
XXII.	La vieille garde à l'école de Saint-Cyr	37
XXIII.	L'aigle perdue et retrouvée	40
XXIV.	Napoléon à l'hôpital du Gros-Caillou	44
XXV.	Souper impromptu	47
XXVI.	Deux cases dans la tête	49
XXVII.	Les Français en Égypte	52
XXVIII.	Le sultan Kébir	54
XXIX.	Révolte du Caire	56
XXX.	La jambe de Caffarelli	60

		Pages.
XXXI.	Épisode du siége de Jaffa	61
XXXII.	Épisode de la guerre de Syrie	62
XXXIII.	Aboukir. Une prophétie	*id.*
XXXIV.	La veille d'Austerlitz	63
XXXV.	Mort du général Valhubert	65
XXXVI.	Désespoir et consolation	66
XXXVII.	Épisode d'Austerlitz	67
XXXVIII.	La veille de la bataille d'Iéna	68
XXXIX.	A Iéna	70
XL.	Napoléon et les uhlans	*id.*
XLI.	La veuve du soldat	72
XLII.	Napoléon et le maître à danser	76
XLIII.	L'arc de triomphe	77
XLIV.	Sic vos non vobis	78
XLV.	La rédaction du budget	80
XLVI.	Comment M. Ouvrard destitua le duc d'Otrante et fit d'un général de division un ministre de la police	83
XLVII.	Deux lauréats	90
XLVIII.	Pratique et théorie	95
XLIX.	Le roi de France ne connaît pas les injures du duc d'Orléans	97
L.	Injustice réparée	98
LI.	Le retour imprévu	101
LII.	Leçon de discipline et de convenance	109
LIII.	Récolte anticipée	*id.*
LIV.	Un calembour	110
LV.	Duroc	111
LVI.	Bessières	113
LVII.	La queue de Bessières	115
LVIII.	Mort de l'amiral Villeneuve	116
LIX.	Le prince d'Essling et le sergent Barbieri	117
LX.	Fouché	118
LXI.	Mariage de Murat et de Caroline Bonaparte	121
LXII.	Le collier de perles de Joséphine	123
LXIII.	Les bals masqués sous l'Empire	126
LXIV.	Le dernier bal de l'impératrice	129
LXV.	Le divorce	132
LXVI.	Le présent des noces	135
LXVII.	Une nouvelle décoration	142

		Pages.
LXVIII.	La ganache	143
LXIX.	Le petit roi	144
LXX.	Napoléon et le tonnelier	146
LXXI.	Une méprise	147
LXXII.	Un mot sublime	152
LXXIII.	L'architecte et le grenadier	153
LXXIV.	Moustache	156
LXXV.	Juifs et douaniers	159
LXXVI.	Pie VII et le général Cervoni	160
LXXVII.	*Le Génie du Christianisme* jugé par le premier Consul	163
LXXVIII.	Chateaubriand	*id.*
LXXIX.	Les merles de Corse	167
LXXX.	Mme de Brissac	170
LXXXI.	M. Dumoutiers	172
LXXXII.	Talleyrand chez le prince de Condé	174
LXXXIII.	Denon chez Mme de Talleyrand	175
LXXXIV.	La maréchale Lefèvre	177
LXXXV.	Duchesse	178
LXXXVI.	Le sculpteur Canova	181
LXXXVII.	Garat	182
LXXXVIII.	Trénis	188
LXXXIX.	Le duc de Roquelaure et le vicomte de Turenne. Dialogue des morts	193
XC.	A demain les affaires sérieuses	195
XCI.	Retour de l'île d'Elbe	197
XCII.	Le ministère des Cent-Jours	199
XCIII.	Un don patriotique	202
XCIV.	Jacques Laffitte	203
XCV.	Le trousseau	205
XCVI.	Utile recommandation	208
XCVII.	Un illustre ingrat	209
XCVIII.	Un courtisan du malheur	212
XCIX.	Derniers adieux	216

FIN DE LA TABLE.

9227. — Impr. générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

DATE DUE
